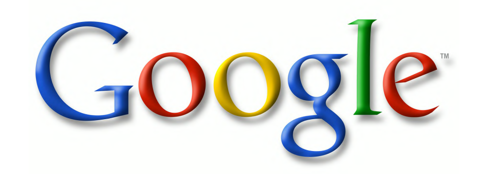
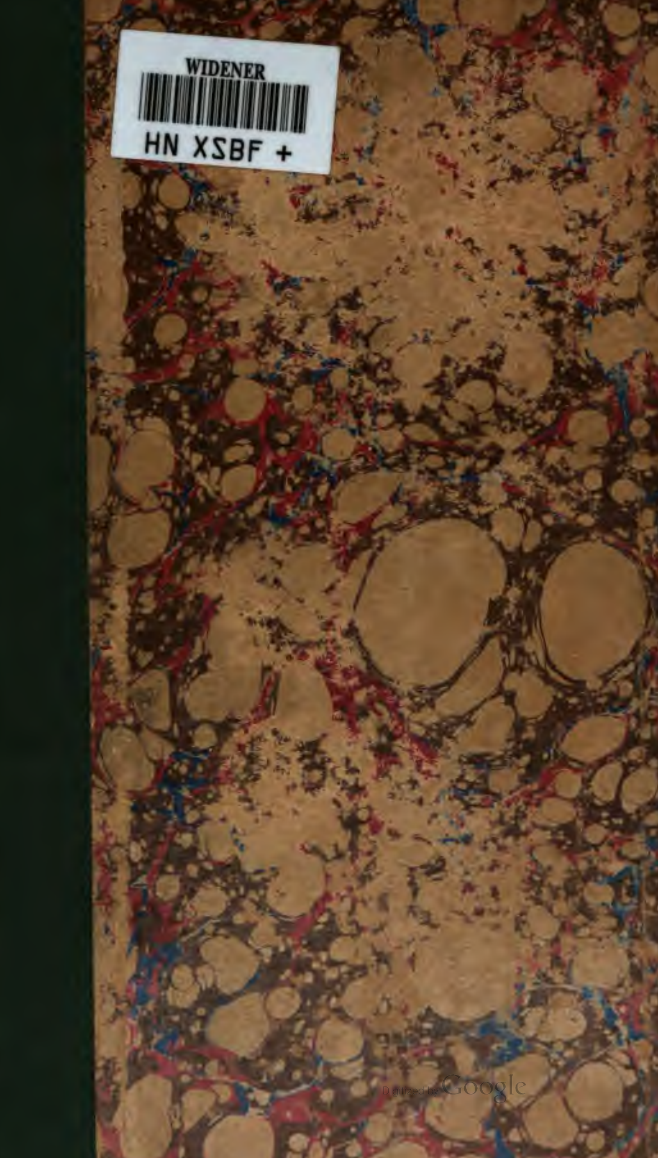

Google


WIDENER
HN XSBF +

LES
MAITRESSES PARISIENNES

PARIS. — TYP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

ARNOULD FREMY

LES MAITRESSES PARISIENNES

SCÈNES DE LA VIE MODERNE

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

1855

PRÉFACE

Voyons donc si un peu de réalité nous réussira; crayonnons, s'il se peut, quelques côtés de nos mœurs et du milieu où nous vivons.

Mais nous avons d'abord à dire comment les croquis tout modernes que l'on a réunis ici se rattachent au passé et à des mœurs grecques qui sont séparées de nous par un intervalle de dix-huit à vingt siècles. L'antiquité a toujours une certaine part dans ce que les modernes inventent ou croient inventer.

Lucien, avant de devenir un des plus ingénieux observateurs de l'antiquité, a été tour à tour sculpteur, avo-

cat, sophiste, grammairien et rhéteur. Il a fait, comme on voit, bien des métiers ; il a vu le monde avant de songer à le peindre.

Lucien, grand philosophe satirique, a laissé, sous le titre de *Dialogues des Courtisanes*, plusieurs scènes très-intéressantes et très-vives qui sont peu lues de la généralité des lecteurs, et connues surtout des érudits et des curieux.

« Il faut les citer parmi les productions les plus spirituelles de Lucien, a dit le savant Boissonnade ; ce sont autant de petites comédies pleines de naturel et de vérité... Aristophane les eût avouées, tant elles sont ingénieuses et jolies !... »

Il y a dans les *Dialogues des Courtisanes*, qui n'auraient sans doute obtenu de prix de vertu ni de mérite littéraire dans aucun temps, bien des choses qui nous effaroucheraient aujourd'hui et nous sembleraient fort immodestes, comparativement à nos mœurs que nous croyons si supérieures à celles des anciens.

Est-ce que nous supporterions, par exemple, de voir une mère, comme celle du dialogue III, qui reproche à sa fille Philline de battre froid à son amant, le riche Diphile :

« Ah ! ma fille ! ma fille, s'écrie cette mère, vous ne songez donc pas que nous sommes pauvres !... Ne vous

souvient-il pas de tous les présents que nous avons reçus de Diphile?... Quel hiver nous eussions passé si Vénus ne nous eût envoyé ce jeune homme libéral! »

Et cette autre mère du dialogue VI, cette Crobyle, cherchant à consoler sa fille Corinne qui pleure de ce qu'elle a pris le métier de courtisane, en lui montrant tous les avantages attachés à ce métier; —la facilité que l'on a à se procurer des colliers d'or, de belles parures, des robes de pourpre, des esclaves, et finit par lui faire cette recommandation: « Songe à te faire des amants généreux, ô ma fille! »

Est-ce que cela n'est pas très-révoltant, entièrement opposé à toutes nos habitudes de vie?

Citerait-on dans notre civilisation d'à-présent des mères capables de vendre leurs filles, et surtout des hommes riches, d'un rang élevé, disposés à acheter de pauvres créatures qui leur sont livrées bien moins souvent par le vice que par les nécessités de la misère?

Dans un autre dialogue, Lucien fait paraître la courtisane Chrysis qui se plaint à son amie Ampelis d'avoir reçu beaucoup de mauvais traitements, de coups et de soufflets de la main de son amant Gorgias, jeune homme d'Athènes.

Dans un siècle aussi profondément spiritualiste que le nôtre, où les priviléges de l'argent, les penchants maté-

riels, les besoins de jouissances grossières, ont, comme on sait, si peu d'empire, est-ce qu'il y a jamais eu, parmi nos jeunes Athéniens de Paris, des hommes capables de rudoyer et de maltraiter dans certains cas les femmes qui portent le titre de leurs maîtresses?

Enfin, Lucien introduit un pauvre diable, un certain Dorion qui se plaint à la courtisane Myrtale de ce qu'elle le met à la porte de chez elle et lui préfère un gros marchand bythinien, après qu'elle lui a fait dépenser tout ce qu'il possédait, jusqu'à sa dernière obole.

Ceci est évidemment, comme tout le reste, l'opposé complet de nos mœurs.

Parmi ces femmes brillantes, qui passent tous les jours devant nous, couvertes de si beaux harnais d'or, et dont on s'est plu à faire quelquefois des types de sensibilité et de poésie, en est-il donc de capables de plumer sans rémission quelque pauvre victime qui leur tombera sous la main, et qui payera pour toutes les mauvaises chances que ces femmes ont à subir dans leur genre d'existence?

Quoi qu'il en soit de ces contrastes qui existent entre le monde galant des anciens et le nôtre, on a pensé qu'il ne serait peut-être pas impossible de tracer, à l'imitation des *Dialogues des courtisanes*, quelques scènes relatives à ces régions mystérieuses et toujours si peu connues,

malgré tout ce qu'on en a dit, des amours et des maîtresses modernes.

Il est inutile sans doute d'annoncer qu'on n'a pu avoir un instant la pensée de rivaliser avec l'ouvrage de Lucien.

On s'est demandé seulement pourquoi ce qui a été possible dans l'antiquité et au siècle noble et sévère des Antonins ne le serait plus dans le nôtre?

Avons-nous encore, oui ou non, des courtisanes aujourd'hui?

N'exercent-elles pas une influence occulte, mais néanmoins très-réelle et très-sensible sur les mœurs, les habitudes, le train du monde en général, et jusque sur les choses de l'intérieur et de la famille?

Si cette influence existe, pourquoi la nier? pourquoi surtout éviter de la faire ressortir et de la mettre en scène? Loin d'interdire un tel sujet, les bonnes mœurs l'indiquent et le prescrivent peut-être.

Rappelons-nous que lorsqu'il s'est agi de démasquer les hypocrites et les tartufes, ce sont surtout les faux dévots, les comédiens de piété qui ont crié le plus fort à l'irréligion et au sacrilége.

Ainsi, dans le cas où on démasquerait un certain monde de corruption et d'intrigue, les gens qui crieraient d'abord au scandale seraient nécessairement les

tartufes de la famille, les faux apôtres de la moralité et du ménage, et, pour tout dire, les libertins les plus éhontés du monde.

On a dû hésiter quelque temps sur le titre à donner à ces scènes. On ne pouvait pas songer à les appeler *Dialogues des courtisanes*, comme l'ouvrage de Lucien.

Nous n'avons plus aujourd'hui de *courtisanes* proprement dites, si ce n'est dans les pièces grecques du Théâtre-Français.

On s'est décidé pour ce titre : *les Maîtresses parisiennes*, qui indique le monde où l'on se trouve, et a d'ailleurs l'avantage de ne pas trop spécialiser le genre de femmes que l'on a voulu peindre.

Ce sont donc des esquisses très-simples que l'on va lire, trop simples sans doute pour bien des gens, qui n'aiment pas à trop comprendre ce qu'ils lisent ou voient représenter. Ces scènes n'ont, malgré la forme du dialogue, aucune des prétentions des pièces de théâtre.

Le théâtre, dont il est si facile de médire lorsqu'on n'y réussit pas, mais qu'il est aussi très-facile de gâter lors même qu'on y réussit, n'offre malheureusement pas aujourd'hui de grandes ressources à l'observation.

Depuis longtemps les ouvrages dramatiques ne nous font plus guère que de l'observation à côté : leurs peintures souriantes et doucereuses ressemblent beaucoup à

ces portraits de commande qui sont destinés surtout à la contemplation et à l'épanouissement des familles.

Le théâtre de convention et d'adulation a fait son temps : après tout passons-nous des planches et des toiles peintes, s'il est vrai qu'elles n'aient plus à nous suggérer que le faux et le prévu.

Disons en finissant qu'il y aura sans doute certaines personnes, qui sait? des juges de profession ou des amis peut-être qui ne manqueront pas de s'écrier, s'ils veulent bien lire ces esquisses : — Comment!... Pourquoi?... Tiens!... Vous avez fait cela!... Pourquoi pas autre chose?... En vérité, je ne m'attendais pas... je ne soupçonnais pas!...

Que voulez-vous? c'est pourtant ainsi!!!

Faire avant tout ce que l'on berce en soi et ce qui sourit à la fantaisie;

Sacrifier tout à cette divine liberté d'inventer et d'écrire; — s'amuser à cueillir la fleur que l'on a sous la main et non pas celle qu'on a l'air de vous indiquer et d'attendre de vous;

Dérouter souvent ce public qui aime tant à être dérouté, qui ne tient pas autant qu'on le croit aux esprits par trop prévoyants, parqués et positifs, qui savent dès aujourd'hui, à un mot près, ce qu'ils feront dans dix ans d'ici...

Oh! mes amis, n'est-ce pas là un passe-temps bien doux, une des compensations de notre pauvre métier, abreuvé de tant dégoûts et d'amertume, mais auquel on revient toujours avec amour?

Et maintenant va, mon pauvre livre, va te perdre dans la foule avec tant d'autres, — moins heureux, hélas! que tous les drames et tous les vaudevilles courants qui ont, eux, cet avantage d'être payés toutes les semaines officiellement et à jour fixe, par cette simple raison apparemment que nous faisons tous des livres plus ou moins, et que des vaudevilles nous en faisons le moins possible.

UNE AMIE VÉRITABLE

Un intérieur de débutante qui commence à réussir. — En entrant, forte odeur de cuisine, de patchouli, d'oignon brûlé, de musc, d'eau de lavande, etc. — L'antichambre est vide. — Dans la salle à manger, table ovale en acajou ronceux à pilastre; les siéges manquent. — Dans le salon tendu en étoffe jaune clair, deux dressoirs, style de Boule, de chaque côté de la porte. — Jardinières en laque japonais devant les croisées. — Les bâtons dorés sont aux fenêtres; les tentures manquent. — La chambre à coucher est à peu près finie. — Alcôve garnie en mousseline imprimée, doublée en percaline rose. — Pastel bleu de ciel dans l'alcôve, représentant *Léda recevant dans ses bras Jupiter sous la forme d'un cygne.* — Piano en palissandre très-orné. — En face du lit, portrait de femme en pied en parure de bal. — Toilette dite *Pompadour*, construite avec de la mousseline, de la soie et des rubans. — Les girandoles, la pendule, les baguiers, les corbeilles en porcelaine, imitation de vieux Saxe, etc. — Le reste à l'avenant [1].

I

LAURE, JULIETTE, FEMME DE CHAMBRE.

LAURE.

Elle y est, n'est-ce pas?... C'est bien... Dites lui que c'est moi... Laure Flampot, sa meilleure amie...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Elle est dans le boudoir... Je pense que M. Prosper n'en a pas pour bien longtemps, il peigne la fausse natte de madame... Si madame veut attendre dans la chambre à coucher?...

[1] Ces indications de mobiliers, si insipides et si usées d'ailleurs, nous serviront pour toutes les scènes qui se passeront dans les intérieurs de femmes. Ce sera toujours, à quelques détails près, le même style d'ameublement, ou, si l'on aime mieux, le même *décor*.

LAURE.

Certainement... Qu'elle ne se presse pas... j'ai tout le temps!... (Elle regarde de côté et d'autre.) Tiens!... c'est assez rayonnant ici!... Il y a du luxe!... Il fait du soleil!... On voit bien que nous avons la chance!... (Elle chante.) Houp là! là!... Nous avons la chance!... Ce n'est pas comme moi qui viens de vendre tout mon pauvre salon!... (Elle s'arrête devant le portrait.) Certainement, elle est gentille, je ne dis pas non... mais noire comme du chagrin... une taupe!... Décidément les blondes font bien mieux en peinture que les brunes... Une blonde, c'est si vapeur!... (Elle se place devant l'armoire à glace et caresse ses bandeaux.) Les peintres m'ont toujours dit que j'avais des cheveux d'un blond magnifique!... Mes bandeaux sont de l'école... comment disent-ils ça?... brésilienne... non, sicilienne... Ah! oui, de l'école vénitienne... Je ferai connaissance d'un peintre... oh! mais d'un vrai!... qui ait travaillé avec M. Couture... Je lui ferai faire mon portrait en pied pour le Salon... Ça me fera peut-être connaître un Russe... Je flanquerai le peintre à la porte dès que je tiendrai mon boyard... Mais je veux qu'on me fasse en moire gris de perle, avec des nœuds ponceaux dans les cheveux, et très-décolletée!... (Elle allonge la tête dans l'alcôve.) Tiens, j'ai eu ce pastel-là autrefois chez moi... Il vient de chez mon tapissier... Dieu! comme il est changé!... Il a tourné à l'eau de javelle... (Elle ouvre le piano.) Voyons si je suis en voix aujourd'hui... Tra la la... On voit bien que j'ai soupé hier soir... Tra la la... Il est vrai que je soupe tous les soirs...

(Elle entonne.)

Ah!... verse encore,
Vidons l'amphore!...

Qu'un flot divin
De ce vieux vin
Calme la soif qui me dévore...

Quelle bêtise pourtant de ne pas m'être mise au théâtre !... M. Geraldy m'a toujours dit que j'avais un contralto superbe, que j'aurais un engagement pour New-York quand je voudrais !...

(Elle reprend.)

Ah !... verse encore,
Vidons l'amphore !...
Qu un flot...

Ah ! bah !... Assez !... je m'enroue... j'arrête les frais... (Elle ferme le piano.) C'est singulier !... aussitôt que j'ai fait seulement cinq minutes de musique, ça m'ennuie !... Je bâille ! je bâille ! (Elle s'approche de la cheminée.) Voyons un peu de quoi il retourne par ici?... J'adore, moi, fouiller dans les vases et les tiroirs !... On apprend une foule de petits mystères très-curieux !... (Elle prend des cartes de visite.) Le prince Mikaël Forakin... Bon !... connu !... Le baron Fritz de Walfild, attaché à la légation de Nassau... Connu encore !... Le comte Zambeski... Tiens ! tiens ! Nedjir-Effendi, secrétaire d'ambassade... Poseuse, va !... Pour faire croire qu'on a de belles connaissances, on laisse traîner sur sa cheminée, dans une coupe en japon, des cartes de princes, d'ambassadeurs allemands, qu'on achète tout bonnement chez le graveur en taille douce... vieille rengaine, bonne petite... Ah ! une lettre... Voyons... ça doit m'intéresser...

(Elle lit.)

« Non, Juliette, non, ce n'est plus même de l'amour, c'est du délire et du vertige ! C'est un entraînement contre lequel je ne cherche plus à lutter...

» Je sens que bientôt il me sera impossible d'exister sans te voir, sans être à chaque instant à tes genoux, pour adorer au passage toutes les paroles qui s'envoleront de ta bouche. Je les conserve en moi, toutes tes paroles, comme des choses sacrées, comme autant de beaux trésors qu'une autre âme doit garder au fond d'elle-même à tout jamais...

» Tu vas rire de mon exaltation, dire, comme toujours, que je suis un fou... Oh! non, ne me désenchante pas, je t'en supplie!... Écoute... je n'existe plus que par toi... Fais de moi tout ce que tu voudras!...

» Dieu! si je savais qu'un autre homme que moi osât venir me disputer le cœur de ma Juliette, effleurer seulement du bout de ses lèvres les mains de mon ange adoré!... malheur à lui!... Ce serait trop de deux êtres dans le monde pour t'aimer à la fois!... Tout son sang!... son existence!... Qu'il me tue bien vite afin que je ne le tue pas!

» Mais à quoi vais-je songer?... Insensé que je suis!... Moi qui ne voulais que t'écrire ce matin à la hâte quelques lignes bien riantes et heureuses comme nos deux âmes au moment où je viens de te quitter...

» Quel beau ciel d'azur au-dessus de nous!... Tu le regardes, n'est-ce pas, au même instant que moi?...

» J'ai mis de côté ce bouquet de roses que tu m'as donné toi-même tout à l'heure... Si tu savais tout ce qu'il me dit!... J'ai voulu te respirer, te contempler à travers ces belles fleurs qui ont l'air d'avoir ton âme, qui me sourient, me parlent de toi et me regardent comme toi!...

» Pardonne-moi, ma divine, pardonne-moi de t'écrire toutes ces choses-là... Quel effet vont-elles te produire?... Mais, tu sais... lorsqu'on est dévoré par un amour qui nous tue, on ne sait plus ce qu'on écrit... Et puis, on a

des transports de jalousie qui vous brûlent et vous consument!... »

(Elle s'interrompt.)

Tudieu!... quel volcan!... Si on peut écrire des bêtises pareilles!... Il me semble qu'on a fait du bruit!... Oui, c'est le coiffeur qui file!... Attention!... — Ah! et la signature... Voyons la signature... George de Marane!... Tiens! tiens!... le petit George de Marane qui s'amuse à faire du George Sand!... Gardons la lettre...

(Elle met la lettre dans sa poche et fredonne.)

On ne sait pas ce qui peut arriver,
On ne sait pas...

(Entrée de Juliette.)

II

LAURE, JULIETTE.

LAURE. Elle court au devant de Juliette les bras ouverts.

Eh! bonjour donc, ma bonne chatte... Embrasse-moi bien vite... Es-tu jolie ce matin!... Mais, dis-moi, je te trouve l'air guindé... Tu es froide avec moi comme un petit marbre... Ah çà! est-ce que tu ne me reconnais pas?...

JULIETTE.

Si vraiment... mais c'est que... Où donc nous sommes-nous vues?...

LAURE.

Mais... à la chasse, à Compiègne, dans la forêt... et puis avec d'Arbeck... et puis chez... Ah!... nous avons dû nous rencontrer aussi dans quelque souper... Tu dois te souvenir?...

JULIETTE.

Oui... en effet... je crois me rappeler un peu...

LAURE.

C'est égal, va, je t'aime à la folie... gros vilain chat!... Mais voyez donc comme elle est gentille avec ses beaux cheveux retroussés en l'air!... On dirait un petit angora noir qui vous fait la moue du milieu de sa fourrure... Tu as fait tes sourcils!... Crois-moi, un peu plus de noir sous les yeux... ça les grandit... Que veux-tu?... dans le monde, on se connaît, on s'oublie, on se brouille... On se retrouve au bout de cinq ou six mois... ma foi! on finit par s'adorer... — A propos... je voulais te demander... Tu as donc fait fortune?..

JULIETTE.

Oh! non, pas encore... mais enfin...

LAURE.

Mais enfin, tu es en train, n'est-ce pas?... Ça se voit tout de suite... Quand on a son portrait en pied... peint par M. Muller... — C'est si rutilant chez toi que j'en ai mal aux paupières!... vrai!...

JULIETTE.

Ça n'est pas encore fini...

LAURE.

Ça n'est jamais fini, nos ameublements, à nous autres femmes... Les tapissiers sont si girouettes!... N'importe, tu peux te flatter d'avoir de jolies choses dans ton intérieur! Et pour une petite qui débute!... car tu débutes... Quel âge as-tu!...

JULIETTE.

Seize ans et onze mois à la Saint-Martin.

LAURE.

Si on peut n'avoir que seize ans et onze mois!... Quant à moi, j'ai vingt-trois ans... c'est-à-dire vingt-trois ans... pour les bals et les soupers... Te sais, on m'invite souvent... Les hommes me trouvent amusante... je fais

beaucoup de mots!... La vérité est que je vais sur mes vingt-huit... Il faut pourtant que je fasse une fin... Je voulais te dire... c'est un Portugais, n'est-ce pas?

JULIETTE.

Oui.

LAURE.

Quel âge?...

JULIETTE.

Quarante-sept ans...

LAURE.

Bon âge... Riche?...

JULIETTE.

Oh! très-riche!... Il achète d'énormes quantités d'eaux-de-vie dans les environs de Bordeaux... Il fournit du vin de Porto à presque toute l'Angleterre...

LAURE.

Très-bien!... Il se nomme?...

JULIETTE.

M. Alvarez Dalvera...

LAURE.

Il demeure?...

JULIETTE.

Boulevard de la Madeleine...

LAURE.

Beau quartier!... Est-il jaloux?...

JULIETTE.

Horriblement!... Dernièrement au spectacle un jeune homme m'a lorgnée... Il a été furieux pendant toute la pièce... Il me répète sans cesse que s'il avait sur moi le moindre soupçon, il me quitterait sans rémission... Il prendrait une autre maîtresse.

LAURE.

Voyez-vous ça!

JULIETTE.

Dieu sait ce que je deviendrais!... J'ai ma mère à soutenir... une petite sœur dont il faut que je paye la pension.

LAURE.

Tu ne l'aimes pas beaucoup, n'est-ce pas, ton Portugais?

JULIETTE.

Par exemple!... Il a toujours été si bon pour moi!

LAURE.

Qu'est-ce que ça prouve?... Tous les jours un homme est bon pour vous, ce n'est pas une raison pour l'aimer... au contraire... On craint d'être humiliée par lui... on veut protester... — Figure-toi que je me trouvais hier aux Champs-Élysées... Il a plu... On s'est mis sous les arbres... Il y avait les deux de Touraine... César et Paul Randeuil... et puis... George de Marane...

JULIETTE.

George de Marane?...

LAURE.

Tu le connais?...

JULIETTE.

Non... c'est-à-dire très-peu... Je l'ai vu quelquefois...

LAURE.

Il a parlé de toi, ma chère.

JULIETTE.

En vérité!... Et qu'est-ce qu'il a dit?

LAURE.

Des choses très-flatteuses!... Que tu avais les yeux beaux comme deux astres, un profil de madone, une taille encore plus charmant que celle de madame de... une femme du monde qu'il a citée... Enfin, il a offert de parier ce qu'on voudrait que tu étais actuellement la plus jolie femme de tout Paris...

JULIETTE.

Il a dit cela!... Oh! bon chéri!

LAURE, à part.

Elle en est éperdument coiffée!

JULIETTE.

Mais, dis-moi, Laure, quand tu reverras M. de Marane, prie-le bien de ne jamais parler de moi... Il peut me faire le plus grand tort... Je lui en veux beaucoup de ce qu'il a dit, et je serai forcée...

LAURE.

Laisse-moi faire.. je lui ferai la leçon... Dis-moi, ton Portugais vient souvent te voir?

JULIETTE.

Il vient tous les soirs.

LAURE.

Vous ne vous ennuyez jamais ensemble?... Vous n'avez jamais de querelles?...

JULIETTE.

Oh! si, au contraire... Il s'amuse souvent à me gronder à propos de rien...

LAURE.

En vérité!...

JULIETTE.

Il me répète sans cesse que j'ai le caractère trop enfant pour lui, que je devrais tâcher d'avoir plus de conversation.

LAURE.

Tiens! tiens!...

JULIETTE.

L'autre jour, il m'a demandé pourquoi je n'apprenais pas la musique... Je lui ai dit que je n'avais pas de voix... Alors il s'est mis en colère... Il m'a dit qu'il donnerait beaucoup d'argent pour que j'euss une belle voix; qu'il

aimerait autant une femme qui pût chanter et le distraire dans le tête-à-tête, que celle qui n'avait pour elle qu'une jolie figure...

LAURE.

Oh! le monstre!... Ainsi il aime les femmes qui chantent?...

(Elle tousse légèrement.)

JULIETTE.

Mais ce n'est pas tout!... Hier au soir il avait l'air encore plus maussade et plus renfrogné que d'habitude... Il n'y a pas de méchancetés qu'il ne m'ait dites... Il s'est d'abord promené dans la chambre de long en large... comme un tigre dans sa cage, sans me dire un mot... Tout à coup, il s'est arrêté les bras croisés... là... devant mon portrait... — Pourquoi diable avez-vous la peau si noire? s'est-il écrié tout à coup... On dirait que vous faites exprès de brunir tous les jours!... Décidément, il n'y a que les blondes de vraiment jolies et qui me plaisent!... Vivent les blondes!

LAURE.

Par exemple, c'est trop fort!... Il t'a dit ça!... à toi!... (Elle caresse ses bandeaux avec complaisance.) Et qu'est-ce que tu lui as répondu?

JULIETTE.

Rien... j'étais humiliée... J'ai pleuré.

LAURE.

Pauvre cher trésor!... Ces vieux blasés sont tous les mêmes!... Ils prennent de pauvres jeunes innocentes et se font un malin plaisir de les martyriser dans le tête-à-tête!... Oh! mais je suis là, heureusement!... — Écoute-moi bien, chère enfant... quand on a une bonne liaison comme toi, solide, avantageuse, on doit la conserver. Pas trop de douceur, surtout!... ne va pas cacher ta tête

à tout instant sous ton aile, comme une pauvre linotte effarouchée... Quand ton Portugais veut te quereller, crie plus haut que lui... gendarme-toi... Je te formerai... Une pauvre petite, toute timide, qui débute dans le monde, c'est si intéressant !... Surtout, défie-toi des femmes entretenues... Dieu ! quelle engeance !... Elles sont toutes perfides, insinuantes, envieuses, fausses, médisantes, pleines de mauvais traits, ne songeant qu'à vous nuire et à vous supplanter !... Je fais exception, moi !... Quand tu auras quelques ennuis d'intérieur, viens me les conter... tu verras si je suis une bonne créature, sensible et dévouée... Adieu, chère petite ; nous nous reverrons bientôt.

JULIETTE.

Tu me quittes déjà ?

LAURE.

Il le faut.

JULIETTE.

Je ne sais pas pourquoi... je me trouve toute triste maintenant... il me semble qu'il m'arrivera aujourd'hui quelque grand malheur.

LAURE.

Par exemple !... est-ce qu'il faut te figurer ça ?... C'est un nuage qui va filer... Confie-moi bien tout ce qui t'arrivera, entends-tu ?...

JULIETTE.

Certainement... je n'y manquerai pas.

LAURE.

Je n'ai plus mon coupé maintenant qu'à partir de trois heures. J'ai encore bien des courses à faire avant d'aller au bois... Adieu !

JULIETTE.

Adieu, Laure... On m'avait toujours bien fait promet-

tre de ne jamais me lier avec aucune femme... mais... je me fie à toi!... Tu ne me feras pas de mal, n'est-ce pas?... tu seras pour moi une véritable amie?

LAURE.

Embrasse-moi, gros loup; voilà ma réponse...

JULIETTE, seule.

J'ai peut-être eu tort de m'être ouverte à elle... Je ne peux pourtant pas vivre toujours seule!... Je m'ennuie tant quand je ne vois pas Georges!...

LAURE. Elle est descendue et s'adresse au cocher qui se trouve devant la porte.

Cocher... boulevard de la Madeleine... chez M. Alvárez Dalvera...

LES DEUX COINS DU FEU

I

GERMEAU, MADAME GERMEAU.

MADAME GERMEAU. Elle est à demi renversée dans une causeuse et fait tourner nonchalamment un écran entre ses doigts.

Miséricorde!... Dieu! que la vie est une chose insipide!... Je ne me suis jamais tant ennuyée que ce soir!... (Elle bâille.) Quel supplice!... (Elle bâille de nouveau.) Monsieur Germeau?

GERMEAU.

Chère amie!...

MADAME GERMEAU.

C'est bien deux cent mille francs comptant, n'est-ce pas, que je vous ai apportés en mariage?

GERMEAU.

Oui, deux cent mille francs... Sans reproche, vous m'avez souvent fait cette question-là?...

MADAME GERMEAU.

C'est que ça m'amuse de vous la faire... Dites-moi... Vous savez que lorsque nous aurons perdu mon oncle de Flandre et mes deux tantes de Picardie, qui m'ont élevée, nous aurons juste soixante-dix mille livres de rente?...

GERMEAU.

Oui, je sais cela, chère amie.

MADAME GERMEAU.

Eh bien! comprenez-vous qu'avec ce que nous possédons maintenant et les belles espérances que nous avons du côté de ma famille, je m'ennuie comme une femme

qui n'aurait absolument rien eu en mariage... qui serait forcée de faire elle-même ses robes et ses chapeaux? Il y en a pourtant dans le monde de ces femmes-là, n'est-ce pas?... Enfin, voici la trentième fois que je bâille depuis que nous sommes sortis de table. . je les ai comptées... (Elle bâille.) Expliquez-moi tout ça, monsieur Germeau?.,.

GERMEAU.

Votre état tient sans doute à l'état de l'atmosphère... le brouillard a été très-intense aujourd'hui!...

MADAME GERMEAU. Elle se lève à demi et fait un geste d'indignation.

Qu'est-ce que j'aperçois là? Bonté divine!... Ah! c'est une indignité!...

GERMEAU.

Qu'est-ce donc?... qu'avez-vous?...

MADAME GERMEAU.

Dire que vous cherchez toutes les occasions de me mettre hors de moi!...

GERMEAU.

Je ne puis comprendre...

MADAME GERMEAU.

Est-ce que je ne vous ai pas déjà prié dix fois, vingt fois, cent fois de ne jamais apporter dans mon boudoir vos affreux rouleaux de papier, dont la vue seule me cause des tressaillements nerveux?...

GERMEAU.

Des papiers... dites-vous?...

MADAME GERMEAU.

Qu'est-ce que vous avez déposé là-bas... sous la planche de l'étagère?...

GERMEAU.

Ah! oui... ce sont... des titres de propriété... des pièces relatives à la position d'un client que nous allons être, je crains bien, forcés d'exécuter...

MADAME GERMEAU.

Vous ne pouviez pas laisser ces horreurs-là dans vos casiers... pour apporter ici, sur mon tapis, de la poussière, des insectes...

GERMEAU.

Mille pardons!... c'est un oubli de ma part...

MADAME GERMEAU.

Dites plutôt que c'est un fait exprès... Vous inventez à plaisir tout ce qui peut agacer une femme impressionnable telle que moi... Vous ne sortez pas ce soir?

GERMEAU.

Je ne crois pas... Je vous dirai que je pensais... je voulais passer la soirée ici... au coin du feu... en tête-à-tête avec vous... comme deux époux dans la fraîcheur de leur première union.

MADAME GERMEAU.

Par exemple!... voilà une singulière idée!..

GERMEAU.

Est-ce qu'elle vous déplait?...

MADAME GERMEAU.

Du tout... ça m'est parfaitement égal!... mais je sais que vous sortez d'habitude le soir pour aller à votre cercle...

GERMEAU.

C'est vrai, je sors quelquefois à dix heures, l'heure où vous vous couchez... Je ne m'endors jamais avant minuit et demi... je suis forcé de faire un whist et d'attraper le moment du sommeil à la pointe de quelques robres...

MADAME GERMEAU.

Ce que j'en dis n'est pas pour me plaindre... au contraire... je suis sûre de vous... Je sais que vous êtes un homme régulier... très-fidèle à votre ménage...—Vous connaissez mes idées, d'ailleurs... Je ne suis pas, moi, de ces femmes ridiculement acariâtres et exigeantes,

qui veulent que le mari et la femme vivent exactement de la même façon, tournent toujours dans le même sens, comme deux roues d'engrenages... Fi donc!... Liberté entière dans le ménage !... Vivez à votre guise, monsieur Germeau... Laissez-moi vivre à la mienne... Voilà mes principes!... — Qu'est-ce qu'on a fait à la Bourse, aujourd'hui ?

GERMEAU.

On a baissé.

MADAME GERMEAU.

Avez-vous fait des affaires ?

GERMEAU.

Fort peu.

MADAME GERMEAU.

Ça devait être!... La liquidation a été mauvaise, n'est-ce pas ?

GERMEAU.

Oh ! très-mauvaise !...

MADAME GERMEAU.

J'en étais sûre !...

GERMEAU.

Je vous dirai même qu'à notre dernier dîner d'agents de change, nous nous sommes entendus pour restreindre autant que possible le cercle de nos opérations... Nous avons plusieurs forts clients qui nous donnent des craintes !

MADAME GERMEAU.

C'est fort bien, monsieur Germeau... Je vois où vous voulez en venir...

GERMEAU.

Comment ?... que voulez-vous dire ?...

MADAME GERMEAU.

Toujours vos mêmes prétextes pour reculer indéfiniment l'achat de cet objet que vous deviez m'apporter !...

GERMEAU.

Ah ! vous voulez parler sans doute de ce cachemire ?..

MADAME GERMEAU.

Oui, ce cachemire que vous me promettez depuis des éternités... Promettre, ça coûte si peu !...

GERMEAU.

Permettez-moi de vous expliquer...

MADAME GERMEAU.

Brisons là, je vous prie !...

GERMEAU.

Je vous assure que vous êtes injuste envers moi !...

MADAME GERMEAU.

Oh ! je sais !... Comme beaucoup de maris d'à présent, vous avez de la grandeur et de la générosité... extérieure... mais au fond, vous êtes si intéressé, si parcimonieux !...— Les affaires, n'est-ce pas ?... la crise... la liquidation... les mauvais clients... Toujours le refrain des gens de Bourse !...

GERMEAU, piqué.

Je ne puis que vous répéter que vous êtes souverainement injuste !...

MADAME GERMEAU.

Fâchez-vous, mon Dieu ! cherchez-moi querelle !... Pourquoi pas ?

GERMEAU.

Tenez... vous me poussez à bout !... Vous me forcez à éventer une surprise que je vous ménageais pour la fin de la soirée !... Regardez... ce rouleau... ces papiers que vous m'avez reproché d'avoir apportés dans votre boudoir... — Regardez, je vous prie.

(Il déchire le papier du rouleau et présente un châle à sa femme.)

MADAME GERMEAU.

Tiens !... Un cachemire !...

(Elle étale le châle sur la causeuse et le regarde pendant quelques instants.)

GERMEAU.

Comment le trouvez-vous ?

MADAME GERMEAU.

Faut-il vous dire ma pensée... franchement ?...

GERMEAU.

Sans doute...

MADAME GERMEAU.

Eh bien ! je le trouve affreux !... Où l'avez-vous acheté ?

GERMEAU.

Au *Persan*...

MADAME GERMEAU.

Vous savez que j'ai ce magasin-là en horreur... J'ai eu une dispute avec un des commis... Du reste, entre nous, convenez, monsieur Germeau, que vous n'avez pas très-bon goût...

GERMEAU.

J'ai fait de mon mieux... J'ai choisi dans un grand nombre... On ouvrait précisément une caisse qui arrivait de Bombay...

MADAME GERMEAU.

J'en appelle à vous-même... Le dessin est du dernier baroque !... Tous ces tons-là sont effacés et d'un faux... d'un criard !... Si vous avez payé ça plus de mille à douze cents francs, on vous a horriblement volé... Enfin, puisqu'il est acheté... je le porterai... Mais je vous préviens que j'aurai l'air d'une vieille tapisserie flamande de chez ma tante... vue à l'envers... (Elle jette avec dédain le châle sur un fauteuil.) — A présent, je vous demande ce que nous allons faire ?...

(Elle bâille.)

GERMEAU.

Mais... vous aimiez les échecs autrefois... Voulez-vous essayer d'une partie ?

MADAME GERMEAU.

Vous avez là une heureuse inspiration, fort récréative!... Pourquoi pas tout de suite une promenade au Père-Lachaise... au clair de la lune?... Le jeu d'échecs me fait l'effet de deux rangs d'os de morts qui se présentent gravement l'un devant l'autre pour essayer d'un quadrille...

GERMEAU.

Voulez-vous que nous feuilletions ensemble vos albums?

MADAME GERMEAU.

Feuilleter des albums!... Regarder de petites figures roses et vert-pomme!... Au bout de vingt ans de ménage!... Mais en vérité, où prenez-vous vos idées?... Allons tout de suite en Suisse, vous et moi, faire de l'aquarelle en action... avec de grands chapeaux de paille à rubans, chanter des ranz de vaches et manger du miel de Chamouny.

GERMEAU.

Je vous avoue que je cherche en vain dans ma tête ce qui pourrait... Ah! si je vous lisais quelques passages de nos grands poëtes... une scène de *Mithridate* ou de *Polyeucte?...*

MADAME GERMEAU.

Grâce!... oh! grâce pour cela encore plus que pour tout le reste!... Ce serait pour m'enterrer tout à fait!...

GERMEAU.

Autrefois, pourtant, vous aimiez à m'entendre lire de beaux vers à haute voix!...

MADAME GERMEAU.

Autrefois, c'est possible, mais je vous dirai que maintenant vous nazillez horriblement... Vous avez une passion malheureuse pour la déclamation, monsieur Germeau... Votre organe me porte sur les nerfs!...

GERMEAU, piqué.

Ce n'est pas ma faute...

MADAME GERMEAU.

Ni la mienne... Quand vous lisez du Corneille, il me prend des envies de rire!...

GERMEAU.

Corneille n'est cependant pas risible...

MADAME GERMEAU.

Non; mais ce sont vos inflexions de voix, parfois si singulières!... On dirait des rentrées de clarinette au milieu des tirades... Et puis votre perruque qui penche d'un côté et que j'examine malgré moi pendant que vous lisez...

GERMEAU.

Ma perruque, dites-vous!...

MADAME GERMEAU.

Elle offre souvent des horizons si pittoresques... si curieux!...

GERMEAU.

Je ne sais pas pourquoi vous vous plaisez toujours à revenir sur ce chapitre-là... D'abord je n'ai pas ce qu'on peut appeler une perruque.

MADAME GERMEAU.

Par exemple!... Pouvez-vous dire ça... à moi!...

GERMEAU.

J'ai encore des cheveux, Dieu merci!... (Il passe rapidement sa main sur le derrière de sa tête.) J'ai seulement le sommet de la tête un peu dégarni... Monsieur Chomel m'a conseillé, depuis ma dernière bronchite, de me faire poser... non pas même un toupet... comment dirai-je?... une calotte de cheveux... grande tout au plus comme la paume de la main... Personne au monde ne se douterait de cela... Et il faut que ce soit vous, vous, la confi-

dente naturelle de ce détail, qui vous plaisiez sans cesse à le divulguer, à le faire ressortir... par je ne sais quel esprit de malveillance et de dénigrement de toute ma personne !...

MADAME GERMEAU.

Juste ciel ! monsieur Germeau, comme vous prenez feu !... Est-ce que je vous aurais piqué ?... Voudriez-vous vous fâcher ?... Ah ! ah ! ce serait curieux !... (Elle rit.) Décidément, vous avez donc encore des prétentions ?...

GERMEAU.

Non... Mais je tiens à ne pas me vieillir... C'est souvent aussi ridicule que de vouloir se rajeunir...

MADAME GERMEAU.

Songez que vous avez quarante-cinq ans passés !..

GERMEAU.

Je le sais, mon Dieu ! Vous me le rappelez assez souvent !

MADAME GERMEAU.

Moi, j'en ai trente-cinq... Je le dis à qui veut l'entendre... Je me pose franchement parmi les vieilles femmes... Je ne suis pas comme madame Sulpicie Chandon, la femme du notaire, qui croit se rajeunir parce qu'elle se barbouille le visage dix fois par jour de cold-cream et de poudre de riz... J'ai la patte d'oie très-marquée... Je prends de l'éther tous les soirs... J'ai beaucoup de cheveux gris... Je suis vouée aux bonnets à perpétuité... Je vous le demande à vous-même... est-ce que je songe encore à danser dans les bals ?... Quand j'irais attraper par-ci par-là quelque valse officielle de la part de vos petits jeunes gens de la Bourse à qui je sais que vous prêtez des fonds !... Le beau triomphe !...—Par exemple, je m'ennuie... oh ! je m'ennuie !... C'est une bénédiction !... (Elle bâille.) Cependant il me vient quelquefois

dans la tête une fantaisie... une chose qui, je crois, me distrairait !...

GERMEAU.

Quelle est cette chose?... S'il ne tient qu'à moi de vous la procurer...

MADAME GERMEAU.

Je vous préviens que c'est bizarre! — Si je pouvais avoir près de moi, tous les soirs, à l'heure où le sommeil de l'après-dîner tombe sur moi comme un plomb... un homme d'esprit... oh! mais un vrai causeur, original, amusant... qui viendrait m'égayer... me ferait sortir de ma léthargie?...

GERMEAU.

Je vous dirai que ce que vous souhaitez là est assez difficile à trouver... D'abord, il n'y a plus d'hommes d'esprit aujourd'hui...

MADAME GERMEAU.

Vous croyez, monsieur Germeau?... Et pourquoi ça?...

GERMEAU.

Ce serait trop long à vous dire!... Nous tomberions dans des considérations historiques... voire même politiques... Ensuite, permettez-moi de vous faire remarquer que cet auxiliaire du coin du feu... ce sigisbé domestique qui viendrait s'établir ici tous les soirs, à heure fixe, à titre de renfort pour vous réveiller et vous distraire!... ce serait bizarre, comme vous dites... et d'ailleurs assez peu flatteur pour celui qui a le bonheur de porter le titre de votre époux !

MADAME GERMEAU.

Comment? Je ne comprends pas!... — Ah! oui... ce serait une manière de constater votre infériorité!... Mais vous m'avez dit si souvent vous-même que vous n'aviez

aucune prétention à l'esprit?... En vérité, vous êtes d'un susceptible ce soir!...

GERMEAU, riant avec contrainte.

Sans être précisément susceptible, il y a de ces choses que l'on se dit à soi-même, mais que l'on n'aime pas à s'entendre dire...

MADAME GERMEAU.

Écoutez... Vous reconnaissez vous-mêmes que vos collègues, messieurs les agents de change, sont généralement des êtres assez maussades... — Qu'est-ce qu'ils font ce soir sur le boulevard?... — Qu'est-ce que dit le *Moniteur* de ce matin?... — Que font les primes?... — Un tel payera-t-il?... — Toujours les mêmes mots, les mêmes bourdonnements qui reviennent comme des cloches d'église... Il est vrai qu'avec le métier qu'ils font!... Courir tous les matins aux mêmes endroits et voir les mêmes personnes... Passer des heures entières à se remuer, à se coudoyer, à s'interpeller, à vociférer... Je n'ai vu qu'une seule fois la Bourse... d'en haut... Quelle mêlée!... quelle cohue! Je me suis crue à la halle... — Et dire que c'est tous les jours ainsi, depuis le jour de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre!...

GERMEAU.

Vous faites un peu là le procès à toutes les professions de ce monde... Quelle est celle qui ne condamne pas les hommes qui l'exercent à tourner presque invariablement dans le même cercle d'actions et d'idées?

MADAME GERMEAU.

On cite cependant des hommes d'affaires qui, une fois qu'ils sont chez eux, sont d'une gaieté, d'un entrain!...

GERMEAU.

Je regrette de n'avoir pas leurs heureuses facultés.

MADAME GERMEAU.

N'en faites pas fi... ça s'appelle tout bonnement avoir de l'imagination !...

GERMEAU.

Hélas ! si j'avais de l'imagination, il est probable que je ne serais pas agent de change !....

MADAME GERMEAU.

Mais aussi, monsieur Germeau, pourquoi êtes-vous agent de change.

GERMEAU.

En vérité, c'est à ne pas y tenir !... Je quitte la partie !...

MADAME GERMEAU.

Voyons, quand on est de vieux époux comme nous, est-ce qu'on doit se gêner en rien?... Nous avons passé la lune de miel des périphrases, n'est-ce pas?... Nous pouvons nous dire tout ce nous pensons.

GERMEAU.

Jusqu'à un certain point... — Tenez, moquez-vous de moi, continuez à m'accabler... Mais je vous avoue que j'avais mis ce soir dans ma tête l'idée de vous faire ma cour... oui, d'être aimable et empressé, comme dans la première quinzaine de notre mariage... (Avec émotion.) Après tout, pourquoi toutes les époques de la vie n'auraient-elles par leur phase de galanterie, de ces retours de printemps et de tendresse qu'il faut accueillir, quand ils viennent, avec reconnaissance et bonheur !... Pourquoi donc en faire fi, mon Dieu ! et chercher à les ridiculiser ?... C'est autant de pris sur les mauvais jours de l'hiver et de l'indifférence qui arrivent toujours assez vite !...—Eh bien ! il semble que vous vous fassiez un malin plaisir de détruire une à une mes pauvres illusions par

tout ce qui peut vous venir à l'esprit de plus piquant, de plus mortifiant pour moi!...

MADAME GERMEAU.

Oh! si vous vous fâchez pour tout de bon... parlons d'autre chose... de l'Opéra, si vous voulez...

GERMEAU.

Me reprocher d'être agent de change!... Que voudriez-vous donc que je fusse?... vaudevilliste?...

MADAME GERMEAU.

Pourquoi pas?... Nous aurions peut-être un genre de vie plus agréable...

GERMEAU.

Ah! tenez... vous me feriez damner...

MADAME GERMEAU.

Je connais plusieurs femmes qui reçoivent chez elles des hommes qui font des pièces de théâtre... Elles me disent que c'est tout ce qu'il y a au monde de plus amusant et de plus curieux à entendre!... D'abord ils apportent beaucoup de loges... Ensuite, ils sont remplis d'anecdotes... Ils vous disent quels sont les amants de toutes les actrices, les maîtresses de tous les acteurs... ce qui se passe dans les coulisses, les foyers, aux répétitions... Ils ont des mots!... et des calembours!... Ils en font à propos de tout! — Vous me direz ce que vous voudrez... Il y a un homme d'immensément d'esprit, de style et de talent, que je ne me lasse jamais de relire et que je donnerais tout au monde pour connaître!...

GERMEAU.

Quel est cet homme?...

MADAME GERMEAU.

Paul de Kock... — Dieu! si vous pouviez me l'amener ici... un soir!...

GERMEAU.

Je m'informerai... s'il est possible de vous le présenter...

MADAME GERMEAU.

Si vous faisiez cela!... je deviendrais folle de vous!... Je suis sûre qu'il doit être encore plus gai et plus amusant dans la conversation que dans ses romans!...

GERMEAU.

En attendant, et pour en revenir à ce qui me concerne, permettez-moi d'essayer de répondre une fois pour toutes aux reproches que vous m'avez si souvent adressés sur ma profession et mon genre de vie...—Si je fais un métier assez prosaïque, comme vous le dites, si je vais tous les jours à la Bourse... ce n'est pas que j'y trouve un grand agrément, ni que ce qui s'y passe ait pour moi beaucoup d'attrait... Mais j'ai mon amour-propre à satisfaire... d'autant plus grand qu'il se rattache tout entier à vous!... — Je veux que vous ayez une existence de tous les jours, de tous les instants, conforme à vos goûts, et à vos moindres désirs... que jamais la parcimonie, ce hideux monstre domestique, ne vienne frapper à la porte de votre boudoir, pour vous montrer son front menaçant, et vous dire : — Pourquoi cette dépense?... Pourquoi cette toilette nouvelle?... Jamais pour vous de ces petits supplices de budget et de ménage... Mon Dieu! je sais bien que cet édredon de bien-être, ce trône intérieur sur lequel on cherche à placer une femme, ne parle pas beaucoup à son imagination; mais, si ce n'est pas toute la vie, c'en est du moins une bonne partie!... — Lorsque je sors le matin, par une de ces journées de décembre où le vent vous fouette la neige au visage avec cette insolence des mauvais jours de l'hiver, je me dis : — Elle est dans son lit, sous son dôme de mousseline... doucement caressée

par un reste de demi-sommeil qu'elle prolonge tant qu'il lui plaît... Dès qu'elle aura les yeux ouverts, on devinera tous ses ordres et ses moindres pensées... N'est-elle pas servie dans le petit cadre de notre existence avec autant d'empressement qu'une reine dans son palais? — Que voulez-vous?... J'ai de ces chimères et de ces enfantillages d'esprit dont je sens que je ne me déferai jamais... J'ai le besoin de mêler à toutes mes affaires une pensée d'affection et de dévouement... Il me faut une étoile qui brille sur ma route et dont la vue m'anime de loin pendant que je lutte et que je travaille...—Vous êtes heureuse... du moins, vous avez tout ce qu'il faut pour l'être... Vous n'avez rien à envier à aucune des femmes que nous voyons... Cette idée-là me console de tout... C'est l'unique but de mes soins et de tous mes efforts... Voilà pourquoi je vais à la Bourse, mon amie... voilà pourquoi je suis agent de change... (Il se penche vers sa femme d'un air de tendresse. Madame Germeau reste immobile, la tête baissée, une de ses mains sur ses yeux, comme une personne absorbée dans ses pensées.) Eh bien! vous ne me répondez pas?...

MADAME GERMEAU. Elle redresse vivement la tête.

Ah! pardon, mon ami, je m'étais assoupie... Quelle heure est-il?...

GERMEAU.

Neuf heures et demie...

MADAME GERMEAU.

Le sommeil me vient malgré moi... Bonsoir, monsieur Germeau...

GERMEAU.

Bonsoir, ma bonne amie...

MADAME GERMEAU.

A demain, n'est-ce pas?... Allez à votre cercle, si vous voulez... Seulement ne faites pas trop de bruit en rentrant. (Elle sonne.) Fanny, mon bougeoir...

II

GERMEAU seul. Il a quitté le boudoir et s'est rendu dans son cabinet Il se promène avec agitation.

Quelle soirée! quelle scène!... Voyons, j'en appelle à toutes les âmes équitables qui savent ce que c'est que la vie et les sentiments, d'un homme!... En ai-je assez enduré!... Et on ose dire qu'il n'y a plus aujourd'hui que des maris déloyaux, hypocrites... Comme c'est étrange, n'est-ce pas?... Oh! le livre des ménages... Quand donc pourra-t-on arracher quelques-uns de ses feuillets intimes pour les jeter à la tête de ce monde aveugle, qui ne juge et condamne que sur ce qu'il voit... jamais sur ce qu'on lui cache. (Il s'arrête brusquement.) Dans quel état me voici!... Couchez-vous donc après un pareil entretien!... Quand on a été martyrisé pendant deux heures consécutives, assassiné à coups d'épingle!... Et par qui!... par celle qui devrait être votre providence, étendre sur toute votre existence comme un voile bienveillant de tendresse et de félicité!... (Après une pause.) Je n'y tiens plus... Il faut que je la revoie... *Elle!*... Elle!... le seul être au monde qui puisse me calmer un peu et m'empêcher de me désespérer!... (Nouvelle pause.) Écoutez, mon vieil ami Des... Oh! non, je n'oserai jamais prononcer votre nom en ce moment... Vous êtes mon tuteur et mon unique confident... C'est vrai... je suis un grand coupable!... C'est vrai, vous m'aviez fait jurer de rompre... Ne m'accablez pas pourtant avant de m'avoir entendu... Un jour, je vous placerai ici, derrière cette portière... Vous verrez vous-même ce que sont nos tête-à-tête entre ma femme et moi... vous prononcerez alors... (Il sonne.) Une voiture de remise!...

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur...

GERMEAU. Il tire de sa poche un petit étui en maroquin où se trouve un camée en broche qu'il examine pendant quelques instants.

Ce camée que j'avais acheté aujourd'hui exprès pour elle, en sortant de chez le marchand de châles!... Fou que j'étais... J'avais bâti là-dessus je ne sais quel tableau d'effusion et de rapprochement... Elle mettait devant sa glace le cachemire que je venais de lui offrir... Elle me regardait par-dessus l'épaule... en souriant... Alors, je m'inclinais devant elle... j'attachais moi-même ce camée sur son châle!... — Pauvre bijou dédaigné!... rentre dans ton étui... Dieu sait comme on t'eût reçu, d'après l'accueil qu'on a fait à l'objet qui t'a précédé!... Allons, ne pensons plus à tout cela... Il faut savoir être homme dans certains cas... et s'armer de philosophie!...

(Il met l'étui dans sa poche.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, la voiture est en bas...

GERMEAU.

C'est bien...

(Il descend par l'escalier de service.)

LE COCHER.

Où conduirai-je monsieur?...

GERMEAU.

Devant la Madeleine...

III

GERMEAU, dans la voiture.

J'y retourne... Il n'y a pas à m'en défendre... Après toutes mes résolutions... Décidément, je n'ai pas de caractère... Je suis un lâche!... J'espère au moins qu'elle r

fermera sa porte... C'est ce qui peut m'arriver de mieux... (La voiture s'arrête. Germeau entre dans la maison, après avoir fait un simple signe de tête au concierge.) Si elle pouvait être sortie!... comme je bénirais le ciel!... J'ordonnerais au concierge en descendant de ne pas dire que je suis venu... J'aurais le courage de ne jamais revenir dans cette maison...

(Il reste pendant assez longtemps devant la porte de l'appartement, la main appuyée sur sa poitrine, sans avoir la force de sonner. — Il se décide enfin à agiter la sonnette.)

GERMEAU, à la femme de chambre.

Madame y est-elle?...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Certainement, monsieur... Madame n'est pas sortie depuis huit jours...

GERMEAU.

Annoncez-moi...

LA FEMME DE CHAMBRE, annonçant.

Monsieur Adrien...

IV

ANNA, GERMEAU.

ANNA, courant à sa rencontre.

Est-il possible?... Est-ce que je rêve?... Est-ce bien vous, mon ami?... Vous!

(Elle va pour se jeter à son cou.)

GERMEAU.

Permettez... Arrêtez, Anna... Je dois avant tout vous expliquer que si vous me voyez...

ANNA.

Des explications!... Oh! pourquoi, mon ami?... Vous

tenez donc bien à me gâter ce moment de consolation qui m'arrive!...

GERMEAU.

Mais je veux au moins que vous sachiez...

ANNA.

Je ne veux rien savoir... Vous voilà... ne me dites pas pourquoi... je suis sien chantée!... Tenez, le cœur me bat... Je ris... je suis folle... je suis la plus heureuse des femmes!...

GERMEAU.

Je n'ai que quelques instants à rester.

ANNA.

Raison de plus pour bien les employer!... Faisons comme si nous ne nous étions jamais quittés... comme si nous nous étions vus hier... ce matin... Voulez-vous?...

GERMEAU.

C'est impossible!... Après les conventions que nous avons faites dans notre dernière entrevue... Vous devez même être très-étonnée...

ANNA.

Étonnée?... mais, non... — Oh! rassurez-vous, je sais bien que je ne vous suis plus absolument rien... Vous m'avez donné, quand il s'est agi de rompre, des raisons... que j'ai admises... vos affaires... la crainte de troubler votre intérieur...—Mais est-ce qu'il n'avait pas été convenu que... malgré cette rupture, vous ne m'oublièriez pas tout à fait, vous viendriez me revoir... de temps en temps?

GERMEAU, vivement.

Du tout... Je n'ai jamais dit cela...

ANNA.

Pardon... j'avais cru... j'espérais que pour m'accoutumer à ne plus vous voir, vous reviendriez quelquefois

ici... par hasard... Une maîtresse qui vous a tant aimé... qui vous aime plus que jamais... Oh! pardonnez-lui... c'est plus fort qu'elle!... Elle a pu croire que vous ne vous éloigneriez pas sans vous retourner un peu, sans la regarder une dernière fois par-dessus l'épaule, avec un petit sourire... un petit signe de la main, en lui disant : — Adieu, ma pauvre chère... adieu, ma pauvre abandonnée!... Si vous saviez, mon Dieu, ce que j'ai fait depuis que vous êtes parti!... Faut-il vous le dire, Adrien?...

GERMEAU.

Certainement, je veux tout savoir...

ANNA.

Eh bien! je n'ai fait que pleurer... prononcer votre nom. — Est-ce lui?... Est-ce que ce n'est pas son coup de sonnette .. son pas?... Dieu! s'il pouvait venir... une minute seulement!... Mais non, c'est impossible... Alors, je me jetais sur ce canapé, abattue... épuisée!... Je priais le bon Dieu pour qu'il me rappelât à lui!...

GERMEAU.

Anna!... Que m'aviez-vous promis en nous quittant?...

ANNA.

Je ne sais plus... j'avais tant de chagrin!

GERMEAU.

Vous m'aviez dit que vous seriez raisonnable... que vous feriez tout pour vous consoler et vous distraire?...

ANNA.

Est-ce que je le puis?... Quand on s'est accoutumé à voir tous les soirs une même personne... qu'on a mis en elle toute son existence!... Ne plus la voir... l'appeler en vain!... Vous ne pouvez pas croire que je songe maintenant à prendre de l'ascendant sur vous... Eh bien! il y

a de ces choses que je n'aurais jamais osé vous dire autrefois, que je vous dis aujourd'hui avec confiance et aussi avec bien du chagrin!... Adrien... tenez... vous ne saurez jamais combien je vous ai aimé!...

GERMEAU.

Mon Dieu, je ne nie pas... Je sais que vous avez de bonnes qualités de cœur... Mais enfin, vous devez calmer votre tête... Tant d'exaltation vous fera mal!... Est-ce naturel d'ailleurs?... j'ai près du double de votre âge...

ANNA.

Allons, vous n'êtes pas changé!... Toujours vos coquetteries d'âge qui reviennent!... Est-ce que je me plains?... L'affection, c'est donc une question de date ou de cheveux de telle ou telle nuance?... — Si je vous aime comme vous êtes!... si mon cœur s'obstine à vous voir ou trop en jeune ou trop en beau... qu'avez-vous à lui dire?... Prouvez-lui donc qu'il a tort ou qu'il a les yeux de travers!...

GERMEAU.

Voyons, Anna... vrai... sans flatterie... est-ce que vous ne me trouvez pas par trop vieux?...

ANNA.

Je ne veux pas vous répondre... Répondez-moi vous-même... — Regarderiez-vous comme vieux un homme qui aurait conservé une taille svelte, élégante? — (Germeau se cambre) qui aurait toutes ses dents (il sourit), tous ses cheveux? (il passe sa main sur sa tête) le plus joli pied, la main la plus aristocratique?... — (Germeau regarde son pied et sa main.) enfin dont beaucoup de jeunes gens pourraient envier la démarche pleine de souplesse et de distinction?... — Oh! vous avez beau faire, vous ne parviendrez pas à me désenchanter de vous!...

GERMEAU.

C'est que je vous avoue que... certaines personnes... enfin, on me parle souvent de mon âge...

ANNA.

Écoutez, mon ami... vous connaissez ma position... je ne vous ai jamais rien caché... Vous avez bien voulu me plaindre quelquefois en apprenant mes débuts dans la vie... Laissez-moi donc vous dire une fois pour toutes que pour des femmes telles que nous, qui ont beaucoup vu, senti, souvent même beaucoup observé, malgré elles, la société des hommes jeunes est parfois bien insupportable!... Si vous saviez combien nous nous sentons vieilles auprès d'eux!... Ne faut-il pas, de peur de trop les attrister, que nous nous fassions plus enjouées et plus frivoles que nous ne sommes au fond... que nous leur payions leur roman d'extravagance et d'abandon sur lequel ils comptent près de nous?... — Quand nous disons aux hommes d'un âge mûr que nous nous plaisons mieux avec eux, ils sourient d'un air incrédule, ils croient que nous voulons tout simplement les flatter... C'est pourtant la vérité que nous leur disons... Leur genre d'esprit, leurs idées sont mieux d'accord avec les nôtres... Ils n'exigent pas de notre part ces fausses gaietés des lèvres qui déchirent l'âme... cet étalage d'insouciance, cette fanfaronnade continuelle de jeunesse... nous qui n'avons jamais eu de jeunesse, hélas!... Ils nous permettent d'être avec eux naturelles et vraies... parfois bien tristes et découragées, telles que nous sommes enfin!... Le jugement y gagne... le cœur aussi... — Ainsi, vous, Adrien, si vous saviez combien j'ai gagné avec vous depuis que je vous connais!... Je ne suis qu'une pauvre ignorante... eh bien!... vous allez rire... vous moquer de moi... Croiriez-vous que lorsque je causais avec vous, je me figurais par

moments avoir de l'éducation... de l'esprit?... Je crois en vérité que vous m'en apportiez quand vous veniez me voir.

GERMEAU.

Vous supposez donc que j'ai un peu d'esprit, Anna?

ANNA.

Méchant! on a dû vous le dire bien des fois!

GERMEAU, riant.

Détrompez-vous... on m'a dit précisément le contraire... Du reste, je me considère moi-même... je me demande si je ne suis pas un être bien lourd, bien fatigant, avec cette existence d'affaires que je mène?

ANNA.

Que puis-je vous dire, moi?... Souvent la journée me semblait d'une longueur insoutenable!... l'aiguille de la pendule avait l'air d'aller à reculons... La soirée venait enfin... vous paraissiez... Plus d'ennui... Vous me racontiez... souvent, mon Dieu, les premières choses venues, de ces histoires qu'on ne pourrait pas même redire après qu'on les a entendues... Je riais aussitôt, j'étais transportée de bonheur... Vous contez si bien, quand vous voulez!

GERMEAU.

Lorsque je pense à toutes les soirées que j'ai passées ici, devant cette cheminée!

ANNA.

Dieu sait si nous en avons eu d'amusantes et de joyeuses!

GERMEAU.

Dieu merci!... Vous m'avez fait commettre assez d'extravagances!

ANNA.

Vous souvenez-vous de la petite pièce que nous avons jouée à nous deux en tête-à-tête, dans cette chambre?

GERMEAU.

Certainement... *Marton et Frontin,* ou *Assaut de valets,* par Dubois.

ANNA.

C'était pour le jour de ma fête... J'avais passé plusieurs nuits pour faire nos costumes!... Nous avons joué au moins aussi bien qu'au Théâtre-Français...

GERMEAU.

Oui... Vous regrettiez sérieusement de n'avoir pas un vrai public pour nous appprécier, et non pas seulement les mandarins et les Chinoises de vos potiches!

ANNA.

Comme le temps passait!... Il n'était jamais que neuf heures et demie pendant toute la soirée.

GERMEAU.

Je crois bien! vous arrêtiez la pendule.

ANNA.

Et jamais deux soirées semblables... Paraissait-il un livre intéressant, un ouvrage nouveau, tout de suite vous l'apportiez ici... Vous me lisiez les plus jolis passages.

GERMEAU.

Cela ne vous ennuyait donc pas trop de m'entendre lire à haute voix?

ANNA.

Par exemple!... Vous lisez si bien!... avec tant d'âme et d'expression!... Votre organe est si sympathique!... Les choses que vous lisez, il semble que vous les ayez faites.

GERMEAU.

Oh!... Il y a fort loin du talent de lire une chose à celui de la composer!

ANNA.

Avant de vous connaître, je n'aimais absolument que les drames du boulevard, les grosses farces du Palais-Royal, les romans de Paul de Kock... Comme mes goûts ont changé!... J'ai déjà lu plusieurs des ouvrages que vous m'avez indiqués... *les Feuilles d'automne* de Victor Hugo... *les Confidences* de Lamartine... Que je vous remercie de m'avoir appris à aimer ces belles choses-là!

GERMEAU.

Ainsi, vous n'avez pas conservé un trop mauvais souvenir de nos relations?...

ANNA.

Dites que j'en serai éternellement fière et reconnaissante!... Vous avez fait de moi une tout autre femme... Vous m'avez enseigné l'économie, le bon sens, la raison... Cette rente que vous avez bien voulu me faire en me quittant est plus que suffisante pour mes besoins... Vous saurez qu'à présent je fais-moi-même mes robes, mes chapeaux... toute ma toilette!

GERMEAU.

Vous qui détestiez le travail... qui ne pouviez pas même voir une aiguille!...

ANNA.

C'est que je courais après le bonheur dans ce temps-là... je ne l'avais pas encore rencontré... — Allez, Adrien, n'ayez pas peur de moi... Si j'avais encore sur vous la moindre influence, je vous ai toujours trop aimé, trop estimé pour songer jamais à en abuser!... Vous passiez trop de temps ici, m'avez-vous dit... Vous avez voulu rompre... J'ai évité même de trop pleurer devant vous... Je sais que dans votre intérieur on ne vous comprend pas toujours... N'ai-je pas souvent observé comme ce soir votre air d'abattement et de tristesse?... Eh bien! dans la

journée, n'auriez-vous que cinq minutes à vous, montez... je tâcherai de vous consoler... Quelques apparitions aussi fugitives que vous voudrez, c'est assez pour nous donner du courage!... — Est-ce que vous regretterez de pouvoir vous dire que votre ancienne maitresse se conduit en honnête femme parce qu'elle vous a aimé... parce qu'elle se souvient de vous?... Ne l'oubliez jamais tout à fait, Adrien... seulement pour lui montrer que vous ne la détestez pas trop... qu'en vous éloignant d'elle vous ne l'avez pas maudite!

GERMEAU.

Moi te maudire!... ange adoré!... créature charmante!... (Il va pour se jeter à ses pieds et se retient tout à coup.) Pardon!... je m'oubliais!... Qu'allais-je faire?... — Il est bien temps que j'arrive à l'objet de ma visite... car je suis venu ici pour quelque chose, Anna... A notre dernière entrevue, vous m'aviez demandé de vous envoyer une bagatelle... qui fût pour vous un souvenir?

ANNA.

Oui... et je l'attends encore.

GERMEAU.

Cette broche vous convient-elle?

(Il lui remet la broche qu'il a regardée dans son cabinet.)

ANNA.

Dieu!... le charmant camée!... quel beau profil de femme!

GERMEAU.

Vous trouvez donc que j'ai bien choisi?

ANNA.

Toujours, mon ami, toujours!... Vous avez tant de goût!... Mais que vois-je? des perles à l'entour... Non...

je ne veux pas... Je vous avais parlé d'un objet très-simple, tout à fait sans valeur.

(Elle veut lui rendre la broche.)

GERMEAU.

Rassurez-vous, ce n'est pas un bijou d'un grand prix.

ANNA.

Bien vrai?

GERMEAU.

Quelques louis seulement.

ANNA.

Mon plus grand chagrin eût été qu'on pût dire en me voyant passer et en me montrant du doigt : — Vous voyez bien cette femme-là... elle est sa maîtresse... Eh bien ! elle l'obère, le ruine... elle le jette tous les jours dans de folles dépenses !

GERMEAU.

Oh ! c'eût été une affreuse calomnie ! Vous qui avez toujours été avec moi d'un désintéressement !... — Je vous l'avoue, quand je vous ai connue, j'étais découragé de la vie... Je me disais souvent : — Qu'ai-je à faire encore dans ce monde où je sais que je n'ai plus un moment de bonheur à espérer ?... C'est vous qui m'avez rendu un peu d'énergie et de foi... Quel bien m'a fait souvent un seul de vos regards !... Ah ! tenez, je n'ai plus la force de me contenir devant vous !... mon cœur déborde malgré moi... J'ai l'enfer dans mon ménage... Tout ce que je fais, tout ce que je dis déplaît, indispose, irrite... Ici, au contraire, c'est comme un bonheur perpétuel, un enchantement naturel et doux que je répands et qui semble ne venir que de moi !... Si vous saviez, Anna, comme on est reconnaissant de sentir quelquefois qu'on ne déplaît pas trop !

(Il lui tend la main et la regarde avec tendresse.)

ANNA, à part.

Allons donc, monsieur Germeau, je savais bien que vous y viendrez... (Haut.) Mon ami, où passez-vous vos soirées maintenant?

GERMEAU.

Au cercle.

ANNA.

On se retire tard, n'est-ce pas?

GERMEAU.

Oui, quand les parties se prolongent... On fait le whist quelquefois jusqu'à deux heures.

ANNA.

Dieu! quel bonheur!... Alors vous êtes mon prisonnier... Vous ne partirez pas sans ma permission.

(Elle le prend par la main et le force à s'asseoir à côté d'elle.

GERMEAU.

Comment!... Que prétendez-vous?... Mais... il est l'heure de me retirer...

ANNA.

Oh! nous avons tout le temps de causer... Regardez, il n'est pas minuit... et cette fois je vous jure que je n'ai pas touché à l'aiguille...

GERMEAU.

Vouloir me retenir, Anna!... non... c'est mal... très-mal.

ANNA.

Silence, monsieur... silence!... vous m'appartenez... vous n'avez plus le droit de parler ici. (Elle lui met les deux mains sur la bouche.) Adrien... mon bien-aimé! je te jure que ce sera la dernière fois!

LES FOURNISSEURS

RAGONARD, GOSSNER, SALOMON, BALTHASAR, MADEMOISELLE JUDITH.

RAGONARD.

Un moment... silence donc!... Si nous parlons tous à la fois, nous ne parviendrons jamais à nous entendre... Nous disons que les affaires ne vont pas comme elles devraient aller ..Nous sommes tous d'accord là-dessus?...

TOUS.

Sans contredit.

RAGONARD.

Écoutez-moi donc, mes chers confrères... car nous sommes tous confrères... ne faisons-nous pas le même genre de négoce?.. Nous travaillons pour le même monde... un monde bien dangereux, bien compromettant pour les pauvres fournisseurs!

MADEMOISELLE JUDITH.

Quant à ça, rien de plus juste, voisin Ragonard... Il est certain que moi qui vous parle et qui devrais...

RAGONARD.

Silence donc, mademoiselle Judith... Vous prenez toujours la parole sans qu'on vous l'ait donnée. J'ai le malheur d'avoir mes cinquante-quatre ans... je préside l'assemblée en ma qualité de doyen d'âge... je dirige la discussion... — Je suis, comme vous le savez, le tapis-

sier par excellence... celui qu'ont adopté toutes ces dames... ce qui, par parenthèse, fait enrager mes confrères, qui ne fournissent que de gros banquiers, et des notaires qui se font meubler tant bien que mal pour le jour de leurs noces... Du reste, je ne suis pas un tapissier ordinaire... J'aime les arts, le théâtre et la littérature... je me connais très-bien en gravures et en tableaux... C'est moi qui improvise ces charmants mobiliers Pompadour, si voluptueux et si provocants, en lampas, en mousseline brochée, en bois de rose et en marquetterie... Les naïfs de la province et de l'étranger se figurent, quand ils pénètrent chez une des déesses qu'ils ont rencontrées le matin au bois de Boulogne, que ce luxe qui leur saute aux yeux en entrant vient de la libéralité des amants qui les ont précédés... Il vient tout simplement de mes ateliers... Je vends ou plutôt je loue à ces dames leurs hameçons en soie et en palissandre... je commandite leurs charmes... Elles me donnent hypothèque sur cette mine d'or plus ou moins problématique qu'on appelle l'entreteneur.

GOSSNER.

Comme vous, Ragonard, je me trouve avoir en consignation chez plusieurs de ces dames mes plus belles garnitures... des vases du Japon... des ivoires sculptés... des bronze florentins... des émaux de la Chine... jusqu'à des tableaux de maîtres.

RAGONARD.

Le luxe n'a plus de limites aujourd'hui... Un mobilier splendide ne suffit plus pour encadrer une femme à la mode... Il lui faut des musées complets... des collections de tableaux, tout un Louvre!... Dans quel siècle vivons-nous, bon Dieu!...

GOSSNER.

Si du moins on pouvait compter de temps en temps sur des rentrées fixes... mais rien!... et cela depuis longtemps!...

BALTHASAR.

Et moi donc, croyez-vous que j'aie beaucoup à me féliciter, avec mes bijoux, mes bagues et mes bracelets?... — Les jours de bals de bienfaisance, on loue bien par-ci par-là quelques parures aux femmes galantes et aux actrices, qui sont généralement de grandes philanthropes. Elles tiennent à orner ces bals-là, d'abord à cause du motif respectable de la réunion, et puis pour écraser les femmes honnêtes... C'est un bénéfice de quelques louis, tout au plus... réalisé, il est vrai, du jour au lendemain... — Qu'est-ce que c'est que ça, je vous le demande?... Enfin, qui est-ce qui dépense aujourd'hui? Qui est-ce qui se ruine?... Quelques gentilshommes de la Bourse vont parfois jusqu'à la broche, jamais jusqu'à la parure ou au collier... Je suis sûr qu'il ne s'est pas donné en France un seul écrin complet depuis l'invasion des Cosaques!...

SALOMON.

Mais vous, du moins, Balthasar, vos colliers et vos perles ne mangent pas... tandis que moi, mes grooms, mes cochers, mes pauvres chevaux!... Est-ce que je n'ai pas l'avantage de voiturer ces dames... gratis le plus souvent, aux Champs-Élysées, au bois de Boulogne ou à la Marche?... Si vous saviez ce qui m'est dû pour l'instant de locations de coupés, de briskas, de calèches, de vittorias et de phaétons!... sans compter mes chevaux de selle qui ont souvent des rubans aux oreilles et pas d'avoine dans le ventre!...

MADEMOISELLE JUDITH.

En vérité, messieurs... — ai-je la parole ?... Je pense que c'est mon tour!... En vérité, je vous conseille de vous plaindre!... Qu'est-ce que dira donc une pauvre marchande à la toilette comme moi ?... Fournir des parures aux femmes galantes, à tant par mois!... Dieu, quel métier! Les informations à prendre... les billets à faire faire... les protêts... les rentrées... les renouvellements d'effets... les huissiers qu'il faut sans cesse surveiller, pour empêcher qu'ils ne se laissent séduire par ces dames... le mont-de-piété, où il faut faire sentinelle pour que vos objets n'en prennent pas la route!... Autrefois, vous aviez affaire directement aux hommes qui achetaient tout les yeux fermés... C'était le bon temps!... Aujourd'hui, rien qu'aux femmes!... quel déchet!... Ah! la société française doit être bien malade!...

RAGONARD.

Voyons, nous disions tout à l'heure que si les affaires avaient beaucoup baissé depuis quelque temps, c'était d'abord la faute de la politique...

GOSSNER.

Et de la guerre...

SALOMON.

Les nombreuses oscillations de la Bourse...

MADEMOISELLE JUDITH.

La baisse générale de toutes les valeurs industrielles... ce qui fait diminuer de jour en jour le nombre des hommes aimables!...

RAGONARD.

Entrons, je vous prie, dans le vif de la question... Il y a, suivant moi, des modifications essentielles, nécessaires, à introduire dans le monde galant d'aujourd'hui...

SALOMON.

Des modifications, dites-vous, voisin ?...

RAGONARD.

Écoutez-moi bien... Nous disions qu'il n'y avait plus un seul caractère vraiment généreux en France... rien que des âmes chiches, parcimonieuses, lésinant sur tout... Mais c'est aussi, je crois, la faute des femmes... ou plutôt, c'est la nôtre, mes chers confrères... Qui est-ce qui donne cours à toutes ces beautés qui se trouvent passer du jouraul en demain du sixième de l'ouvrière au trône des sultanes?... n'est ce pas nous? — Les tailleurs inventent les modes... nous, nous inventons les femmes entretenues... Que serait, je vous le demande, la plus jolie fille du monde... Fornarina... la Vénus de Médicis ellemême... sans son tapissier ?

BALTHASAR.

Et sans son bijoutier ?...

SALOMON.

Et sans son carrossier ?...

GOSSNER.

Et sans son marchand de curiosités ?...

MADEMOISELLE JUDITH.

Et sans sa revendeuse à la toilette ?...

RAGONARD.

Nous sommes donc tous intéressés également dans la question !... C'est pourquoi nous devons reconnaître que le personnel de ces dames est aujourd'hui terriblement étiolé, fatigué !... Quelles sont les femmes que l'on cite toujours, je vous le demande... celles qui défrayent les bals, les parties, les soupers, les avant-scènes des théâtres ?... — C'est toujours Henriette Aubrun... Olympe Berger... Clarisse Millou... Laure Flampot... Or, toute

ces femmes-là, mes chers collègues, ont à présent plus de trente ans !...

SALOMON.

Vous croyez ?...

RAGONARD.

J'en suis sûr... Est-ce que je n'ai pas vu leur extrait de naissance à toutes ?... Quand une femme vient me trouver pour un mobilier, c'est toujours la première chose que je lui demande...

GOSSNER.

Tiens !... à quoi bon ?...

RAGONARD.

Comment, à quoi bon ?... et mes garanties donc !... J'ai mes principes dont je ne me dépars jamais... Je proportionne mes fournitures à l'âge des femmes. — De seize à vingt ans, mobilier complet, palissandre, soie, velours, moquette, tout ce qu'on veut. — A vingt-cinq ans, l'entresol de trois pièces, velours de coton, soie et laine, acajou, etc. — A trente ans, seulement la chambre à coucher... je vais quelquefois jusqu'à l'armoire à glace... si la femme me paraît bien conservée.

BALTHASAR.

Et après trente ans ?

RAGONARD.

Je ne meuble plus... je démeuble... C'est ce que je compte faire à l'égard de plusieurs de ces dames... Je compte les *exécuter*, comme disent les agents de change... J'entre chez elles, mes billets en main... — De l'argent ?... On essaye, comme toujours, de m'amadouer... on me cajole... on m'appelle *mon gros ange*... Mais cette fois je reste inflexible comme le rocher !... j'enlève tout ce qui m'appartient... Comme les loyers sont à mon

nom, les formalités ne seront pas longues... — Je vous engage, mes chers collègues, à suivre mon exemple... dans notre intérêt commun...

GOSSNER, riant.

Diable! compère Ragonard, la mesure que vous proposez là est un peu vive... un peu prompte!...

RAGONARD.

Pourquoi?... je ne vois pas!...

GOSSNER.

Nous sommes entre nous... convenons que nous vendons généralement à ces pauvres femmes à plus de cinquante pour cent de bénéfice...

RAGONARD.

C'est vrai... mais nous courons des risques!...

GOSSNER.

Les dépouiller brusquement! Il y en a parmi elles qui ont vraiment bon cœur!... Sans leur mobilier, qu'est-ce qu'elles deviendront?...

RAGONARD.

Elles deviendront ce qu'elles pourront... figurantes en province... marchandes d'amadou... balayeuses sur les boulevards... allumeuses de réverbères... joueuses d'orgue de Barbarie, avec des enfants sur les épaules... — Je ne me suis pas établi tapissier de femmes entretenues pour faire de la sensibilité!... Quand elles vieillissent, est-ce que leurs amants s'occupent d'elles?... s'informent-ils seulement du grenier qu'elles habitent, du pain qu'elles mangent, ou de l'hôpital où elles vont mourir?... Pourquoi donc les fournisseurs seraient-ils plus tendres?... N'êtes-vous pas de mon avis, Balthasar?...

BALTHASAR.

Entièrement, voisin.

RAGONARD.

Il nous faut absolument une révolution complète dans ce monde où tous nos intérêts sont engagés... Entendons-nous d'abord pour mettre de côté plusieurs de ces femmes qui occupent des places auxquelles elles n'ont vraiment plus droit, et sont ainsi un obstacle à la marche des affaires... Mais ce n'est pas le tout de démolir, il faut reconstruire !...

SALOMON.

Certainement... voilà le difficile !...

RAGONARD.

Pas si difficile que vous croyez... Vous saurez que j'ai découvert dernièrement dans le quartier latin, par hasard... une jeune perle... la plus ravissante fille... une merveille !...

MADEMOISELLE JUDITH.

Qui se nomme?...

RAGONARD.

Mimi Bassinet... Seize ans à peine !... Une tête d'ange !... une taille !... des bras !... un bas de jambe !... des attaches !... Vous savez que je m'y connais !... Ce chef-d'œuvre de la nature fait pour le moment les délices de la Closerie des Lilas en été, du Prado en hiver...

SALOMON.

A-t-elle un amant?...

RAGONARD.

Elle en a quatre... c'est donc comme si elle n'en avait pas du tout... C'est un oiseau... un papillon... ne perchant jamais deux nuits de suite sous le toit du même hôtel garni... Emparons-nous d'elle à nous tous... Lançons-la hardiment dans le monde de la plus haute volée... Je suis sûr qu'elle y fera fureur... Elle est

capable de dévorer des millions en quelques années!...

SALOMON.

Y pensez-vous, Ragonard?... Une petite vagabonde qui doit tout ignorer... qui sans doute ne sait pas même écrire sa langue...

RAGONARD.

Qu'importe?... Est-ce que c'est l'orthographe qui fait la femme aimable?... Au contraire... ça lui nuit quelquefois... Elle risque ainsi d'humilier certains de ses amants... Avec des hommes blasés, comme ceux d'aujourd'hui, ne faut-il pas, pour les réveiller, stimuler en eux la fibre curieuse et libérale?... une créature extraordinaire, impossible... *un paradoxe en jupon*, comme disait dernièrement l'*Écho des Feuilletons*, auquel je me suis abonné... Cette fille-là peut devenir pour nous une mine d'or!...

GOSSNER.

Ah! voisin... que le ciel vous entende!...

RAGONARD.

Mais tout dépend du début... J'ai en vue un petit hôtel délicieux... des jardins et de l'ombrage aux alentours... quelque chose de très-élégant, de mystérieux en même temps, de retiré... Je veux me surpasser dans l'ameublement... Vous verrez!... Des tapisseries comme pour un palais... des siéges dorés... des plafonds de soie... des glaces du haut en bas de l'appartement!...

BALTHASAR.

Tout cela pour Mimi Bassinet!...

RAGONARD.

Faut-il donc tout vous expliquer?... — Elle ne s'appelle plus Mimi Bassinet... On lui a déjà choisi un nom allemand... Rosalba de Schalfield, si vous voulez... ou tout autre... Elle a une espèce de blason... Elle se trouve

être la fille naturelle d'un proche parent du ministre du domaine de Prusse... Elle a été emmenée en France dès l'âge de six ans... ensuite, transportée dans les colonies espagnoles... Elle a fait le tour du monde sur le bâtiment d'un corsaire hollandais... Elle a été abandonnée en dernier lieu sur les bords du Rhin par un attaché à la légation du Hanovre... — Je lui ferai faire son roman dans quelque journal par un jeune littérateur que je protége et à qui j'ai fourni des meubles à crédit... — Voyons, Gossner, vous engagez-vous à placer dans le temple de notre déesse un certain nombre de tableaux et d'objets d'art?...

GOSSNER.

Est-ce que la fourniture sera considérable?...

RAGONARD.

Certainement. Vous comprenez que c'est tout ou rien dans une pareille affaire... Il faut absolument que vous alliez jusqu'aux Dubuffe et aux Diaz... Je voudrais même qu'il y eût des groupes de Pradier sous le péristyle...

GOSSNER.

Vous croyez qu'il n'y a pas de risques à courir?

RAGONARD.

Puisque l'hôtel est loué en mon nom...

GOSSNER.

Dans ce cas-là, je fournirai... sur votre garantie, voisin...

RAGONARD.

Quant à vous, Salomon, nous comptons sur un équipage des plus somptueux!...

SALOMON.

Je ne dis pas non... Cette pratique-là vaudra toujours bien mes anciennes...

RAGONARD.

Il nous faut une livrée hors ligne!... Têtes poudrées... bas de soie... cocardes énormes qu'on voie d'une lieue... un chasseur gigantesque avec son plumage... des valets comme pour une ambassadrice. Ah! n'oubliez pas pour la première sortie un cheval pur sang, terrible, qui se cabre, brise tout, s'il est possible...

SALOMON.

Diable! Mais... Et les suites?...

RAGONARD.

Les suites?... Est-ce que ça nous regarde?... L'essentiel est qu'il y ait du bruit, du scandale... On s'attroupe... Que se passe-t-il?... Une jeune femme dont la voiture vient de se briser... Elle est évanouie... On l'entoure... Un pair d'Angleterre passe par hasard... Il est venu sur le continent exprès pour se ruiner... On a vu de magnifiques liaisons commencer ainsi!...

MADEMOISELLE JUDITH.

Certainement... ça s'est vu... On en a des exemples!...

RAGONARD.

Balthasar, je ne vous dis rien... Vous savez comme moi que les hommes n'offrent de bijoux aux femmes que s'ils croient que d'autres en ont offert avant eux... Je vous garantis que ni les lèvres, ni les dents de Mimi Bassinet ne feront tort à vos rubis et à vos perles...

BALTHASAR.

Je m'en rapporte à vous, Ragonard... Du moment où vous nous garantissez une beauté d'un ordre supérieur..

RAGONARD.

Pour ce qui est des fourrures, mousselines, soieries, velours, dentelles, cachemires, guipures... je pense que je n'ai rien à dire à mademoiselle Judith?...

MADEMOISELLE JUDITH.

Ce serait bien inutile, voisin!... Je m'y connais, Dieu merci!... Ce n'est pas la première jeune personne que je lance dans le monde. Je date de la Restauration, moi, messieurs... de 1815!... Ces bons alliés!... après eux, il n'y a plus eu de galanterie en France!—Mais dites-moi, si la petite est encore à l'heure qu'il est dans le quartier latin, il faut se hâter. . Elle n'aurait qu'à se prendre d'une passion vraie pour quelqu'un... Tout serait perdu..

RAGONARD.

Sans doute, il faut se hâter!... Vite donc! Les robes, les chapeaux, la garde-robe... C'est le plus pressé!...

MADEMOISELLE JUDITH.

Je vous quitte, messieurs... Il faut que je me rende à mes magasins... Vous verrez comment je fais les choses, lorsque je m'en mêle!... La première fois que la petite sortira, si elle ne fait pas la conquête de tous les hommes bien qu'elle rencontrera, je veux perdre mon nom de Judith-Wilhelmine Kirsgberg de Haguenau... née femme...

RAGONARD.

Et cetera... et cetera... Au revoir... au revoir, mère Judith... (Sortie de la revendeuse à la toilette.) Quelle langue!... Quand une fois elle entame son chapelet!... Quant à nous, autre chose... Salomon... Gossner... et vous, compère Balthasar... il s'agit d'arroser notre nouvelle affaire!... Mon épouse est à Boulogne avec mes deux filles

et leur gouvernante... Je les ai envoyées là pour prendre des bains de mer et se perfectionner dans la langue anglaise... — Je vous invite tous à souper ce soir... au Moulin-Rouge!... Ça vous va-t-il?... Nous rirons... Nous ferons des folies... Nous aurons des femmes!...

SALOMON, lui tapant sur l'épaule en riant.

Ragonard!... vous serez donc toujours le plus grand des Lovelaces!... prenez garde de vous compromettre!...

RAGONARD.

Me compromettre?... Impossible!... Je suis regardé comme un des commerçants les plus honorables de mon quartier... Je suis bon père de famille... J'élève bien mes enfants... On sait que je fais de très-belles affaires... J'ai déjà été syndic de plusieurs faillites... Je suis marguillier de ma paroisse... J'espère bien arriver un jour à quelque haute position administrative... — En attendant, j'aime les parties fines... Ça nous revient de droit, à nous autres fournisseurs.

BALTHASAR.

Les affaires n'empêchent pas d'avoir des yeux... un cœur!... Nous avons d'ailleurs tant d'occasions tous les jours!...

GOSSNER.

Moi, d'abord, j'exige que toutes les femmes auxquelles je fais crédit soient très-aimables avec moi!...

SALOMON.

Et moi de même...

RAGONARD.

Oh! mais je ne veux pas de mijaurées pour ce soir... Il nous faut de vraies femmes de souper, des boute-en-train qui fassent beaucoup de mots, qui nous chantent des gaudrioles et nous content des drôleries... Celles qui

viendront seront gracieuses et aimables, en raison de nos anciennes fournitures!... Nous aurons Henriette Aubrun... Clarisse Millou... Laure Flampot...

SALOMON.

Comment! voisin... toutes les femmes que vous nous nommiez tout à l'heure !... celles que vous voulez faire exécuter!...

RAGONARD.

Qu'est-ce que ça fait?... Elles ne se douteront de rien... Je ne leur dirai la chose que la semaine prochaine... Soupons avec elles en attendant!... c'est toujours autant de pris sur l'ennemi!... Bah! la vie est courte!... Il faut bien se distraire !... Et puis, il y a tant de déboires et de risques à courir dans notre affreux métier !...

AVANT ET APRÈS

I

Avant.

LUCILE, FERDINAND.

(Les deux amants viennent de quitter une petite table à déjeuner qui se trouve dans la chambre à coucher, placée devant le feu.)

LUCILE.

Adieu, mon ami... adieu, mon Ferdinand.

FERDINAND, la retenant.

Non... je ne veux pas... tu ne partiras pas...

LUCILE.

Y songes-tu?... une heure passée!... je suis attendue chez moi...

FERDINAND.

Et par qui donc?...

LUCILE.

Par des personnes auxquelles j'ai donné rendez-vous... le tapissier... le gantier... la marchande de dentelles...

FERDINAND.

Ainsi... c'est pour des fournisseurs que tu veux me quitter!...

LUCILE.

Hélas! mon ami, tu sais bien que parmi ces fournisseurs, il y a des créanciers!...

FERDINAND.

Tiens... décidément cette séparation de tous les jours m'est insupportable!... Remarques-tu que c'est toujours au moment où on s'aime le mieux, où on a le plus de bonheur à être l'un près de l'autre, qu'on est forcé de se dire adieu?...

LUCILE.

C'est vrai!... Pourtant, il faut bien se résigner!...

FERDINAND.

Dernièrement, tu avais laissé sur ce meuble ton petit mouchoir brodé... A peine as-tu été partie que je me suis mis à le respirer et à l'embrasser comme un enfant, je ne sais combien de fois!... J'aurais voulu pouvoir le dévorer de caresses!... Le parfum qui s'en exhalait m'a donné la fièvre, le vertige... Enfin, que te dirai-je?... Quaud je te vois mettre le matin tes gants, ton chapeau... croirais-tu... croirais-tu qu'il me prend quelquefois des envies de pleurer?...

LUCILE.

Un homme qui pleure!... fi!... c'est affreux!... (Elle s'approche de lui et lui pose mystérieusement la main sur l'épaule.) Eh bien! moi aussi, mon ami, lorsque je descends l'escalier... j'ai souvent des larmes dans les yeux...

FERDINAND.

Écoute... il faut absolument que cela finisse... c'est trop de tourments pour tous les deux!... Il m'est venu une pensée qui nous évitera ce chagrin de chaque jour...

LUCILE.

Laquelle?... Dis...

FERDINAND.

Ne nous quittons plus... jamais...

LUCILE.

Comment?

FERDINAND.

Reste ici... viens demeurer avec moi...

LUCILE.

Demeurer ici !... moi !... Ah! mon ami, tu n'y songes pas !...

FERDINAND.

Qu'as-tu à craindre?... Quand on s'aime comme nous nous aimons!... quand on ne peut plus rester un seul moment sans se voir... — Tu pars pour quelques heures seulement... Que vais-je devenir?... Je vais me promener de long en large dans cette chambre, comme un forcené dans sa cage... Je remuerai au hasard tout ce que j'aurai sous la main... j'ouvrirai un livre... impossible de lire un mot... Je ferai venir mon domestique pour le gronder de la façon la plus bête !... Sur le boulevard, dans la rue, à chaque pas, je rencontrerai de ces êtres hostiles, antipathiques, auxquels on voudrait pouvoir proposer des duels... Les visites d'amis, les chevaux, les journaux, la promenade, tout m'obsède... tout me tue !... Enfin, six heures arrivent... on sonne... c'est toi, toi, mon adorée, plus belle et plus aimée que jamais!... Ah! tu ne me croirais pas, si je te peignais toutes mes scènes de désespoir et de folie quand tu n'es plus là !...

LUCILE.

Et moi donc, lorsque je ne te vois plus... crois-tu que je sois plus heureuse ou plus calme?... Une fois rentrée, je me crois dans un désert... j'ai la tête en feu... je frissonne... je ris... je pleure... je ne puis ni travailler, ni penser à rien...

FERDINAND.

Quel changement au contraire si tu étais ici!... J'ai un

peu de fortune, et pourtant... je fais des affaires... Qui est-ce qui n'en fait pas aujourd'hui?... Je ne laisserais pas tout aller à la diable comme à présent, sans vouloir seulement décacheter une lettre ni lire un compte... Je me dirais : — Elle est là... je n'ai qu'une pièce à traverser, une tapisserie à soulever pour la voir tout à mon aise... prendre au passage un de ces mots et un de ces regards qui vous font renaître... contempler sur ses beaux cheveux ces reflets célestes, un de ces rayons mystérieux qui descendent jusqu'à l'âme et la remplissent!... Plus de ces extravagances, plus de ces gaspillages d'idées et d'instants qui font de moi quand je ne te vois plus une sorte d'automate stupide sans direction et sans volonté... Si tu m'aimes comme je t'aime, ma Lucile... si tu as lu jusqu'au fond de moi-même... reste ici... ne t'en va pas...

LUCILE.

Écoute, Ferdinand, nous ne sommes plus des enfants, ni toi, ni moi... Faire ce que tu me proposes là s'appelle vivre maritalement!...

FERDINAND.

Oui... un mot bien prosaïque pour désigner une si jolie chose!...

LUCILE.

Eh bien! on m'a souvent dit que c'était le moyen le plus certain de se brouiller...

FERDINAND.

Qui t'a dit cela?... Sans doute quelqu'une de ces vieilles femmes méchantes et jalouses... ces fausses conseillères, ces vieux serpents en douillette et en bonnet noir qui ne savent que s'insinuer dans les liaisons pour les empoisonner, les noircir, pour jeter partout leur bave venimeuse?... Les amants qui se brouillent en vivant en-

semble sont ceux qui ne s'aiment pas... Tandis que nous...

LUCILE.

Oh! nous nous aimons bien!... C'est pour cela que j'aimerais mieux ne courir aucun risque...

FERDINAND.

Après tout... ne suis-je pas le maître de mon existence!... Que me fait l'opinion du monde?...

LUCILE.

Ce n'est pas au monde que je songe!... Mais les amis, mon Ferdinand, que diront-ils, s'ils savent que je demeure avec toi?... les amis, ces rivaux, ces ennemis nés de toutes les maîtresses!...

FERDINAND.

Tu veux sans doute parler des faux amis?... de ces êtres qui ne sauraient vous pardonner un peu de bonheur qui vous arrive!... Ah! qu'ils s'éloignent de nous, ceux-là... loin, bien loin! Je ne songerai guère à les retenir... — Mais les cœurs dévoués et sincères, les vrais amis auxquels on tient... ces cœurs-là nous féliciteront, crois-le bien, ils fêteront notre bienvenue dans notre nouvelle existence... — Ils avaient déjà le bonheur de la terre, diront-ils, ils ont trouvé le ciel!... Mais je sais comme toi que deux êtres réunis ensemble et vivant sous un même toit peuvent fort bien se lasser l'un de l'autre à la longue... Je veux que, tout en demeurant l'un avec l'autre, nous ayons chacun notre habitation séparée... notre cellule où nous nous retirerons, quand cela nous conviendra... Ces petits exils volontaires sont parfois utiles dans une liaison... Ce sont comme des pauses divines et de ravissantes parenthèses dans le bonheur... Ils font souvent avorter une brouille sur le point d'éclore... ils raniment les deux cœurs prêts à languir par

un peu d'anxiété et de disette... Viens avec moi, mon ange... tu vas voir si j'ai tout prévu !

(Il lui prend la main, lui fait traverser plusieurs pièces, et la conduit à une dernière chambre qui se trouve à l'extrémité de l'appartement)

Cette pièce est entièrement à toi... Ce sera ton ermitage... ton petit royaume... Il te suffira d'ôter la clef pour être bien sûre que personne au monde n'essayera d'entrer... pas même moi... Tu aimes les fleurs... ces jardinières-là seront renouvelées tous les jours. Je veux qu'elles t'embaument sans cesse comme un beau printemps tout épanoui... Cette volière sera peuplée des plus jolis oiseaux des îles aux becs d'argent et de corail, que nous irons choisir nous-mêmes... Je veux qu'il y en ait d'orangés, d'amarante et d'azur comme le plus beau ciel, d'émeraude comme les feuilles des arbres qui sont mouillées par les pluies d'été... Ce seront comme tes pierreries volantes, tes petits nuages, avec des ailes ! Tout ce monde-là chantera et frétillera toute la journée exprès ponr toi, afin que tu n'aies jamais un seul moment d'ennui... Il manque encore bien des choses ici !... Cet ameublement n'est peut-être pas de ton goût?... Veux-tu que nous le changions tout de suite?... Enfin, parle, demande... Tes moindres fantaisies seront des ordres pour ton amant... ton esclave qui est à tes pieds... qui te conjure de croire en lui !...

LUCILE, très-émue.

Mon Ferdinand... c'est trop pour moi !... Tu m'accables !... Mais... je ne puis pas faire ce que tu me demandes... J'aurais trop peur...

FERDINAND.

Tu me refuses ?... Alors, c'est que tu ne m'aimes pas...

LUCILE.

Oses-tu bien dire une pareille chose ?

FERDINAND.

Quand on aime, est-ce qu'on réfléchit... est-ce qu'on calcule?... Ainsi, tu vas revoir encore une fois ton affreux logement où je n'entre jamais qu'avec répugnance!... D'abord on y respire une odieuse odeur de créanciers... Et puis... on a beau s'aimer éperdument... quand on ne s'est pas toujours connu... il est de ces souvenirs!...

LUCILE.

Oh! je t'en supplie... ne me gâte pas mon bonheur!...

FERDINAND.

L'idée que tu vas mettre encore une fois le pied sur ces tapis qu'un autre que moi!...

LUCILE, *en joignant les mains.*

Tais-toi!... tais-toi!... Tiens, tu vas me faire pleurer... J'étais si heureuse tout à l'heure!...

FERDINAND.

Et moi donc, crois-tu que je sois bien satisfait avec ces idées continuelles de défiance, de crainte, qui viennent se jeter à travers nos cœurs?...

LUCILE.

Mais que veux-tu que je fasse?... Parle!... Mon Dieu!... tu sens bien que j'ai beau vouloir résister...

FERDINAND.

Ce que je veux?... Je veux que tu restes ici comme je te le demande... que tu aies confiance en moi... que tu mettes le comble à notre affection... Oh! tiens, l'heureuse pensée qui me vient!... Nous ferons nous-mêmes ton déménagement...

LUCILE.

Comment!... que veux-tu dire?...

FERDINAND.

Oui, nous ferons transporter ce mobilier que je dé-

teste à Champigny, dans la petite maison que j'ai fait meubler exprès pour toi... Nous rassemblerons tous les objets dans la cour, siéges, tables, commodes, fauteuils, guéridons, canapés... Nous en ferons un immense feu de joie!...

LUCILE, riant.

Il n'y a que toi au monde pour inventer ces choses-là!...

FERDINAND.

Ainsi pour nous plus de traces du passé... plus de ces souvenirs affligeants... C'est convenu, n'est-ce pas, ma Lucile?... nous ne nous quitterons plus... jamais?... Tu restes?...

LUCILE.

Ferdinand... tu me fais manquer à toutes les promesses que je me suis faites à moi-même... Pourtant, je suis fière d'y manquer pour toi!... Mais n'est-ce pas, mon bien-aimé... tu me rendras heureuse?...

FERDINAND.

Viens prendre ma réponse là... sur ce cœur... c'est lui qui te répondra!...

(Il ouvre les bras à Lucile, qui s'y précipite. — Ils se tiennent embrassés pendant quelques instants.)

II

Trois mois après.

FERDINAND.

Dieu!... Si vous saviez comme je vous déteste!...

LUCILE.

Et moi... comme je vous ai en horreur!...

FERDINAND.

Quel odieux caractère!...

LUCILE.

Vous croyez sans doute le vôtre fort aimable?...

FERDINAND.

Est-ce agréable de n'avoir plus qu'un appartement entièrement dégarni!... C'est le fruit de toutes les dépenses folles que vous m'avez fait faire!... Être obligé de concentrer ses deux existences dans ces deux pièces!... On se rencontre, on se heurte à chaque instant... On est exposé à se voir sans cesse face à face!...

LUCILE.

Cela ne vous est pas plus insupportable qu'à moi, monsieur.... croyez-le bien!...

FERDINAND. Il choque en se remuant une cage où se trouvent deux petits oiseaux.

Toujours vos brimborions que je trouve autour de moi!... J'ai envie de jeter cette cage par la fenêtre...

LUCILE.

Quelle horreur!... Voulez-vous bien laisser mes bengalis!... Pauvres petits!... Ce sont les deux seuls oiseaux qui me restent de toute ma belle volière!... Les autres sont morts... ou vendus... Touchez à mes bengalis, monsieur, et vous verrez ce que je ferai, moi, de ces deux tasses de Chine auxquelles vous tenez tant!...

(Elle a pris sur la cheminée deux tasses en porcelaine qu'elle fait mine de briser.)

FERDINAND, avec un geste de menace comme s'il voulait la frapper.

Je vous ordonne de laisser ces tasses-là tout de suite... voulez-vous bien!...

LUCILE.

Ah!... Vous venez d'avoir là un geste charmant... Con-

tinuez... Battez-moi... Qui vous retient... pendant que vous êtes en train?...

FERDINAND.

Et vous, criez... faites du scandale comme à l'ordinaire... pour que les voisins vous entendent et se mettent sur leurs portes... pour qu'on dise qu'il y a ici, à chaque instant, des scènes; des querelles!... ce qui n'est, hélas! que trop vrai!... — Oh vous, jeunes gens d'aujourd'hui, qui avez le bonheur de posséder l'indépendance, le droit de vivre à votre guise, et qui pourriez avoir un jour la fatale idée d'aliéner tout cela, de quitter le monde, vos relations, pour vivre maritalement avec une maîtresse!... venez, venez ici... Voyez ce qui se passe, et que mon existence vous serve de leçon!...

(Il se fait une pause assez longue, pendant laquelle Ferdinand rassemble plusieurs objets de toilette et se dispose à changer de vêtement.)

LUCILE.

Vous sortez?

FERDINAND.

Quelle sotte question!... Vous le voyez bien, puisque je change d'habit!... Dieu! est-ce insipide un être toujours pendu après vous, qui vient se jeter dans toutes vos actions!...—Sortez-vous?... restez-vous?... où allez-vous?... Est-ce que je m'inquiète de ce que vous faites, moi?...

LUCILE.

C'est vrai... vous ne vous en inquiétez jamais!...

FERDINAND.

Vous voudriez peut-être que je fisse de la susceptibilité... de la jalousie?... au point où nous en sommes?... (Riant avec amertume.) En vérité, ce serait plaisant!...

LUCILE.

Ainsi, vous ne rentrez pas pour dîner?...

FERDINAND.

Encore une question stupide!... Vous savez bien que lorsque je m'habille à cette heure-ci, ce n'est probablement pas pour rester à la maison... D'ailleurs, toutes les fois que j'ai l'occasion de manger hors d'ici, je m'empresse de la saisir...

LUCILE.

Je le sais... Voici un mois entier que vous dînez tous les jours dehors...—J'ai fait dire à ma sœur de venir dîner aujourd'hui avec moi, pour me tenir compagnie...

FERDINAND.

Votre sœur!... pourquoi pas vos tantes aussi... vos oncles... vos cousins... tout votre département... tout votre village?... C'est bien la peine vraiment de dîner hors de chez soi pour avoir juste les mêmes dépenses!...

LUCILE.

Oh! monsieur... Rentrez en vous-même... Jusqu'à présent vous ne vous étiez pas encore abaissé jusqu'à me faire de tels reproches!...

FERDINAND.

C'est qu'aussi vous me poussez à bout, avec vos insipides questions, vos jérémiades continuelles!... Et puis quand je vois ce qui se passe ici... les dépenses qui sans cesse grossissent... grossissent!...

LUCILE.

Pourtant... j'économise autant que je peux...

FERDINAND.

Il y paraît!... Tous les matins, à cette porte, des symphonies de créanciers!... Les vôtres qui viennent faire chorus avec les miens, pour composer les ensembles les plus terribles!... J'ai fait argent de tout... j'en suis aux derniers expédients!... Votre toilette seule est un gouf-

fre!... Sans compter les contributions périodiques prélevées sur moi par vos chers parents, qui viennent vous relancer jusqu'ici et se jeter au milieu de tous nos embarras!... Quel enfer, bon Dieu!... quelle existence!...

LUCILE.

C'est vous qui l'avez voulu!...

FERDINAND.

Quand cela serait?... Vous n'avez jamais que cela à me jeter à la tête.— Je l'ai voulu!... Eh bien! oui, je le reconnais; en vous faisant venir ici, j'ai agi comme un être absurde, j'ai fait la plus énorme des folies!... Je vous accorde cela!... après?... ensuite?...

LUCILE.

Croyez-vous que je n'étais pas plus heureuse avant d'habiter chez vous?...

FERDINAND.

Oui... je le crois... Certes, je ne prétends pas avoir ici le monopole des ennuis et des chagrins!... Vous devez comme moi désirer d'en finir... Dieu! qu'il me tarde d'avoir réuni la somme d'argent nécessaire pour vous reformer un intérieur!... Si elle se fait attendre longtemps encore... je ne sais pas ce que je ferai...

LUCILE.

Je le sais bien, moi... vous me chasserez...

FERDINAND.

Non... Je ferai ce que j'ai fait jusqu'ici!... je patienterai!... mais... j'aurai du mérite!...

LUCILE.

Ah! Ferdinand... vous êtes aujourd'hui d'une dureté!... Tenez... vous me poussez à bout... je ne puis plus me contenir!...

(Elle pleure.)

FERDINAND.

Bien!... Une scène de larmes à présent!... Ça nous manquait!... juste au moment où je vais sortir!... — Nous avons aujourd'hui un grand dîner offert à un banquier de Tunis qui doit me commanditer pour une fourniture de fourrages!... On doit aller au Ranelagh en sortant de table... — j'ai beaucoup de frais de conversation à faire!... Je suis posé dans le monde comme un homme d'animation et d'entrain, et toute la gaieté du repas doit peser sur moi!... voilà justement la scène la plus affreuse!... Du reste, c'était chez vous un parti pris d'avance!... Vous avez tant de noirceur dans l'âme!...

LUCILE.

Comment! monsieur, vous osez m'accuser!... après toutes les choses que vous m'avez dites depuis ce matin!...

FERDINAND.

Toujours une querelle, au moment où je vais sortir!... exprès pour me paralyser... me rendre impossible au dehors!... Félicitez-vous!.. me voilà maintenant d'une humeur massacrante!... Je suis sûr que je vais être à ce dîner plus sombre et plus renfrogné que le Tunisien lui-même!... Tenez, je n'ai plus qu'une chose à vous dire!... Je vous maudis!... (Il sonne.) François... la voiture?...

FRANÇOIS.

Elle est en bas, monsieur...

FERDINAND.

C'est bien... je descends...

LUCILE.

Rentrerez-vous tard?

FERDINAND.

Je n'en sais rien.

LUCILE.

Faudra-t-il vous attendre?...

FERDINAND.

Inutile!... bonsoir!

(Il lui tend la main par derrière, sans la regarder.)

LUCILE.

Vous me quittez ainsi, Ferdinand?... Pas même un regard... un mot!

FERDINAND.

A quoi bon?... Dès que je vais être parti, je sais que vous allez vous déchaîner contre moi, avec votre sœur... dire que je suis un monstre de cruauté... (Il l'embrasse sèchement sur le front.) Voyons, êtes-vous contente?...

LUCILE.

Votre baiser me fait l'effet d'une aumône...

FERDINAND.

Vous dites toujours que je ne songe qu'à vous affliger... Je veux vous prouver que je ne suis pas aussi dur que vous le croyez... que je suis sans rancune... (Il l'embrasse avec plus de tendresse.) Faisons la paix... Voulez-vous?... Je pense que nous nous sommes assez querellés aujourd'hui!... D'ailleurs, si nous devons nous quitter bientôt, autant vaut rester bons amis, autant que possible... Autrement, on passe sa vie à se déchirer mutuellement...

LUCILE.

Si vous pouviez me conserver, quand vous ne me verrez plus, seulement un coin dans votre pensée... un petit reste d'affection!...

FERDINAND.

Cela dépend de vous... Si vous voulez même, dès à présent, nous pourrons vivre toujours d'accord...

LUCILE.

Oh! dites-moi ce que je dois faire!... Est-ce bien difficile?...

FERDINAND.

Non... très-facile... Laissez-moi entièrement libre de mes actions... Plus de persécutions, d'espionnages, de scènes de jalousie... L'inquisition intime, voyez-vous, c'est la mort de toutes les liaisons... Les gens mariés s'accordent souvent mieux que les amants... C'est tout simple!... Ils se laissent dans la vie bien plus de latitude... J'ai besoin de toute ma tranquillité et de ma liberté, dans nos intérêts mêmes!...

LUCILE.

Ecoutez, Ferdinand... je m'engage à ne jamais m'inquiéter, à l'avenir, de ce que vous ferez...

FERDINAND.

Vous me laisserez me conduire comme il me plaira... aller, venir, sortir, rentrer entièrement à ma guise?...

LUCILE.

Je m'y engage... et, de plus, à ne jamais vous montrer qu'une physionomie calme et souriante...

FERDINAND.

Quoi qu'il arrive?...

LUCILE.

Quoi qu'il arrive!...

FERDINAND.

A la bonne heure!... Touchez là, Lucile... nous verrons si vous êtes une femme de parole... capable de tenir vos engagements... (Il lui tend la main.) Allez, vivre ensemble, comme deux vrais amis, sans trouble, sans orage, a bien aussi son mérite!... Essayons-en... ne fût-ce que pour quelques jours.

LUCILE.

Bien volontiers!... A partir d'aujourd'hui, je vais changer entièrement mon caractère et ma manière d'être... Mais vous, mon ami, de votre côté, vous ferez quelque chose pour moi, n'est-ce pas?... vous ne me fesez plus trop de peine?...

FERDINAND.

Si une fois nous entrons dans les égards et la courtoisie, vous verrez ce dont je suis capable!... J'apporterai dans nos rapports une complaisance... une douceur!... J'y veux mettre de l'amour-propre... — Tiens, ma Lucile... tu m'as détesté comme amant... il faut que tu apprennes à m'adorer comme camarade... embrasse-moi comme autrefois... de bon cœur... Il faut que cette altercation d'aujourd'hui soit la dernière...

LUCILE.

Oh! oui, la dernière, n'est-ce pas?... c'est trop affreux de se quereller toujours!... Adieu, mon Ferdinand, adieu... pars vite... j'ai peur que tu ne sois en retard!...

FERDINAND.

Croirais-tu que cette convention que nous venons de faire... les paroles que tu m'as dites... je me sens remis... je crois que je vais être aimable et fort brillant à cette réunion!...— Je reviendrai ce soir le plus tôt possible te rendre compte de ce que nous avons fait à notre dîner... Adieu, ma bonne Lucile... adieu...

(Il sort.)

III

LUCILE, seule, à la femme de chambre qui vient d'entrer.

Allez dire à ma sœur que je la prie de ne pas venir dîner... je me sens indisposée... je compte me coucher

de bonne heure... (Elle regarde une miniature qui est accrochée à la cheminée.) Je ne l'aime plus... je suis bien sûre de ne plus l'aimer du tout... et pourtant... mes yeux se portent malgré moi à chaque instant vers ce portrait... le sien... — Cette dernière scène!... ce pacte d'indifférence qu'il a osé me proposer et que j'ai eu l'air d'accepter!... Ah! tout est fini à jamais... C'est par pitié qu'il me garde!... si je pouvais partir?... Mais non... je suis si lâche!... Que de fois déjà j'ai voulu m'enfuir d'ici... Et toujours au moment de m'échapper, un dernier espoir!... — Que faire jusqu'à ce qu'il rentre?... Hélas! comme tous les soirs!... enchaînée dans ce fauteuil... immobile comme un pauvre cadavre... les yeux attachés sur les fleurs de ce tapis ou sur les dessins du foyer... ne voyant rien... n'entendant rien... pleurant... essuyant mes yeux... pleurant encore!... — Suis-je assez malheureuse! aimer un homme qui ne m'aime plus... qui ne peut plus même me souffrir!... J'ai la fièvre... la tête me brûle!... Si je pouvais m'assoupir un moment! Mon Dieu... comment tout cela finira-t-il?

(Elle ferme les yeux et les rouvre presque aussitôt. — Elle se retourne dans son fauteuil comme une personne violemment agitée. Elle regarde la pendule en souriant machinalement toutes les fois qu'il sonne une heure. — Elle compte chaque heure à demi-voix, jusqu'à minuit.)

Enfin... je ne me trompe pas cette fois!... j'ai bien compté les douze coups!... Il va revenir!... Dieu! s'il pouvait entrer ici, être pour un instant ce qu'il était dans un autre temps!... s'emparer de mes mains et me dire: — Pardonne-moi tout le mal que je t'ai fait!... je t'aime!... je t'aime encore!... Pour ce seul mot-là... tout ce qui me reste de vie!... (Elle prête l'oreille du côté de l'entrée.) Du bruit?... c'est lui... c'est sa voix... Mais... comme je

suis glacée !... c'est étrange !... je sens tout mon corps qui chancelle... (Elle ouvre la porte de la chambre au moment où le domestique traverse la salle à manger.) C'est vous, François... Où allez-vous donc ?

FRANÇOIS.

A la cave, madame.

LUCILE.

A la cave ?... A cette heure-ci ?

FRANÇOIS.

J'ai ordre de monter les trois dernières bouteilles de champagne qui nous restent et les deux de madère... Monsieur m'a dit de mettre trois couverts dans la pièce du fond...

LUCILE.

Trois couverts !... Mais... il n'est donc pas seul ?...

FRANÇOIS.

Non, madame... Il est revenu du Ranelagh avec deux dames... très-jolies, ma foi !... Monsieur m'a dit comme ça qu'il voulait s'étourdir...

LUCILE.

Ah !... il veut s'étourdir !...

(On entend dans le lointain une voix de femme légèrement avinée qui entonne :)

Et voilà l'étoile
De la lorette de Paris !...

(Parlé.)

La musique et les paroles d'Arthur-Clément Chaudreau, dit *Panacheux*, cornet à piston à l'Élysée-Montmartre... mon amant de cœur...

(Chanté.)

Épuiser la chance
Qui vient à la fleur des beaux jours ;
Broder l'existence
De jeux, de plaisirs et d'amours...

LUCILE.

François... allez dire à votre maître que je l'attends ici... qu'il faut qu'il vienne me parler... tout de suite...

FRANÇOIS.

Oui, madame... aussitôt que je serai remonté de la cave...

(Il revient près de Lucile au bout de quelques minutes.)

LUCILE.

Eh bien ?...

FRANÇOIS.

Monsieur a répondu qu'il ne pouvait pas venir... que d'ailleurs madame devait se souvenir de ce qui avait été convenu entre elle et lui.

LUCILE.

C'est vrai.... j'oubliais... Retournez près de votre maître.

FRANÇOIS.

Oui, madame... mais... Madame est pâle... agitée... Aurait-elle besoin de quelque chose ?...

LUCILE.

De rien... je vous remercie... Qu'on ne s'occupe plus de moi... (Elle ferme la porte et décroche la miniature qu'elle embrasse à plusieurs reprises.) Adieu, Ferdinand... adieu... Va, tu ne sauras jamais combien je t'ai aimé.

(Elle monte par l'escalier de service jusqu'au dernier étage de la maison.—Elle ouvre la fenêtre du palier et se jette dans la cour.—Les soupeurs, au cri qu'elle pousse, s'interrompent un instant.)

L'UNE DES DEUX FEMMES.

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

FERDINAND.

Sans doute des gens qui se battent dans la rue...

LA MÊME FEMME.

Tiens !... on se bat donc quelquefois dans votre quartier ?...

FERDINAND.

Oui... dehors !... quelquefois même... en dedans des maisons... (Riant.) Nous en savons quelque chose !...

L'AUTRE FEMME.

Ma foi ! qu'ils se battent tant qu'ils voudront... qu'est-ce que ça nous fait, n'est-ce pas ? Nous sommes ici chaudement... tranquillement... gaiement... Vive la bombance !... vivent les amours !...

(Elle tend son verre à Ferdinand.—Tous trois reprennent en chœur :)

Et voilà l'étoile
De la lorette de Paris !

LE SOUPER

I

Un cabinet particulier de restaurant.

MAURICE, FÉLIX, GEORGE, puis VICTOR.

FÉLIX.

Allons, cher Maurice, avouez que depuis que nous sommes arrivés, vous vous êtes déjà dit bien des fois en vous-même, comme le dey d'Alger à la cour de Louis XIV : — « Ce qui m'étonne le plus, c'est de me voir ici ! »

MAURICE.

Je ne me suis aperçu que du plaisir de me trouver avec vous... Vous m'avez fait violence avec tant de bonne grâce !...

GEORGE.

Nous avons eu du mérite !... Vous, le dernier des jeunes Catons... le sage des sages !...

FÉLIX.

Un homme qui lit les *Pensées* de Platon et le *Manuel* d'Épictète près de l'eau, sous de grands arbres verts !... — Ne niez pas, Maurice, je vous ai surpris un jour chez vous-même...

MAURICE.

C'est vrai... J'aime la campagne et puis, en ma qualité de provincial, j'ai toujours été fidèle à mes vieilles lectures... Même à Paris, je conserve la plupart de mes goûts de province...

GEORGE.

Oui, vivant enfermé sans cesse dans un même cercle d'idées et de personnes... voyant le monde dans un temps où il n'y a plus de monde!... Enfin, avouez-le, vous retourniez comme vous étiez venu dans votre Touraine, près de votre Cher, dans votre vieux château, ravissant du reste, avec son architecture en dentelle, ses balcons en pierre noire et ses deux jolies tourelles gothiques dont je suis amoureux fou, je vous le déclare, qui me font l'effet de deux grandes belles filles du vieux temps qui s'inclinent timidement le long de la rivière... — Vous partiez, sans avoir vu de près nos soupers, nos femmes de Paris galantes et joyeuses, dont on nous offre sans cesse tant de pâles et fausses copies dans les vaudevilles et les théâtres...

MAURICE.

Je suis très-heureux que vous vouliez bien m'initier... — Du reste, je suis, je vous assure, puritain beaucoup plus d'habitude que d'inclination... La vérité est que j'ai fort peu vécu jusqu'à présent... Les hasards m'ont manqué sans doute... Ce sont eux qui font en partie nos penchants et nos instincts... On est un homme sérieux ou un fou, le plus souvent par occasion.

GEORGE.

Je vous prédis une nuit charmante!... Vous ne connaissez pas encore, cher ami, cette gaieté particulière qui descend des rayons de la lune et des étoiles, qui vous berce doucement, laisse dans l'âme ces teintes lointaines semblables aux feux de la nuit à la surface de l'eau... — Si j'étais poëte, je vous dirais qu'on voit alors sortir on ne sait d'où un tout petit génie à l'air mystérieux, aux prunelles de flamme et aux cheveux d'argent, qui vient vous frapper sur l'épaule pour vous dire : — « Vivez,

oubliez, soyez heureux, pendant que tout le monde est endormi !... »

MAURICE.

Je suis, je vous l'avoue, fort effrayé de moi-même... Je ne me suis jamais senti si terne...

FÉLIX.

Attendez donc... nous ne sommes pas encore à table... voyez, les verres sont vides, la nappe est triste et froide comme un linceul... D'ailleurs, est-ce que ces dames sont ici?...

GEORGE.

Dieu veuille que Victor amène bien celles qui sont convenues !...

MAURICE.

Oh ! celles-là ou d'autres... peu importe, j'imagine !...

FÉLIX.

Qu'avez-vous dit là, cher Maurice?... Ainsi, vous en êtes encore à croire, comme tant de bons bourgeois, que ces femmes avec qui nous nous trouvons tous les jours se ressemblent toutes, se valent toutes?... Ce sont *des femmes de souper*, comme on dit, et voilà tout... Profanation !... — Il y en a parmi ces femmes de passablement insignifiantes et communes, que certes nous ne voudrions vous faire connaître à aucun prix... D'autres, au contraire, sont charmantes, ont un entrain, une verve, un esprit !... Au surplus, vous les jugerez... C'est la fleur, c'est l'élite que nous comptons vous présenter ce soir !...

MAURICE.

Faites tout de suite la part du feu, n'est-ce pas? Annoncez-moi à elles pour ce que je suis au fond... pour un pur campagnard, le plus embarrassé, le plus gauche des hommes !...

GEORGE.

Allons donc, beau disgracié!... Avec votre figure sentimentale et votre profil chevaleresque, je suis sûr que vous aurez tous les honneurs du repas!...

MAURICE.

Laissez-moi, au nom du ciel! le rôle le plus effacé!...

FÉLIX.

Sérieusement, vous aurez celui qui vous plaira... Puissiez-vous passer ce soir quelques instants agréables, c'est là tout notre vœu... C'est bien le moins, après vos charmantes réceptions à Chanceny, à l'époque des chasses!... Vous êtes un des derniers hommes de France qui sachent encore recevoir et mettre vraiment à leur aise les gens qu'ils ont chez eux!...

MAURICE.

Nous vous avons toujours tant d'obligation quand vous voulez bien venir égayer notre solitude pendant quelque temps!...

FÉLIX.

Mais, dites-moi, Maurice, cet exil, cette séquestration pendant huit ou neuf mois de l'année dans le fond de votre terre ne vous attriste jamais?...

MAURICE.

Jamais... Je n'ai cependant, je vous jure, aucune vanité municipale, administrative ou agricole... Je ne m'occupe ni de haute culture, ni de drainage, ni d'amélioration d'aucune race bovine ou chevaline... — Jamais je n'ai songé à être maire de ma commune... Je n'ai ni l'amour-propre, ni l'enthousiasme de la campagne...

FÉLIX.

Et pourtant vous y vivez toujours!...

MAURICE.

C'est que pour moi, la campagne, c'est une affection,

une personne bien chère... ma mère... — J'ai ce privilége, plus rare qu'on ne croit, d'avoir une mère supérieure, non-seulement de cœur, mais aussi d'intelligence... Cela est triste, presque odieux à dire!... On adore sa mère, on lui sacrifierait tout au besoin, et pourtant on s'ennuie quelquefois auprès d'elle!... La mienne est une femme d'un grand esprit et près de qui on s'ennuie jamais!... Elle a été fort belle et ne s'en souvient que pour montrer cette fleur d'urbanité, cette bonne grâce exquise qui tient à la fois aux dons naturels et à l'habitude que l'on a eue de plaire toujours... Son esprit, en vieillissant, n'a fait que prendre, comme tous les esprits vrais, encore plus de sève et d'arome... Le commerce d'une personne aussi distinguée m'a rendu difficile, je l'avoue, pour le reste du monde... Ma mère n'a malheureusement pas de santé, ce qui fait que la campagne lui est prescrite... Je vis auprès d'elle dans cette douce sauvagerie du cœur qui doit être l'isolement du séjour du ciel, la divine misanthropie du paradis!... Du reste, ma mère n'est pas une égoïste... Elle exige que je vienne passer tous les hivers deux ou trois mois à Paris, afin que je ne respire pas toujours l'air de la solitude, que je me mêle un peu à l'existence et aux habitudes des jeunes gens de mon âge...

FÉLIX.

Votre mère a bien raison... Lorsqu'on est appelé, comme vous, à administrer un jour une grande fortune, on ne saurait trop acquérir cette expérience pratique, cette connaissance de tous les détails de la vie que l'on applique tôt ou tard utilement!...

MAURICE.

Aussi, vous voyez que j'ai cédé à votre proposition... — Un souper de femmes, pourtant... quand j'y songe!..

quoi de plus insolite et même de plus effrayant pour moi!... mais j'ai senti qu'il y avait enfin du ridicule, à moi, à ignorer toujours ces sortes de parties de plaisir dont j'entends parler si souvent... Et puisque vous m'avez permis de me confiner dans mon rôle d'observateur...

GEORGE.

Oui, c'est convenu... — Du reste, vous saurez que c'est toujours ainsi que l'on commence... La première femme d'un certain genre que l'on voit, on ne veut jamais que l'observer, la considérer de sang-froid comme un livre rare et curieux dont on examine le titre à un étalage... on ouvre le livre malgré soi... on veut le déchiffrer, on s'y attache insensiblement; on en devient amoureux et on l'acquiert souvent à grands frais... on le fait ensuite dorer, lustrer, satiner, couvrir de toutes sortes d'enjolivements... Enfin, il se trouve que l'on s'est ruiné, rien que pour la couverture et sans presque savoir ce que le livre contient... Ainsi vont les choses de la vie et du sentiment, mon cher ami... Prenez bien garde! votre jour peut venir au moment où vous y songerez le moins... — Mais le vin de Champagne est servi, et Victor n'arrive pas...

FÉLIX, ouvrant la fenêtre.

Une voiture vient de s'arrêter devant la porte...

GEORGE.

Est-ce lui?...

FÉLIX.

Lui-même...

GEORGE.

Il n'est pas seul, j'espère?...

FÉLIX.

Non, tout notre monde descend de la voiture...

GEORGE.

Vivat! vivat! nous serons donc au grand complet...

Ah ! soyez heureux, réjouissez-vous, mon cher Maurice... Vous allez voir qu'il y a encore à Paris des femmes délicieuses et charmantes... Vous-même avouerez qu'il n'y a plus aujourd'hui d'originalité et d'esprit argent comptant que dans ce monde-là...

MAURICE.

J'éprouve comme un saisissement !...

GEORGE.

Allons donc... Ce n'est rien... le premier moment à passer... vous allez être tout de suite à votre aise...

II

MATHILDE, JUANITA, BETTY, ROSETTE, MAURICE, VICTOR, GEORGE, FÉLIX.

VICTOR.

Mille pardons ; je vous ai fait attendre... Il n'y a vraiment pas de ma faute... quatre toilettes successives à improviser... et puis la neige empêchait les chevaux de marcher.

MATHILDE, avec le salut militaire.

Messeigneurs, salut !

JUANITA, avec le même geste.

Salut, mes gentilshommes...

(Rosette et Betty font le même salut.)

FÉLIX, riant aux éclats avec le lorgnon dans l'œil.

Ah ! ah ! charmant ! fort original !...

GEORGE, de même.

Très-bien ! Bonne entrée !... (Bas à Maurice.) Elles sont jolies, n'est-ce pas ?...

MAURICE.

Oui, mais un peu pâles !...

GEORGE.

Attendez... quand l'animation va venir...

MATHILDE.

Comment! nous soupons ici?...

VICTOR.

Vous voyez, puisque la table est dressée...

MATHILDE.

Eh bien! vrai! c'est assommant.

VICTOR.

Pourquoi donc?...

MATHILDE.

J'ai pris ce cabinet en grippe... j'y ai soupé plusieurs fois avec un jeune Anglais qui avait pour moi une très-forte passion.

VICTOR.

Alors vous devriez vous y retrouver avec plaisir...

MATHILDE.

Du tout... Il prétendait que je le ruinais... Il s'est brûlé la cervelle...

VICTOR.

Voilà un souvenir que vous auriez bien pu nous épargner!...

JUANITA.

Voyons, nous sommes huit personnes, n'est-ce pas?... Pourquoi ne pas demander tout uniment le jaune?...

FÉLIX.

Qu'appelez-vous le jaune?...

MATHILDE.

Eh bien! le cabinet jaune, donc! Il donne sur le boulevard... Ici nous sommes dans le rouge... Il se trouve sur le côté... il m'a toujours porté malheur... Ensuite, nous allons avoir Antoine, un grand escogriffe avec des favoris gris, qui n'est pas du tout drôle...—Dans le jaune,

nous aurions eu Paul, un petit blond très-gentil qui rit toujours... D'ailleurs Paul est Auvergnat... Je n'aime, moi, que les garçons auvergnats...

VICTOR.

Que ne me disiez-vous tout cela à l'avance?... j'aurais ce matin retenu aussi bien le jaune que le rouge... je me serais assuré du service de l'incomparable Paul...

FÉLIX.

Enfin nous sommes ici, restons-y... A table!... — Maurice entre Juanita et Mathilde... Betty, Rosette, George, Victor, comme vous l'entendrez.

MATHILDE, bas à Victor en indiquant Maurice, au moment de se mettre à table.

C'est le jeune homme en question, n'est-ce pas?...

VICTOR.

Lui-même.

JUANITA, bas aux autres femmes.

Tenons-nous, surtout dans le commencement.

BETTY.

Convenu!...

VICTOR, au garçon.

Garçon, vous pouvez verser tout de suite le vin de Champagne...

LE GARÇON.

Oui, monsieur...

MATHILDE, au garçon.

Imbécile!... qui est-ce qui vous a prié de me verser du champagne!...

LE GARÇON.

Mille pardons! madame, on m'avait dit...

MATHILDE.

Je l'ai en horreur, le champagne... je suis blasée dessus... vous me donnerez tout bonnement du cognac...

BETTY.

Et moi du genièvre...

JUANITA.

Et moi de l'absinthe avec de l'eau frappée...

ROSETTE.

Mes chers amis, je vous annonce que les vins sont affreux ici !...

VICTOR.

En vérité?...

ROSETTE.

Figurez-vous qu'un jour je dînais dans un cabinet avec une jeune Espagnole de bonne famille qui m'avait été confiée par sa famille... Nous étions toutes les deux en tête-à-tête, sans hommes... Le patron est monté pour nous tenir compagnie... Il était un peu gris à cause d'un déjeuner offert par lui le matin aux actionnaires d'un journal où son fils mettait des articles, à ce qu'il nous a dit... Il nous a avoué que pour les soupers il ne servait jamais qu'une seule qualité de vin... sa plus mauvaise... seulement en ayant soin de varier les cachets et de mettre beaucoup de toiles d'araignée sur les bouteilles pour les hauts prix...

VICTOR, riant.

Diable! voilà un chef de maison bien consciencieux!

ROSETTE.

Est-ce que les soupeurs savent jamais ce qu'ils boivent ou ce qu'ils mangent... Enfin, ce même restaurateur nous a assuré que passé minuit, il ne se consommait dans tous les restaurants de Paris que de l'ermitage de Suresne et du clos-vougeot de Villejuif ou d'Argenteuil.

GEORGE, à Maurice.

J'espère, mon ami, que vous prendrez note de tous ces renseignements-là... vous en ferez part au besoin aux jeunes gens qui viendraient comme vous de leur province...

MATHILDE. Elle se retourne brusquement vers Maurice en jouant la surprise.

Ah! monsieur est de province?...

MAURICE.

Hélas! oui, madame, provincial renforcé!...

MATHILDE.

Monsieur, à vous voir, on ne le dirait pas?... — Oserais-je demander le petit nom de monsieur?...

MAURICE.

Maurice...

MATHILDE.

Joli nom... très-sympathique!.. Je suis capable d'en rêver!... — Et c'est la première fois que monsieur Maurice se trouve dans un cabinet particulier... avec des dames!...

MAURICE.

Oui, madame, la première fois...

JUANITA.

Nous devons nous féliciter... — Ainsi vous n'avez pas le désagrément d'être blasé sur les distractions, les plaisirs de Paris... Vous n'êtes pas comme certaines personnes qui soupent tous les soirs avec des femmes nouvelles?...

(Elle indique du geste les trois autres jeunes gens.)

VICTOR.

Pas de questions personnelles, ma petite Juanita... Je ne suis pas disposé ce soir à guerroyer...

MAURICE, à Mathilde.

Vous devez aller souvent à l'Opéra, madame?...

MATHILDE.

Oh! oui, monsieur, très-souvent... Nous étions avant-hier avec mon amie à la reprise des *Huguenots*...

MAURICE.

J'y étais aussi...

MATHILDE.

Comme ça se trouve!... Vous avez dû nous remarquer... — La loge de face, juste entre les colonnes... chacune deux gros bouquets de lilas blanc, des robes très-décolletées, des branches de muguet à la ceinture et des nœuds bleu de ciel dans les cheveux... coiffées et habillées toutes deux absolument de même, comme deux sœurs... Rien ne rajeunit comme ça!...

MAURICE.

Certes, j'ai toujours été un grand admirateur de Meyerbeer... mais je ne sais pas pourquoi j'ai été froid ce soir-là... Était-ce la faute des chœurs qui ont chanté faux ou de ces nouveaux instruments de cuivre qui couvrent décidément trop les voix?... Enfin, j'ai vu ses deux derniers ouvrages, je crains qu'il ne soit en décadence...

MATHILDE.

Oh! certainement... Et puis je trouve que décidément il engraisse trop...

MAURICE.

Qui!... Meyerbeer?...

MATHILDE.

Eh! non, Roger... — Quand je vais à l'Opéra, je ne regarde absolument que Roger... Il est si bien, quand il chante!... Il a une manière si gracieuse de pencher le corps, de balancer la tête et de regarder en souriant dans les loges!...

MAURICE.

Roger est certainement un artiste très-distingué... Je critiquerai pourtant en lui certaines poses...

ROSETTE.

Et puis comme il s'habille!... Avez-vous remarqué son dernier costume?... c'était du velours au moins à vingt-cinq francs le mètre...

JUANITA, *avec un gros soupir.*

Ah! comme j'ai été folle de Mocker dans *le Déserteur!*... Quel amour de dragon poudré!... Quand je pense que je lui ai jeté des paquets d'œillets et des tulipes!...

BETTY.

Qui est-ce qui a vu le petit Deburau sans sa farine?... Est-il donc original et gentil!... Je me suis trouvée dernièrement à un souper; ma foi, je n'ai pas pu m'empêcher de le lui dire en face... Savez-vous ce qu'il m'a répondu?...

VICTOR, *à Maurice, en riant.*

Nous avions oublié de vous prévenir, cher ami, que vous auriez sans doute ce soir un cours de littérature théâtrale d'un genre particulier... Quand une fois ces dames sont sur le compte des comédiens...

MATHILDE.

Les comédiens!... vous dites ça d'un air!... les comédiens sont des hommes comme les autres, entendez-vous?... Ils valent toujours bien ces petits jeunes gens des boulevards, qui ne savent absolument que se promener du matin au soir en se dandinant et en ricanant, avec une fleur à la boutonnière, la canne dans la bouche, le lorgnon enfoncé dans l'œil... Tenez, regardez-vous, messieurs, quand vous passez...

(Elle met un chapeau d'homme sur sa tête, et imite la tournure de certains jeunes promeneurs.)

TOUS LES CONVIVES, battant des mains.

Ah! ah! très-bien réussi!.... bravo!

VICTOR.

Décidément, la belle Mathilde est agressive ce soir.

MATHILDE.

Je ne veux pas qu'on touche aux acteurs, moi... Si j'ai une passion pour eux, là!...

ROSETTE.

Ah bah! pas de disputes... Rions donc, c'est bien meilleur!... Moi, d'abord, je ris toujours quand je soupe avec des hommes.

JUANITA.

Et moi aussi!... Quand je veux pleurer, je vais aux boulevards voir un drame où l'on pleure beaucoup... Je mouille mon mouchoir depuis six heures du soir jusqu'à minuit... Ça me fait ma provision d'émotion pour toute l'année.

VICTOR, GEORGE et FÉLIX, riant.

Ah! ah! très-bien!... Enfin, voici un joli mot... Qu'en dites-vous, Maurice?...

MAURICE.

Charmant!

MATHILDE, criant.

Taisez-vous, vous... Je vais vous chanter la complainte du *Mont-de-Piété*.

GEORGE.

Nous écoutons.

JUANITA.

C'est trop vieux... Je vais vous dire, moi, *la Lorette et le Croquemort*.

BETTY.

Qui est-ce qui connaît *les Petits Bosquets de l'Opéra?*

ROSETTE.

Et *le Vrai Pochard parisien?*

(Elles entonnent toutes à la fois chacune une chanson différente sur des airs différents.)

ENSEMBLE.

MATHILDE.

C'est au printemps de la vie
Qu'on s' rencontre au mont-d'-piété.

JUANITA.

O ma poulette, ô ma mignonne!
Pour le joli baiser qu' tu m' donnes,
J' te promets d' t'enterrer à l'œil.

BETTY.

Allez, pour trouver les vrais hommes,
Dans les bosquets en papier bleu...

ROSETTE.

Quand l'enfant dit: — Du pain, du pain!
Moi, je réponds: — Du vin! du vin!
Puis je me grise et reprends mon refrain:
Du vin! etc.

VICTOR, criant plus fort.

Ah! grâce! grâce pour nos oreilles!

GEORGE.

Maurice, vous qui aimez la belle musique, que dites-vous de cette symphonie chorale?

MATHILDE, cessant de chanter.

Je crois que vaut mieux cesser... Aucune de nous ne cédera sa part aux autres, n'est-ce pas?... Nous finirions par étourdir la compagnie...

VICTOR.

Décidément on boit fort peu...

MATHILDE.

Mille pardons!... Par ici nous avons presque entièrement vidé nos fioles!... (Indiquant Maurice.) J'ai du reste un voisin qui est d'une sagesse!...

GEORGE.

Je crains que vous ne l'effarouchiez par votre laisser-aller!...

MAURICE.

Mais non, laissez-les donc se livrer entièrement à leur gaieté...

MATHILDE.

Effaroucher monsieur!... Ah!... nous n'avons pas encore parlé argot!... — Mon petit Victor, mon bien-aimé, tu me feras mettre dans du papier le reste de la langouste... C'est pour mes enfants...

MAURICE.

Ah! vous avez des enfants?...

MATHILDE.

Certainement, monsieur, un garçon et une petite fille, deux jolies créatures... je m'en flatte... Je les ai dans mon appartement... Personne autre que moi n'est chargé de les élever... Je veux que mon fils entre dans les chemins de fer quand il sera majeur!...

BETTY.

Qui est-ce qui me passe un cigare?...

GEORGE.

Voilà... — Voyons, fumez, buvez, chantez, dites tout ce qui vous passe par la tête... Je vous dirai que jusqu'à présent vous n'êtes pas brillantes du tout...

MATHILDE.

Hélas! on a beau chercher à s'étourdir... La vie est une invention si affreuse!... Je finirai par avaler de l'arsenic...

JUANITA.

Oh! mon bel ange... ne dis pas ça!... Tu vas me faire trop de peine!...

MATHILDE.

Tiens, c'est très-bien porté, de s'empoisonner!... On laisse du drame derrière soi... La *Gazette des Tribunaux* vous fait un article...

VICTOR.

Il semble vraiment qu'elles aillent chercher exprès les plus grosses absurdités!...

JUANITA.

Puisqu'on veut que nous disions tout ce qui nous passe par la tête!...

MAURICE.

J'ai lu hier dans un journal qu'il était question de représenter un nouvel ouvrage de Victor Hugo...

MATHILDE.

Victor Hugo!... Connais pas!...

MAURICE.

Sérieusement... vous ne connaissez pas Victor Hugo!...

MATHILDE.

Ah! si, pardon!... C'est un peintre, n'est-ce pas?

MAURICE.

Précisément, c'est un peintre...

(Éclat de rire général.)

MATHILDE.

Faut croire que j'ai lâché quelque boulette...

BETTY.

Bonne chérie, Victor Hugo n'est pas un peintre, c'est un auteur qui fait des pièces... pas vrai, Victor?...

VICTOR.

Oui, il fait des pièces...

MATHILDE.

Dame! les auteurs, les dessinateurs, les peintres, je

confonds tout ça !... Après tout, ce n'est pas mon métier de m'y connaître, là-dedans !... Je suis jolie femme... je plais aux hommes... Voilà tout !...

ROSETTE.

Ça me rappelle un vieux monsieur qui me donnait beaucoup tous les mois... Il m'a plantée là un jour à cause d'un certain Corneille, à qui j'en ai toujours voulu depuis !...

MAURICE.

Que vous a donc fait ce pauvre Corneille ?

ROSETTE.

Ce qu'il m'a fait !... Nous étions rue Montorgueil, dans un cabinet, nous attendions depuis longtemps des noix que nous avions demandées au garçon... Ce vieux monsieur se met, je ne sais plus à propos de quoi, à me parler de Corneille... — Connais pas ! lui dis-je tranquillement. — Comment ! vous ne connaissez pas l'auteur du *Cid ?*... de?... — Ma foi non, lui dis-je encore, et puis pour l'instant j'aimerais autant une corneille qui abatte des noix !... J'ai cru, moi, qu'il aimait les calembours et qu'il allait rire comme un fou... Pas du tout, il s'est levé comme un furieux... Il a jeté sa serviette sur la table en disant que j'étais bête à manger du foin... Je ne l'ai plus revu de ma vie !...

JUANITA.

Et on dit que les femmes ont des caprices !...

MATHILDE.

Est-ce que vous ne trouvez pas qu'on étouffe ici ?... Je vais ouvrir...

GEORGE.

Mais il fait très-froid dehors... La neige tombe à flocons...

MATHILDE.

C'est égal, bah! ouvrons... Faut changer l'air... Venez donc ici, vous autres...

(Les quatre femmes se groupent devant la fenêtre que Mathilde vient d'ouvrir.)

BETTY.

Tiens! voilà en bas un cocher qui a une drôle de mine...

ROSETTE.

Il dort sur son siége... Il est tout couvert de neige...

JUANITA.

On dirait l'ours blanc...

MATHILDE.

Quelle idée!... Je vais l'arroser... Passez-moi la carafe...

(Elle a pris la carafe et s'apprête à verser de l'eau sur la tête du cocher.)

VICTOR, s'emparant de la carafe.

Mathilde... voulez-vous bien!...

JUANITA.

Ça se fait, mon cher, ça se fait toujours à la fin des soupers...

GEORGE.

Arroser un malheureux qui vient de passer la nuit sur son siége!...

FÉLIX.

Et par un froid de plusieurs degrés!...

MATHILDE.

Ah! bah! vous êtes ce soir d'un ridicule!... Vous voulez qu'on ait de l'entrain et vous mettez l'éteignoir sur tout ce qu'on veut faire... Ça aurait été si drôle de voir ce cocher se retourner, frétiller comme une anguille en recevant la cascade dans le cou!... Quand on asperge un cocher par la fenêtre d'un cabinet, il crie d'abord bien

fort... Alors on lui jette cent sous dans du papier... Il finit par rire, et tout est dit!...

VICTOR.

Nous avons nos raisons pour vouloir éviter, ce soir, le bruit, le scandale!...

MATHILDE.

C'est différent!... Eh bien! nous allons faire la distribution aux petits décrotteurs qui sont en bas... Ça n'est pas défendu ça, j'espère?...

TOUTES.

Ah! oui, la distribution générale!...

BETTY.

Ils vont se mettre à courir pour attraper quelque chose, se bousculer dans la boue, se battre... Ça sera très-amusant!...

(Les quatre femmes s'emparent des fruits et des pâtisseries qui se trouvent sur la table, et les jettent dehors. — Échange de cris, d'injures, d'apostrophes entre elles et les gens de la rue. — Les quatre jeunes gens se tiennent dans le fond de la pièce, de manière à ne pas être vus.)

MATHILDE, rentrant.

Là... c'est fini, il n'y a plus rien!... (Criant dans ses deux mains placées devant sa bouche en forme de cornet.) Il n'y a plus rien, entendez-vous...

JUANITA, de même.

Allez vous coucher...

(Cris du dehors.)

ROSETTE.

Vous n'êtes tous que des va-nu-pieds!...

BETTY.

Des brigands!...

VOIX DE LA RUE.

Et vous des...

MATHILDE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ils ont dit le mot!... Eh bien! oui, nous

en sommes! Tiens! pourquoi pas?... Nous ne nous en cachons pas!...

JUANITA.

Il faut bien qu'il y en ait, des femmes comme nous, pour vous faire vivre, tas de mendiants que vous êtes!...

MATHILDE.

Nous venons de souper un peu crânement, allez!... On vous en souhaite autant!...

(Nouveaux cris du dehors.)

VICTOR, fermant la fenêtre.

Finissez... Vous n'êtes plus assez maîtresses de votre éloquence pour haranguer le peuple!...

MATHILDE.

Tu me crois émue, vieux?... Allons donc! Je boirais dix fois autant, sans qu'il y paraisse!... — Sur ce, je crois qu'il est temps de tirer nos révérences...

BETTY.

Oui, déguerpissons... J'ai la tête fatiguée, voilà quatre nuits que je passe...

(Les quatre femmes mettent leurs chapeaux, leurs gants, et rajustent leurs cheveux devant la glace.)

VICTOR, bas à Maurice.

Remarquez-vous comme elles prennent tout de suite l'air distingué quand elles veulent!... Dirait-on maintenant que ce sont les mêmes femmes qui criaient tout à l'heure?... Voilà ce qu'elles ont d'extraordinaire!... C'est ce don des contrastes, cette facilité de métamorphose!...

MAURICE, avec ironie.

Oui, c'est un effet merveilleux!...

MATHILDE et JUANITA, à Victor, Georges et Félix.

Au revoir, mes bons chéris...

BETTY et ROSETTE, aux mêmes.

Adieu, mes beaux amours...

MATHILDE à Maurice, en lui prenant la main qu'elle tient serrée pendant quelques instants.

Monsieur, permettez-moi de vous serrer la main et de vous exprimer tout le plaisir que j'ai eu dans votre société...

MAURICE.

Madame, tout le plaisir a été de mon côté!...

JUANITA, de même.

Enchantée, monsieur, de m'être trouvée avec vous...

ROSETTE, de même.

On rencontre rarement des personnes telles que monsieur...

BETTY.

Aussi aimables, aussi comme il faut!

GEORGE.

Quand je vous disais, Maurice, que tous les honneurs du souper seraient pour vous!...

MAURICE.

Je suis vraiment confondu de tant de bontés!...

JUANITA.

Vous savez qu'il y a une grande fête de nuit après-demain au Jardin d'Hiver, pour les pauvres... Vous y serez, n'est-ce pas?... C'est sacré ça!... J'espère bien que monsieur Maurice sera des nôtres...

MAURICE, s'inclinant.

Madame!...

BETTY.

Nous souperons ici en sortant...

GEORGE.

Vous descendez seules?... Vous ne voulez pas qu'on vous donne le bras?...

MATHILDE.

Inutile, mon bon, nos coupés doivent être en bas... —

D'ailleurs, si quelque manant de la rue s'avisait de nous dire quelque chose, est-ce que nous n'avons pas les garçons qui sauront les mettre à la raison et nous protéger?... C'est leur métier, après tout... Nous faisons gagner assez d'argent à la maison!... Messieurs, jusqu'au plaisir de vous revoir.

(Sortie des quatre femmes.)

III

GEORGE.

Enfin, nous voilà seuls!... — Eh bien! voyons, mon cher Maurice, n'est-il pas vrai que nous vous avons fait connaître aujourd'hui un monde très-nouveau, très-curieux, et dont vous n'aviez nulle idée?...

FÉLIX.

Mais notez bien que ces femmes sont fort loin d'avoir eu leur animation et leur esprit ordinaires... Elles ont été vraiment au-dessous d'elles-mêmes... apparemment parce que nous aurions voulu qu'elles fissent merveille...

VICTOR.

C'est peut-être ma faute... je leur avais recommandé en venant de se tenir...

GEORGE.

L'ami Maurice sourit, garde le silence... Il regrette, j'en suis sûr, la nuit que nous lui avons fait passer?...

MAURICE.

Par exemple!... pouvez-vous croire?... D'ailleurs, ne fût-ce que vos intentions gracieuses!...

VICTOR.

Oh! il ne s'agit pas de nos intentions... Venons au

fait... — Voyons, franchement, que pensez-vous de l'ensemble du souper, de ces femmes qui sont venues l'orner?...

MAURICE.

J'en aurais peut-être beaucoup trop long à vous dire... Il est tard... Vous tenez sans doute à vous retirer?...

VICTOR.

Du tout... la nuit est sacrifiée maintenant... autant vaut rester à causer ici...

MAURICE.

Mais si je vous dis ce que je pense, vous aller m'accabler, dire que je suis un homme de l'autre monde, un sauvage, un Huron... — pire que tout cela, un pédant ou un prédicateur...

GEORGE.

Cher Maurice, vous nous jugez mal!... Nous sommes, il est vrai, des êtres passablement inutiles et désœuvrés dans ce monde, vivant un peu à la diable, dépensant nos revenus d'une façon qui n'est peut-être pas toujours très-judicieuse ni très-élégante... Pourtant nous n'en sommes pas encore à ne pouvoir converser au besoin, entre amis, avec un peu de sérieux et de raison... Voyons, pas de faux-fuyants... Dites-nous nettement ce que vous pensez de ce qui vient d'avoir lieu?...

MAURICE.

Ecoutez... des soupers pareils à celui dont nous sortons, s'ils se renouvelaient souvent, me mèneraient droit au suicide...

GEORGE.

Sérieusement?...

MAURICE.

Très-sérieusement... Je me demande quel plaisir des

jeunes gens tels que vous, de bonne famille, distingués d'esprit, d'éducation, peuvent trouver avec des femmes d'une espèce... je dois le dire... aussi triviale, des êtres qui ignorent tout, parlent de tout à tort et à travers, n'ont pas même une idée des premières bienséances de la vie?...

VICTOR.

Permettez-moi d'abord de vous demander si elles ne vous semblent pas au moins fort séduisantes d'extérieur... très-jolies ?...

MAURICE.

Jolies ?... Je n'en sais rien... La beauté, n'est-ce pas la promesse du bonheur ? comme a dit Stendhal... Quel genre de bonheur ces créatures banales peuvent-elles me promettre ?... Où sont leurs sentiments ?... Où est leur âme ?... Enfin, j'avais toujours cru, moi, que la débauche avait besoin au moins, pour se faire pardonner, du sauf-conduit de la distinction et de l'extrême délicatesse... Qui est-ce qui a fait la fortune de ces fameux soupers du dernier siècle, dont on a tant parlé?... Quelques hommes d'esprit qui venaient saupoudrer le repas d'une certaine littérature de table et d'enjouement... Où sont aujourd'hui les La Fare, les Chaulieu, les Voisenon, les Grécourt ?... — Vous parlez de l'esprit de ces femmes-là; où voulez-vous qu'elles l'aient ramassé ? dans les coulisses apparemment, dans les bals publics, dans tous les foyers de dissipations?... Est-ce donc bien réjouissant, dites-moi, de voir quelques misérables filles dépouiller, soit disant pour vous divertir, tout le charme et la dignité de leur sexe, venir grimacer je ne sais quelle joie sinistre, crier follement pendant des heures entières, et terminer la fête en insultant les malheureux qui attendent en grelottant dans la rue l'obole de la pitié ?...

GEORGE.

Cher Maurice, mais c'est un réquisitoire en forme que vous nous faites là !...

MAURICE.

Mille pardons !... je vais trop loin sans doute... j'ai tort !...

VICTOR.

Non, nous vous avons dit de nous parler franchement, vous nous devez votre critique pleine et entière... — Pourtant, si nous fréquentons assidûment ces femmes de soupers, ce n'est pas, croyez-le bien, le goût ni un penchant effréné qui nous pousse ; c'est l'habitude, l'ennui, un certain besoin d'abandon, de naturel et d'une gaieté qu'on ne trouve plus que dans ce milieu-là !... — Si vous saviez à quel genre de conversation et d'idées nous sommes condamnés souvent dans ce qu'on appelle les salons !...

MAURICE.

Certes, je ne prétends pas m'ériger ici en défenseur officieux du monde proprement dit... Je n'ignore pas tout ce qui s'y débite de banalités et de redites insipides... — Où sont, me direz-vous, aujourd'hui les vrais cœurs, les vrais esprits de femmes ?... Je sais bien que ces jolies bouches de femmes comme il faut ne s'ouvrent souvent, hélas ! que pour laisser s'envoler le jugement de convention, l'opinion apprise, toujours l'admiration à faux ; pour prôner infailliblement le peintre qui peint lilas, le chanteur qui chante rose, le compositeur-pont-neuf, le sculpteur d'étagère, le pianiste-automate, l'écrivain-Florian qui trempe sa plume dans le lieu commun, et met l'honnêteté et la vertu en littérature réglée !... Je sais tout cela !... Mais de ce que la femme de notre temps n'est pas encore trouvée, est-ce une raison pour se jeter

de gaieté de cœur au pôle contraire ?... — Enfin, changeons les termes, supposons que les conventions du monde vous condamnent à vivre tous les jours avec certaines femmes dont le métier serait en définitive de s'abandonner au plus offrant ?...

GEORGE.

Vous allez trop loin, cher ami ; vous niez les catégories, vous méconnaissez les nuances... Comme bien des gens, vous dites trop de mal de ces femmes-là, ce qui nous force parfois à les rehausser et à les défendre... — Si vous les connaissiez mieux, vous seriez étonné de voir quels types étonnants de sensibilité, de séduction et de vrai charme on trouve souvent parmi elles... et même sous le rapport de l'existence et des mœurs...

MAURICE, riant.

Ah ! quant à cela, permettez-moi de vous arrêter... dans l'intérêt même de votre thèse !...

GEORGE.

Oui, les mœurs, je ne m'en dédis pas !... Tout est relatif, après tout, et dépend des idées qu'on se fait des habitudes et du laisser-aller d'une certaine classe... — Ainsi, ces quatre femmes qui sortent d'ici... certes, je ne prétends pas les défendre... mais un étranger comme vous qui les jugerait sur l'apparence s'empresserait de les classer sans doute parmi ces conquêtes faciles, instantanées, pour lesquelles semble avoir été inventée la fameuse formule de César... Eh bien ! en s'approchant d'elles d'une certaine façon, on éprouverait peut-être bien des mécomptes... Plus d'un papillon brillant, qui ne s'en est pas vanté, s'est brûlé à ces flambeaux qui semblent allumés pour tous...

MAURICE, riant.

Je vois décidément, mes bons amis, que nous sommes

fort loin de nous entendre !... C'est moi qui représente ici la naïveté, la candeur; vous, au contraire, l'expérience et la pratique d'un monde que je ne connais pas... Or, les rôles se trouvent étrangement intervertis... — Vous faites de la différence, n'est-ce pas, entre vos femmes de souper et celles qui se jettent dans la rue à la tête des passants?...

FÉLIX.

Oui... une différence énorme... — Au surplus, quand vous les reverrez, essayez vous-même de vous attaquer à elles brusquement... de leur demander à brûle-pourpoint un rendez-vous, par exemple?...

MAURICE.

Si je vous prouvais que je n'aurais pas à me donner cette peine-là?...

FÉLIX.

Comment?... Que voulez-vous dire?...

MAURICE.

Attendu que ce seraient elles qui prendraient les devants...

FÉLIX.

Expliquez-vous!...

MAURICE.

Oui, si tout à l'heure, à ce souper, ici... elles m'avaient remis leur adresse elles-mêmes... en main propre...

VICTOR.

C'est impossible, Maurice!... Quelle est celle, je vous prie, qui s'est permis?...

MAURICE.

Eh! mon Dieu! toutes les quatre...

GEORGE, FÉLIX et VICTOR.

Toutes les quatre!...

MAURICE.

Oui, il paraît que je leur ai inspiré à toutes quatre une égale confiance, ce qui diminue un peu la portée morale de mon triomphe... — Vous avez dû remarquer qu'en se retirant elles m'ont toutes serré la main... c'était pour me glisser leurs cartes...

(Il jette quatre cartes sur la table.)

VICTOR, lisant.

Mathilde, rue de... Rosette, rue de...

GEORGE.

Ah! c'est une indignité!... Je me réserve de leur dire leur fait... Les infâmes!... elles sont dès ce moment bannies à tout jamais de notre société!...

MAURICE.

Eh non! pas d'emportement ni de vengeance... acceptons donc un peu les conséquences de nos mœurs... — Les anciens, plus éclairés, plaçaient leurs courtisanes sur un tout autre pied que nous... Ils les rehaussaient, les décoraient autant que possible d'idées et d'intelligence... Ils pouvaient au besoin converser, même philosopher avec elles... Nous mettons, nous, la mesquinerie et le calcul partout... nous faisons de l'orgie à prix réduit, de la régence parcimonieuse... Nous rêvons la courtisane de sacrifice et d'élan, et nous payons à peine les haillons dorés qui les recouvrent... — Ces pauvres filles ont essayé de prendre hypothèque sur moi en s'en allant, vous leur en voulez beaucoup!... Elles nous ont donné leur nuit, ri, folâtré de leur mieux... elles ont enfin soupé avec nous... Savons-nous seulement si elles ont de quoi dîner demain?...

LE CHATIMENT

I

RODRIGUE, IVAN, RÉNÉ.

Ils sont tous les trois occupés à fumer dans une des salles particulières d'un cercle.

IVAN.

Eh bien! quoi?... quand vous vous récrierez?... je ne crois plus aux femmes, voilà tout...

RÉNÉ.

A aucune, cher?...

IVAN.

A aucune...

RODRIGUE.

Ça n'est pas surprenant!... Quand on songe aux choix étranges que tu fais, aux régions où tu vas choisir tes maîtresses!...

IVAN.

Où diable veux-tu que je les choisisse, dis-moi?... dans le monde peut-être?...

RÉNÉ.

Pourquoi pas?...

IVAN.

Grand merci!... les femmes du monde, voilà un préjugé dont je suis guéri depuis fort longtemps!...

RODRIGUE.

Il est certain que ce sont des conquêtes assez peu profitables en elles-mêmes et qui ne posent pas du tout un homme... A quoi bon, je vous le demande, être aimé d'une femme, si l'on ne peut pas s'en vanter, l'afficher plus ou moins?... — Les conquêtes anonymes et cachées, j'appelle ça, moi, des non-valeurs sentimentales.

RÉNÉ, d'un ton très-dégagé.

Tiens, c'est pourtant vrai, ce que tu dis-là, cher... je n'y avais, ma foi, pas songé!... — Ainsi, supposons un petit prince d'Allemagne à qui vous auriez rendu un éminent service... Il vous envoie par son chancelier un ordre très-brillant, très-recherché, en pierreries ou en diamants, mais à la condition que vous aurez le droit de le porter... dans votre poche... — Voilà ce que c'est que les conquêtes du monde...

IVAN, applaudissant.

Joli! très-bien!... Sais-tu, jeune Réné, que tu commences à avoir par instants des veines d'esprit très-marquées?...

RÉNÉ, se rengorgeant.

Mais oui, j'essaye quelquefois...

RODRIGUE.

Voyons, sérieusement, entre nous, est-ce que vous croyez que nous ne sommes pas, après tout, des jeunes gens foncièrement spirituels?... Quoi de plus naturel!... Nous sommes restés très-jeunes maîtres de nos fortunes... toutes nos fantaisies, nos idées, nous avons toujours pu les satisfaire à point nommé... Nous sommes certes de parfaits *gentlemen*... Nous avons des chevaux très-intelligents qui nous gagnent des prix aux courses... Nous avons les soupers, les bals, les lansquenets, les réunions de femmes et d'actrices charmantes... — Dans un

pareil centre, on voudrait être stupide qu'on ne le pourrait pas... Qu'est-ce que l'esprit, après tout?... n'est-ce pas la quintessence du bien-être?...

IVAN.

Et dire qu'il y a aujourd'hui une foule de petits faquins littéraires qui s'avisent de prendre te titre d'hommes d'esprit... de mauvais feuilletonistes, des gens de rien, qui parce qu'ils ont barbouillé par hasard quelques rames de papier!...

RODRIGUE.

Oui... ça se mêle d'écrivailler sur tout, sur un monde dont ils n'ont pas la moindre notion... Savent-ils seulement ce que c'est qu'un salon, un souper, un boudoir, un intérieur de femme galante?... — Quand je songe qu'ils ont été jusqu'à vouloir nous mettre en scène, nous, les derniers types d'élégance et de distinction!...

RÉNÉ.

C'est tuant, ma parole d'honneur, c'est tuant!... Ah! où est le bel âge de la bastonnade?...

IVAN.

Comme disait hier le premier article de mon journal, il y a aujourd'hui une démoralisation qui fait chaque jour de profonds ravages, une confusion effrayante entre les diverses classes de la société, etc... etc... avec une épigraphe de Joseph de Maistre... — En parlant de ça, Rodrigue, as-tu toujours ta même maîtresse?...

RODRIGUE.

Toujours...

IVAN.

Est-ce que tu te figures par hasard qu'elle n'appartient qu'à toi?

RODRIGUE.

Tu veux plaisanter, j'imagine?...

IVAN.

Du tout... Voyons... combien crois-tu qu'elle te fait d'infidélités par mois?...

RÉNÉ, riant.

Ah! ah!... ce diable d'Ivan n'en démordra pas!...

RODRIGUE.

Je ne veux pas même te répondre... Quand on se plaît à déraisonner de sang-froid...

IVAN.

Écoute... je l'ai vue une seule fois à l'Opéra... Je ne sais plus trop quel ballet on jouait ce jour-là... Je commence par déclarer qu'elle est charmante!... un beau type de blonde!... Je ne l'ai jamais vue que cette seule fois... Il est probable que je ne lui parlerai jamais de ma vie... — C'est égal, j'affirme sur ce qu'il y a de plus sacré qu'elle ne peut pas t'être fidèle!...

RODRIGUE.

Permets-moi de te demander ce qui te fait croire cela?...

IVAN.

Deux choses, cher... la nuance de ses cheveux et sa manière de se coiffer...

RODRIGUE.

Tiens! quand on débite de pareilles sornettes!...

IVAN.

Voyons, tu vas peut-être nous soutenir qu'une jeune blonde, très-jolie, qui porte dans une loge d'Opéra ses cheveux retroussés de la façon la plus ambitieuse, avec des reflets superbes... une femme que tu poses toi-même partout comme ta maîtresse en titre, va passer tout de suite, à cause de cela, pour une madone idéale, une vertu surnaturelle à qui il faudrait volontiers dresser des statues?...

RODRIGUE.

Certainement, je le soutiens... et très-hautement encore!...

IVAN riant aux éclats.

Ah! ah! délicieux!... O puissance de l'illusion!...

RÉNÉ.

Cher ami, voici qui vous reporte au temps de la chevalerie errante!...

RODRIGUE.

Oh! riez tant qu'il vous plaira!... j'ai mes principes dont vous ne me ferez pas sortir...—Je dis que si vous n'êtes pas tout à fait un sot, une femme ne doit jamais vous tromper... Vieux moyen, direz-vous, qui date de Boccace... Qu'importe?... Bien employé, il a toujours son succès... Ensuite, j'ai fait faire cette petite clef que voici, qui ne me quitte jamais... Au moindre soupçon, j'entre comme la foudre... j'éclaircis tout d'un coup d'œil... Rien ne résiste aux entrées instantanées!... Du reste, dans les détails de la vie, jamais de lésinerie... Mettez tout de suite la femme qui vous appartient sur un bon pied... qu'elle n'ait rien à envier à ses rivales... Vous avez ainsi le droit d'être très-exigeant... J'ai mis tout cela à exécution en ce qui me concerne, et je m'en trouve bien... Si vous saviez comme on m'affectionne et me respecte!... Au surplus, vous croyez que je me flatte, que je m'illusionne;—voyons, que faites-vous ce soir?...

IVAN.

Je comptais aller aux *Délassements*, voir une féerie nouvelle où doit débuter une Cerrito du faubourg Saint-Martin que je protége... mais la pièce est remise...

RODRIGUE.

Et toi, Réné?...

RÉNÉ.

Moi, je suis entièrement libre de ma soirée...

RODRIGUE.

Écoute ma proposition... — Nous dînons ensemble tous les trois... J'ai reçu ces jours-ci de Tournon un échantillon de vin de l'Ermitage blanc sur lequel je désire avoir votre opinion... Tom nous en apportera deux bouteilles au premier cabaret venu... Ensuite, si vous voulez, après dîner, je vous présente chez elle...

IVAN.

Volontiers... d'autant que ton manque de confiance, le mystère que tu as cru devoir nous faire, au sujet de cette liaison, m'a paru jusqu'ici fort étrange et m'a même blessé, je dois le dire...

RODRIGUE.

J'ai toujours répugné aux mélanges d'amis et de femme... Il en résulte souvent des inconvénients!...

IVAN.

Rodrigue, la maîtresse d'un ami est une chose sainte comme l'honneur!...

RODRIGUE.

Soit! mais je vous avoue que j'ai surtout confiance dans les mesures que j'ai prises... En fait d'amour, je suis Turc en diable... Enfin, pour ce soir, j'enfreins mes principes... C'est convenu, je vous présente...

IVAN.

Je te préviens que si je découvre quoi que ce soit qui me paraisse louche ou énigmatique, je suis sans pitié... J'anéantis, je déchire tes illusions en mille morceaux, comme une vieille paire de gants jaunes!...

RODRIGUE.

Je te donne carte blanche... Je veux qu'en sortant, vous

me fassiez une ovation, — vous alliez proclamant partout que j'ai réalisé l'idéal de la maîtresse moderne...

IVAN.

Je n'ai qu'une chose à te répondre... nous verrons...

RODRIGUE.

C'est ça même... nous verrons!...

RÉNÉ.

Dans tous les cas, ce soir, devant le café de Paris, à sept heures...

RODRIGUE.

Sept heures précises... (Il regarde la pendule.) Quatre heures seulement!... Dieu! comme il est encore de bonne heure!... Comment passerons-nous le temps jusqu'à l'heure du dîner?... Heureusement, nous avons le whist... Allons voir si on peut recruter un quatrième...

II

Chez Berthe.

Berthe est assise devant une table, occupée à écrire la lettre suivante :

« Je me décide à vous écrire, Henri, parce que je n'ai plus au monde que cette seule consolation, plus rien que cette dernière lueur d'espérance qui m'attache encore à la vie.

» Je vous en conjure à mains jointes, si ma voix a pu garder le moindre empire sur vous, ne déchirez pas ma lettre avec dégoût, quand vous aurez reconnu la main qui vous écrit!... Songez que c'est une malheureuse qui s'adresse à votre pitié, et qui tient à ce que vous connaissiez du moins ses peines.

» Henri, je pense à vous sans cesse, votre image me poursuit et se mêle à toutes mes pensées... Il y a longtemps

que j'aurais brisé les liens de cette vie misérable!... Mais je me suis toujours dit que vous ne me refuseriez pas à la dernière extrémité un souvenir, une marque de compassion qui s'échapperait peut-être de votre cœur malgré vous... C'est là ce qui m'a empêchée d'en finir...

» Le ciel a été juste envers vous. Combien de fois je l'ai remercié de ce qu'il a fait en votre faveur!

» Cette fortune imprévue qui vous est arrivée a été la digne récompense de vos qualités, de cette énergie si honorable que vous avez su déployer, quand pauvre, seul au monde, vous n'aviez que votre fermeté et votre conscience pour vous soutenir contre les épreuves du sort.

» Tout en vivant séparée de vous, je ne vous ai jamais perdu de vue.

» Je sais l'usage que vous faites de votre fortune. L'amour de la science et de l'étude remplit toute votre existence.

» J'ai vu dernièrement, dans un journal, la relation de ce voyage d'exploration scientifique que vous avez entrepris dans le centre de l'Afrique. Comme j'ai tremblé à l'idée des dangers que vous avez courus! Quel courage et quelle persévérance il vous a fallu! Quand j'ai vu ces éloges si brillants qui entouraient votre nom, je suis tombée à genoux, j'ai pleuré comme une folle, je n'ai pu m'empêcher d'embrasser à plusieurs reprises le journal où il était question de vous.

» Quand je pense que j'ai pu espérer autrefois porter votre nom, devenir votre femme!... Douces espérances, où êtes-vous maintenant?... Quel changement dans ma destinée! Que suis-je? où suis-je tombée?...

» Je suis... la dernière des créatures, un être indigne,

infâme... enfin, pourquoi chercher des détours et des palliatifs... *une femme entretenue!* . . . .

» Pardonnez-moi, la plume m'est tombée des mains, après avoir tracé ce mot-là... j'ai cru que je n'aurais pas la force de poursuivre...

» Juste ciel! qui m'eût dit que j'en serais jamais venue là!... Est-ce bien réel? Je me demande souvent si ce n'est pas une hallucination horrible qui va finir?... Il est donc vrai qu'une fois qu'on a mis le pied sur cette pente maudite, on ne peut plus ni s'arrêter, ni regarder derrière soi... il faut aller, rouler jusqu'au fond de l'abîme!...

» Si du moins je pouvais me dire comme la plupart des malheureuses qui se trouvent placées dans ma situation : — C'est le défaut d'éducation et de culture morale qui m'a perdue...

» Mais non... je ne puis même pas invoquer ce misérable prétexte.

» Orpheline, sans patrimoine, privée, il est vrai, de bonne heure de l'affection d'une mère, j'ai été néanmoins élevée avec beaucoup de soin.

» Cet emploi modeste, mais honorable après tout, qui m'avait été confié, — sous-maîtresse dans un pensionnat, devait suffire à mes vœux, surtout avec cette perspective de tendresse et de bonheur que j'avais devant moi!...

» Vous étiez orphelin comme moi, Henri. Nous nous étions juré, dès l'enfance, de n'appartenir jamais que l'un à l'autre. Notre projet de mariage devait se réaliser dès que vous auriez atteint cette position qui serait le fruit de vos efforts.

» Une vieille dame, amie de nos deux familles, nous permettait de nous voir chez elle tous les dimanches.

C'était là que nous échangions les pensées de nos âmes, hâtant de tous nos vœux le jour de notre union... Heureuses et chères journées, si pleines d'illusions, j'ose à peine rappeler vos images en moi... J'ai peur de les ternir en les laissant venir dans ma pensée . . . .

. . . .

» Un jour, j'apprends tout à coup qu'un parent éloigné, avec lequel vous n'aviez jamais eu que des relations indirectes, vous fait l'unique héritier de toute sa fortune.

» Vous partez aussitôt pour la Lorraine sans m'avoir vue. Je vois là comme un premier présage funeste. Vous m'écrivez, et votre lettre me semble froide, contrainte, tout autre que ce que j'espérais... Je me figure découvrir dans votre langage et vos pensées un symptôme de refroidissement... d'abandon peut-être.

» C'est plus que je ne puis supporter : l'inquiétude m'accable! Bientôt, ma tête s'égare tout à fait... Je me dis qu'enivré sans doute par votre situation nouvelle, cédant à des conditions secrètes qui vous sont peut-être imposées, vous devez songer à en épouser une autre que moi... Que suis-je maintenant auprès de vous, après tout, moi, créature abandonnée, pauvre atome perdu dans la foule de toutes celles qui n'ont rien !...

» Fatal mouvement de démence, d'orgueil, de révolte intérieure qui m'a perdue!...

» Une soi-disant amie, une de ces conseillères indignes comme il s'en jette sur les pas des femmes quand la destinée a résolu de les perdre, pénètre dans mon secret, s'empare de moi, profite d'un de ces moments de désespoir où l'âme anéantie est accessible à tout, à force d'avoir souffert et de se croire délaissée!....

» C'est elle qui vient me dire un jour qu'un homme jeune, en possession d'une grande fortune et qui m'a vue

une seule fois par hasard, me désire, me recherche et serait capable de tous les sacrifices pour arriver jusqu'à moi !...

» Confondue dans la douleur et l'égarement, je ne demande pas même le nom de cet homme qne je songe à peine à connaître... Que m'importe, après tout, ce qu'il est?... Je ne vois d'abord qu'une pensée qui se dresse devant moi comme une vengeance et l'expiation de tous mes maux... — une somme d'argent dont je vais me trouver en possession et qui me mettra à même de faire tout ce que je voudrai !...

« Avec cet argent, je m'expatrierai, j'irai dans un autre monde, aux colonies, où j'ai déjà des relations. Là, je réaliserai un plan d'établissement que j'ai depuis longtemps dans la tête... je ferai fortune, sans doute...

» A mon retour en France, je serai, moi aussi, brillante, enviée... Je pourrai porter la tête bien haut... braver en face celui qui m'a abandonnée, trahie pour un sort meilleur. . . . .

. . . .

» Henri, dans ce funeste chaos de plans insensés, de contradictions, de misérables chimères, ne reconnaissez-vous pas bien tout le délire d'une créature qui est le jouet d'une force supérieure à elle-même, qui ne sait pas même ce qu'elle fait au moment où elle va signer un pacte éternel avec une honte dont elle n'a pas mesuré la portée?...

» Que suis-je devenue quand je me suis réveillée, quand j'ai regardé autour de moi?...

» Insensée, qui n'avais pas songé au lendemain, qui croyais que l'on pouvait mettre pour un temps son âme en gage dans les mains de la honte et du mal, et qu'on la retirait ensuite à son heure et comme on voulait!...

» Une fois ce *oui* fatal prononcé en présence du crime et de l'avilissement, tout était dit... J'étais découragée de moi-même... J'avais tué en moi la foi, l'énergie, tout ce qui fait la force et la défense d'une femme dans ce monde.

» Comment vous dépeindre, sans risquer de passer à vos yeux pour une comédienne de repentir, l'horreur que m'inspire cette vie que je mène aujourd'hui, tout ce que j'ai à subir tous les jours d'humiliations et de peines... Je vous fais grâce des détails, ils seraient trop tristes et trop répugnants!...

» Il faut pourtant que j'en sorte, de cette vie maudite... Oui... Il y a longtemps que j'y suis décidée!... Mais que faire? Où aller? Où me jeter?

» J'entends déjà tout ce monde qui me crie, en me voyant reparaître avec ce sceau du mal imprimé sur mon front : — D'où viens-tu, malheureuse? Qu'as-tu fait de ce lot sacré des principes, des sentiments que le ciel avait mis en toi?...

» Henri, je n'ai eu depuis bien longtemps qu'un seul instant de bonheur; ce jour où je vous ai rencontré, par hasard, dans une allée déserte des Tuileries.

» Vous connaissiez déjà ma triste situation, et pourtant vous ne vous êtes pas détourné de moi... J'ai bien vu sur vos traits des signes d'affliction profonde. J'ai compris que vous me plaigniez... Quelle entrevue! Quels moments déchirants et pourtant bien tendres!...

» Vous avez senti que ce n'était pas le moment de m'accabler et que je souffrais trop... Vous avez bien voulu m'adresser, en me quittant, quelques mots de consolation...

» J'ai appris bientôt que vous n'étiez pas encore marié... Je ne puis vous dire quel incompréhensible mé-

lange de regret, de douleur, et aussi d'ineffable félicité, s'est fait dans mon cœur à cette nouvelle!...

» A un autre que vous je n'oserais jamais peindre ce qui se passe en moi, cette lutte incompréhensible sans doute, mais bien vraie pourtant, entre une existence avilie, perdue, et une âme qui n'est pas morte encore, qui se sent plus que jamais capable d'aimer et de se dévouer au bien... A vous, Henri, il me semble que je puis, que je dois toujours tout dire!...

» Que faut-il donc que je fasse pour me tirer de l'abîme?... Comment m'y prendre, dites-le-moi, oh! vous que j'ai tant aimé!...

» Mais, pour cela, il faut absolument que je vous voie, que vous m'accordiez la faveur d'un entretien, que je vous confie mille choses que je ne puis vous dire dans une lettre...

» Henri, ne me le refusez pas, cet entretien qui est mon dernier espoir, ma dernière voie de salut dans ce monde... Songez... songez que je n'ai que vous au monde que je puisse implorer! » . . . .

. . . .

(On entend un coup de sonnette.)

BERTHE, appelant.

Rosalie?...

ROSALIE.

Madame!...

BERTHE.

Est-ce qu'on n'a pas sonné?...

ROSALIE.

Oui, madame... j'allais ouvrir...

BERTHE, tout en finissant d'écrire.

Voici une lettre qui doit être portée ce soir... Si je ne

vous sonne pas au bout d'un quart d'heure, vous partirez, entendez-vous ?...

ROSALIE.

Ça suffit, madame.

(On sonne de nouveau avec force à la porte d'entrée.)

BERTHE, se hâtant de cacheter la lettre.

Voici la lettre... Allez ouvrir, maintenant...

ROSALIE, rentrant précipitamment.

Madame... c'est monsieur et deux de ses amis...

BERTHE, à part.

Dieu ! quel supplice !... Moi qui espérais être seule toute la soirée !... (Elle court à sa glace, essuie ses yeux et arrange ses boucles de cheveux à demi défaites.) C'est bien... Dites que l'on peut entrer...

III

BERTHE, RODRIGUE, IVAN, RÉNÉ.

(Les trois jeunes gens sont légèrement avinés.)

RODRIGUE. Il est entré en donnant un coup de pied dans la porte.

Corne de bœuf !... si l'on peut faire attendre aussi longtemps des hommes comme nous dans une antichambre !

BERTHE.

Mille pardons !... je ne sais pas pourquoi Rosalie ne vous a pas introduits tout de suite...

RODRIGUE.

Ah çà ! est-ce qu'il y aurait du mystère ici, par hasard ?...

BERTHE.

Du mystère !... Hélas ! monsieur, voyez, examinez...

RODRIGUE.

Inutile... Vous savez bien que j'ai confiance en vous... une confiance... relative, bien entendu... (Il se tourne vers Ivan et Réné avec un geste d'emphase.) Très-chers, j'ai bien l'honneur de vous présenter madame la duchesse de... la princesse... la margravine... enfin, Berthe, ma maîtresse en titre... — Chère belle, Ivan et Réné, mes deux camarades les meilleurs...

IVAN et RÉNÉ, s'inclinant avec un respect affecté.

Madame...

(Berthe les salue froidement.)

RODRIGUE.

Figure-toi, cher ange, que nous avions l'intention, en arrivant ici, de débuter incontinent par un vaste bishof... très-américain... Toute réflexion faite, nous ajournerons, vu que nous nous sentons, pour l'instant, légèrement excités... N'est-ce pas, amis?...

RÉNÉ.

Oui... ce diable d'ermitage vous porte au cerveau!...

RODRIGUE.

Eh bien! Berthe, à quoi penses-tu donc?... Et une bougie pour les cigares...

(Berthe présente une bougie aux trois jeunes gens, qui allument leurs cigares et se mettent à fumer.

RODRIGUE. Il s'est jeté brusquement sur une causeuse.

Ah çà, voyons, vous autres, comment trouvez-vous que j'ai fait arranger sa petite cage?... — Toi, Réné, jeune blond, l'artiste *gentleman*, qui aimes tant les trumeaux, les bimbeloteries régence, les brimborions en bois de rose, dis-nous un peu ce que tu penses de tout ce qu'il y a ici!...

RÉNÉ.

Mais je trouve que c'est on ne peut plus splendide!...

RODRIGUE.

N'est-il pas vrai qu'il n'y a pas beaucoup de femmes dans sa position qui soient aussi bien meublées ?...

IVAN.

Non, sans contredit... Je connais les intérieurs de la plupart de ces dames et j'en vois bien peu qui puissent rivaliser...

RODRIGUE.

Du reste, je sais ce que ça me coûte !... J'ai donné carte blanche à mon tapissier... Vous savez, ces animaux-là, quand on leur met une fois la bride sur le cou, ils vont, ils vont... c'est comme des chevaux lancés... — Tenez, ces deux tableaux qui sont là, de chaque côté de la cheminée... ces platées d'Amours bouffis, avec leurs grosses perruques blondes... Eh bien ! ça me revient seulement à mille écus la paire...

IVAN.

Tudieu !...

RODRIGUE.

Mon marchand de bric-à-brac m'a garanti que c'était de purs originaux... des Chancret, des Cancret...

RÉNÉ.

Tu veux dire des Lancret, mon bon ?...

RODRIGUE.

Des Lancret, soit ! je n'y tiens pas... — Mais la tenture, hein ? qu'est-ce que vous dites de la tenture ?... Figurez-vous que c'est du lampas du temps de Marie de Médicis, avec les broderies et les figures faites à la main, sous ses yeux mêmes, par ses femmes de chambre... C'est tout ce qu'il y a de plus historique !... — A propos, et le salon ? Vous ne connaissez pas le salon ?... Berthe, prends une bougie et file devant nous, ma belle...

(Ils entrent tous dans le salon.)

RÉNÉ, *examinant.*

Le salon est encore plus merveilleux que les autres pièces!... C'est quasi-royal... Rodrigue, sais-tu que lorsque tu t'en mêles, tu fais bien les choses?...

RODRIGUE.

Mais oui, je m'en flatte!...

IVAN, *à Berthe.*

Madame, la Pompadour à Bellevue, la Dubarry à Lucienne, n'étaient, je vous jure, pas mieux meublées que vous!...

RÉNÉ.

La Dubarry!... la Pompadour!... Quels noms!... quels temps!... Dieu, la régence!... — Décidément, mon cigare est ignoble!...

(Il jette son cigare.)

RODRIGUE.

Amis, retournons dans la chambre, il fera plus chaud qu'ici... — Ah çà! Berthe, je te dirai que tu me parais avoir ce soir une physionomie assez maussade?...

BERTHE.

Moi?...

RODRIGUE.

Et ça commence à me déplaire très-fort!... Comment, je t'amène deux vrais amis, deux charmants garçons, et tu t'avises de leur faire la moue!...

RÉNÉ.

C'est peut-être que nous ennuyons madame...

BERTHE.

Par exemple!... monsieur, qui peut vous faire croire?...

RODRIGUE.

Je voudrais bien voir qu'elle eût l'air de s'ennuyer quand nous sommes là!... — Voyons, un peu d'abandon

et de gaieté!... Viens ici, ma biche, viens t'asseoir sur mes genoux...

(Il veut l'attirer à lui.)

BERTHE, se retirant.

Monsieur... je vous prie!...

RODRIGUE.

Il paraît que tu as résolu de nous donner ce soir une scène de bégueulerie et de simagrées... Je vais y mettre bon ordre, va, attends... (Avec un geste impérieux.) Ici, tout de suite!... Est ce qu'il y a à se gêner devant des amis!... Est-ce qu'ils ne savent pas bien que tu es ma maîtresse?... — Allons, qu'on m'embrasse, et gentiment!... (Il prend la tête de Berthe qui se laisse embrasser avec une répugnance marquée.) N'est-ce pas, amis, qu'elle est fort bien, ma jolie Berthe?... Voyez donc un peu ses cheveux!... Tenez... (Il ôte le peigne de Berthe et fait tomber ses cheveux.) Hein! quelle longueur!... Tout ça est à elle!... Je crois que vous ne trouverez pas beaucoup de chevelures aussi belles que celle-là... Et ses mains!... et ses pieds!... et sa jambe!... Ah! vous ne connaissez pas sa jambe?...

(Il va pour relever le bas de la robe de Berthe.)

BERTHE, se retirant avec indignation.

Monsieur... laissez-moi...

RODRIGUE, avec éclat.

Sais-tu que décidément tu me donnes furieusement sur les nerfs, avec tes manières, les grands airs que tu prends aujourd'hui?... — Je te préviens que lorsqu'une femme m'impatiente et me fait sortir de mon caractère, je fais comme pour mon cheval... Je la corrige!...

(Il s'est emparé d'une badine qu'il a déposée en entrant sur un meuble, et la fait siffler du côté de Berthe.)

IVAN, l'arrêtant.

Voyons, Rodrigue, un peu de calme!...

RODRIGUE, avec emportement.

Laisse-moi tranquille, toi... je sais ce que j'ai à faire!... (A Berthe.) Est-ce que tu ne m'appartiens pas?... Est-ce que tu crois que j'ai fait pour toi tous ces frais et toutes ces dépenses pour que tu ne m'obéisses pas, pour que tu ne fasses pas toutes mes volontés... à l'instant même... hein!... réponds?...

BERTHE.

Vous avez raison, monsieur, je vous appartiens... je dois vous obéir!...

(Elle relève le bas de sa robe.)

RODRIGUE.

A la bonne heure!... Je me déclare satisfait!...

RÉNÉ, le lorgnon dans l'œil.

Ah! parfait! charmant!

IVAN, de même.

Dans tout l'Opéra, on ne trouverait pas un si joli modèle!... Rodrigue, mon compliment bien sincère!... Madame a un pied et une jambe adorables!...

RODRIGUE.

Oh! mais ce n'est pas tout, il y a encore autre chose!...

IVAN, riant.

Ah! ah! décidément, cher, tu vas trop loin!...

RODRIGUE.

Je veux parler de sa voix... — Vous saurez qu'elle chante comme Alboni... de plus, pianiste jusqu'au bout des ongles!... Il faut que vous en jugiez... Elle va se mettre au piano et nous chanter tout de suite un air...

BERTHE.

Pas à présent, monsieur... Je suis souffrante... il me serait impossible...

RODRIGUE.

Impossible ?... C'est ce que nous allons voir !... Je veux que tout le monde sache que j'ai une maîtresse avec une voix admirable, qui pourrait faire au besoin une chanteuse à trente mille francs par an !...

BERTHE, suppliant.

Si vous saviez ce que j'éprouve !... Demain...

RODRIGUE.

Non, pas demain... tout de suite... Je veux que tu chantes... tu chanteras !... (Il lui serre le bras avec violence, et lui dit à voix basse en la conduisant au piano :) Dieu, si vous saviez comme vous me fatiguez !...

(Berthe est assise au piano et commence un prélude. — Elle s'interrompt un instant pour essuyer rapidement une larme qui tombe des yeux. — Elle chante :)

Una furtiva lagrima
Negl' occhi suoi spunto...

RODRIGUE.

Qu'est-ce que c'est que cet air-là ?...

BERTHE.

La romance de l'*Elisire d'amore*...

RODRIGUE.

Je trouve que c'est fort ennuyeux et fort lugubre... Décidément, l'italien m'assomme...

IVAN.

Et moi donc !...

BERTHE, se retournant à demi.

Si vous voulez, messieurs, je vais vous chanter quelque chose en français...

RODRIGUE.

Non, c'est assez, tu n'es décidément pas disposée aujourd'hui... (A René.) N'est-ce pas comme un fait ex-

près ?... Je voulais vous faire apprécier son talent, et précisément la voix lui manque...— Mais je ne vois plus Ivan... Où est Ivan ?...

RÉNÉ.

Il est dans l'antichambre.

RODRIGUE.

Qu'est-ce qu'il y fait donc ?

RÉNÉ.

Il est en train de causer avec la femme de chambre.

RODRIGUE.

Voyez-vous ça!... Lovelace !... (Il appelle.) Eh! Ivan! Ivan !

IVAN, du fond.

Me voilà.

RODRIGUE.

Eh bien ! tu veux donc nous fausser compagnie ?

IVAN.

Excusez-moi ; mais lorsque cette femme de chambre nous a ouvert la porte, j'avais cru la reconnaître... Elle a été en effet au service d'une de mes anciennes maîtresses sur laquelle je désirais avoir des renseignements... Elle m'a dit ce que je voulais... et me voilà.

RODRIGUE.

Voyons, il ne s'agit plus de nous amuser à la bagatelle... Songeons au vaste bishof américain... — Berthe, sonne Rosalie pour qu'elle nous apporte tout ce qu'il faut.

IVAN.

Rosalie vient de descendre pour une course, m'a-t-elle dit, qu'elle avait à faire...

BERTHE.

Oui, c'est moi qui lui ai ordonné d'aller... chez un de

mes fournisseurs, si je ne la sonnais pas dans quelques instants...

IVAN.

Comment!... juste au moment où nous arrivons!...

BERTHE.

Je ne savais pas, monsieur, que vous dusssiez venir...

RODRIGUE.

Il fallait le deviner!... — Vous êtes ce soir d'une gaucherie!... — J'ai besoin d'une foule de choses!...

BERTHE.

Je suis là pour vous les donner... Indiquez-moi seulement...

RODRIGUE.

D'abord le grand compotier en chine...

(Berthe apporte le compotier, puis tous les objets que Rodrigue désigne successivement)

RODRIGUE.

Le xérès, — l'eau-de-vie, — le porto, — le kirsch, — le sucre, — l'ananas, — le gingembre, — la cannelle, — le carvi... — Je crois que ce sera suffisamment corsé... — Réné, tu es le plus jeune de la société, tu es blond d'ailleurs, c'est à toi de remuer le bishof...

(René agite le bishof avec une cuillère à punch que Rodrigue lui a remise.)

RODRIGUE.

Ah! que la vie a des instants agréables, convenons-en!... Où sont les verres?... Qu'on me passe les verres... (Il emplit les verres, qu'il offre à Ivan et à Réné.) Dégustez-moi ça... Qu'en dites-vous?...

IVAN.

On ne peut mieux réussi!...

RÉNÉ.

Irréprochable!...

IVAN.

Madame ne trinque pas avec nous?...

RODRIGUE.

Au contraire, il faut qu'elle boive aussi... et dans un grand verre, encore... (Il remplit un verre qu'il présente à Berthe.) Tiens, ma belle, pour toi...

BERTHE.

Monsieur... vous savez que j'ai eu depuis quelque temps des douleurs de poitrine. Le médecin m'a défendu surtout les liqueurs excitantes...

RODRIGUE.

Je me moque bien du médecin!... Tu te soigneras demain, si ça te plaît... En attendant, fais ce que je t'ordonne aujourd'hui... bois, je le veux!... (Il lui présente de nouveau le verre en lui lançant un regard de menace.) Remarquez-vous comme elle est obéissante et docile, ma maîtresse!... Il ne s'agit que de savoir la prendre pour lui faire faire tout ce qu'on veut!... (Berthe boit une gorgée et veut remettre le verre sur le plateau.) Non, pas de tricherie... le verre tout entier, tu m'entends!... (Même regard.) Avec les femmes, je procède toujours par la douceur!...

RÉNÉ.

Ah! ah! Ce diable de Rodrigue a vraiment parfois une originalité de reparties!...

RODRIGUE.

Je me sens en verve, ce soir!... Je me déclare inspiré... C'est votre présence apparemment!... Oh! quelle idée!... Berthe, tu vas fumer?...

(Il lui présente un cigare.)

BERTHE.

Mais, monsieur, vous savez que jamais de ma vie...

RODRIGUE.

Tant mieux!... raison de plus pour commencer!... — Qu'est-ce qu'il nous faut, à nous autres hommes d'émotions et de vie joyeuse?... des choses imprévues, des impressions neuves, qui aient l'air de descendre des nuages exprès pour nous... — Tenez, je lisais dernièrement, dans je ne sais plus quel roman, un passage que je vais essayer de vous reproduire : — « On vit alors la jeune Aragonaise allonger ses lèvres, de manière à former le plus joli tuyau rose... Elle y introduisit l'extrémité de l'un de ces cigares merveilleux comme on n'en trouve que dans les magasins de... de Saragosse... Elle jeta bientôt sur sa figure d'enfant, épanouie comme la feuille du platane, un nuage bleu azur, et alors le jeune Nunez... Nunez... » Ma foi! j'ai oublié la suite...

IVAN.

La suite au prochain numéro...

RODRIGUE.

C'est ça même!... Vous voyez bien que nous improviserions aussi de la littérature, si nous voulions en prendre la peine!... Allons, Berthe, imite-nous la jeune Aragonaise... Allume-toi...

(Il présente un cigare à Berthe, qui essaye de fumer, et est prise d'un violent accès de toux.)

RODRIGUE.

A la bonne heure!.., tu as fait preuve de bonne volonté... C'est assez pour aujourd'hui!... (A René et à Ivan.) Très-chers, vous connaissez notre intérieur maintenant... Vous voyez que c'est tout ce qu'il y a de plus asiatique!... (Il commence à balbutier.) Autocratie pleine et entière d'abord!... Nous savons qu'il n'y a que ça de grand et de vraiment pratique ici-bas!... O César!... Sublime Joseph de Maistre, vérité des vérités, prophète des prophètes!...

— Va, je ne me lasserai jamais de t'admirer et de relire tes livres!... (*Il balbutie davantage.*) Les femmes de l'Orient!... les maîtresses!... le bishoff!... Joseph de Maistre!... — Décidément, je crois que je m'embrouille... J'ai besoin de prendre l'air... Fuyons, amis!... Viens ici, Berthe... viens que je t'embrasse avant de partir!

(*Il embrasse Berthe avec brusquerie. — Il entonne :*)

Ah! qu'une fête
Vite s'apprête,
Puisque ma tête...

IVAN.

A nous, les filles des papistes!...

RÉNÉ.

En avant, marchons!

RODRIGUE.

Adieu, chère belle... Je crois que je ne reviendrai que demain soir... Tâche d'être plus aimable qu'aujourd'hui!... Je passerai la nuit au cercle... Bonsoir...

RÉNÉ, *saluant ironiquement.*

Au revoir, madame.

IVAN, *de même.*

Madame, votre serviteur très-humble...

(*Ils sortent bras dessus bras dessous en trébuchant.*)

IV

BERTHE. *Elle se tourne vers la porte, avec un geste de désespoir.*

Sortez, sortez, et soyez maudits!... Êtres cruels, cœurs de néant... Allez, vous avez beau vous hausser et étaler vos insolents orgueils, on la voit bien percer, toute votre indignité, à travers cette enveloppe brillante qui vous couvre!... — Et ils osent se dire nobles, parce

que le hasard leur a donné la noblesse de naissance!... M'ont-ils assez humiliée, torturée!... Oh! les lâches!... Lui surtout à qui j'appartiens, comme il dit... Accabler une malheureuse, amener ses amis exprès pour leur donner en spectacle son avilissement et son désespoir... Digne passe-temps, en effet, bien digne d'un cœur tel que lui!.. — Oh! vous, pauvres misérables filles, qui rêvez la richesse, les biens du monde, au prix de votre avilissement et de l'abandon de vous-mêmes... venez ici, venez voir à quel prix on les achète quelquefois, ces biens que vous appelez de toutes vos âmes!... — Oui, je suis riche, enviée, recherchée en apparence... J'ai tout ce qui semble devoir remplir la vie... Eh bien! dans quelques instants, j'aurai cessé d'exister!... (Elle ouvre un secrétaire et déploie un papier dans lequel se trouve de l'arsenic.) La personne qui m'a remis cette poudre m'a bien assuré qu'il suffisait de quelques grains dans un verre d'eau... Ainsi tout à l'heure, tout sera fini pour moi... — Adieu toi, le seul être que j'aie aimé au monde!... Adieu, beaux rêves, douces illusions du ciel... Adieu, beauté, tendre et jeune couronne que je ne maudis pas... bien que tu aies causé toutes mes peines... Je suis heureuse de te rapporter à Dieu telle qu'il me l'a remise... Ce Dieu n'a pas cru sans doute que ce don serait pour moi une cause de douleur et de mort, que j'expirerais au milieu de la jeunesse, épuisée de remords et de souffrances!...

(On sonne à la porte d'entrée.)

ROSALIE, entrant précipitamment.

Madame, la personne chez qui vous m'avez envoyé porter une lettre...

BERTHE.

Eh bien?...

ROSALIE.

Elle est là... Elle demande à entrer...

BERTHE.

Lui! lui!... — Oh! non, c'est impossible... Non, ce n'est pas lui...

V

HENRI, BERTHE.

HENRI.

C'est bien moi, Berthe, moi qui suis venu près de vous... — Je fais ce que vous m'avez demandé...

BERTHE.

Henri... comment vous remercier?... — Mais... la voix me manque...

HENRI. Il s'est approché de la cheminée et regarde le papier qui est déployé.

Vous vouliez vous tuer?...

BERTHE.

Je n'ai pas même osé demander si la lettre vous avait été remise... de peur de détruire en moi un reste d'espoir... Mais voyant que rien ne venait...

HENRI.

Vous ne devez pas mourir...

(Il jette le papier dans la cheminée.)

BERTHE.

Mais que voulez-vous donc que je devienne?... — Si vous saviez ce qu'est ma vie... ce qu'on m'a fait endurer... ici même... tout à l'heure!...

HENRI.

Ne m'expliquez rien... Je lis dans votre âme, et je vous dis que, malgré tout, vous ne devez pas mourir... — Ecoutez, j'ai eu dernièrement à consoler un être encore plus malheureux que vous... un ami qui n'avait pas mérité de voir son existence perdue, empoisonnée par une

affection trahie, une de ces déceptions accablantes, d'autant plus graves qu'il faut les renfermer en soi, bien se garder surtout de les laisser voir à un monde qui sans doute les frapperait de son dédain... Cet ami n'avait jamais pu aimer qu'une seule femme dans sa vie... une seule!... Son âme était de celles qui ne s'appartiennent plus une fois qu'elles se sont données... La femme qu'il aimait, unie à lui par les liens du cœur, ces liens plus sacrés que tous les contrats du monde, il avait eu la douleur de la perdre par un événement pire que la mort... Elle l'avait délaissé un jour sans explications et sans motif... Puis, elle était tombée dans une de ces situations d'abjection devant lesquelles il semble que l'on n'ait plus qu'à détourner la tête en cachant ses larmes... — Malgré tout, il l'aimait encore... Oui... abandon, honte même, rien n'avait pu le détacher, le désabuser de cette existence qui était la sienne à tout jamais... Il l'invoquait parfois... Il se disait que cette âme abaissée viendrait tôt ou tard se réfugier auprès de lui, lui tendre les bras au nom du Dieu de repentir et de paix!...

BERTHE.

Henri, Henri! dites-moi bien que j'existe... que c'est votre voix que j'entends en ce moment...

HENRI.

Oui, Berthe, oui, c'est bien moi... Pourquoi craindrais-je, après tout, de vous montrer la force de ces sentiments qui vous appartiennent, de vous avouer que j'espère... que je crois encore en vous?... — J'ai conçu pour vous un grand projet qui doit changer toute votre vie et vous arracher à la triste situation où vous êtes. . Seulement, aurez-vous assez de caractère et d'énergie pour l'exécuter?...

BERTHE.

Vous avez le droit de douter de moi, Henri... — Voyez où j'en suis pourtant!... quelques instants de plus... vous me trouviez morte!...

HENRI.

Voici ce que je vous propose... — Ce plan d'expatriation que vous aviez formé autrefois, il faut l'exécuter maintenant... Si, comme je n'en puis douter, vous voulez vous arracher à votre vie actuelle; si tout ce que votre lettre m'exprime est sincère, vous quitterez la France, vous partirez pour la Nouvelle-Orléans... Une famille américaine très-honorable, avec laquelle je me trouve en relation, demande une institutrice française... J'ai pensé à vous pour remplir cet emploi... — Au bout de trois années, que je regarde comme votre temps d'épreuve et d'expiation, écrivez-moi... vous me retrouverez libre comme je le suis à présent... Faut-il vous assurer que jamais de ma part un souvenir, un reproche?...

BERTHE.

Oh! c'est trop! c'est trop!... — Henri, laissez-moi du moins vous bénir.

HENRI.

Serez-vous prête à partir... dès demain?...

BERTHE.

Dès ce soir... à l'instant même... — Arrachez-moi d'ici bien vite... cet air me tue!...

HENRI.

Vous me reverrez tout à l'heure... J'ai à prendre les dispositions nécessaires pour votre départ... je reviens dans quelques instants... Adieu, Berthe... adieu...

BERTHE.

Henri, votre main... me la refuserez-vous?... (Henri lui tend la main; elle s'incline et la couvre de baisers.) Vous verrez que

je ne suis pas indigne de ce que vous faites pour moi!...

HENRI.

Si j'en avais douté, est-ce que je serais venu?...

VI

(L'entretien suivant a lieu dans le même temps que la scène qui précède.)

RODRIGUE, RÉNÉ, IVAN.

(Il s'arrêtent, en sortant de chez Berthe, devant un café.)

RODRIGUE.

Il me semble qu'il pleut... entrons...

RÉNÉ.

Allons au fond... nous pourrons continuer à fumer...

(Ils s'attablent.)

RODRIGUE.

Eh bien! vous l'avez vue... Qu'en pensez-vous?...

IVAN.

Femme charmante, mon bon, sans contredit!... beau type, belle tête, plus de l'éducation, des talents d'agrément, tout enfin!... — Mais je suis fâché de te le dire... prépare toi à recevoir un grand coup... cette femme-là te trompe indignement!...

RODRIGUE, avec colère.

Ivan, sais-tu bien que ton genre de facéties commence à me fatiguer?

IVAN.

Ne nous échauffons pas, mon bon, c'est inutile!... Si je m'exprime ainsi, c'est que j'ai des preuves...

RODRIGUE.

Tu me les fourniras, j'espère!...

IVAN.

A l'instant même!... Lorsque je vous ai quittés, au

milieu de la soirée, pour aller auprès de la femme de chambre, j'avais mon idée... L'air dont ta maîtresse nous avait reçus, son attitude pleine de contrainte devant nous, tout cela m'avait donné à penser... j'étais décidé à éclaircir mes soupçons... Je connaissais en effet la femme de chambre d'ancienne date... Vous savez qu'avec un louis donné à propos on peut tirer de ces filles-là à peu près tout ce qu'on veut... Elle avait à la main une lettre que sa maîtresse lui avait dit de porter... Le cachet venait d'être mis, j'ai pu la lire et la recacheter sans qu'on y vît rien... J'ai appris ainsi que cette Berthe, ce phénix de conduite, cette maîtresse incomparable, avait eu des relations, et en avait évidemment encore, avec un certain Henri de M***.

RODRIGUE.

Comment! ce de M***, cette espèce de voyageur, de géographe à l'air gourmé, que nous voyons quelquefois à la campagne de madame***?...

IVAN.

Lui-même... Berthe était en train de lui écrire juste au moment où nous entrions... Je regrette de n'avoir pas retenu certains passages de sa lettre, c'était curieux!... Imagine-toi le *nec plus ultra* de l'exaltation et du pathos sentimental!... La femme de chambre m'a donné beaucoup d'autres détails... — Il paraît que Berthe a des cheveux de ce de M*** enfermés dans un médaillon qu'elle embrasse à chaque instant... Elle lui a donné rendez-vous pour ce soir, et sans doute, en ce moment même, pendant que nous sommes ici, ils sont ensemble...

RODRIGUE.

Ivan, ce que tu me dis là... Voyons, es-tu bien sûr?... Ne te trompes-tu pas?...

IVAN.

Puisque j'ai lu... lu de mes propres yeux...

RODRIGUE.

Quelle infamie!...

RÉNÉ.

Que veux-tu, cher? le mieux est de supporter ces choses-là philosophiquement!...

RODRIGUE.

C'est ce que nous verrons!... — Écoutez... vous êtes mes amis tous les deux?...

IVAN et RÉNÉ.

Jusqu'à la mort!...

RODRIGUE.

Vous comprenez qu'une femme pour qui j'ai tout fait, que j'ai mise dans le plus grand luxe... et qui me trahit indignement... — Il me faut une vengeance!...

IVAN.

C'est tout à fait mon avis...

RODRIGUE.

Oh! mais non pas pour moi seulement, pour vous aussi, pour tous les gens de notre bord qui pourraient se voir exposés comme moi, après les plus grands sacrifices, à devenir la dupe et le jouet de quelque infâme créature comblée de leurs bienfaits!... Faisons un exemple!... — Est-ce que je puis compter entièrement sur vous dans une circonstance grave?...

IVAN.

Rodrigue... un pareil doute nous offense!...

RODRIGUE.

Il faut que cette femme porte sur elle-même la preuve de son crime, pour qu'elle ne puisse plus désormais en tromper d'autres!...—Vous vous souvenez de la fameuse scène des *Mousquetaires* : « Un homme masqué entre

dans la prison de milady!... — Vous êtes une prostituée, madame, lui dit-il; vous subirez la peine des prostituées!... »

RÉNÉ.

Je m'en souviens parfaitement... je sais tout le passage par cœur...

IVAN.

Je saisis ton idée, Rodrigue...

RODRIGUE.

Et tu l'approuves?...

IVAN.

Sans doute, puisque c'est accepté dans la littérature moderne...

RODRIGUE.

Est-ce heureux, que j'aie conservé ce procédé de tatouage expéditif!... Vous vous souvenez... quand notre ami le lieutenant de frégate nous le communiquait... — Qui sait? nous disait-il, ça pourra peut-être vous servir un jour... — Venez... je demeure juste en face de chez elle... seulement le temps de prendre ce qu'il nous faut... Vous m'attendrez en bas...

(Au moment où Rodrigue, Ivan et Réné arrivent à la maison de Berthe, Henri sort de la porte cochère.)

IVAN, à Rodrigue.

C'est bien lui... Tu l'as reconnu?...

RODRIGUE.

Parfaitement; montons...

(Rodrigue ouvre la porte brusquement et entre avec ses deux amis dans la chambre à coucher de Berthe.)

RODRIGUE, à Berthe.

Un homme était chez vous tout à l'heure... — Vous êtes une infâme. Défaites votre robe...

BERTHE, reculant.

Monsieur... que prétendez-vous faire?...

RODRIGUE, avec menace.

Défaites votre robe, vous dis-je, ou sinon je la déchire du haut en bas...

BERTHE.

Je refuse d'obéir... vous n'avez pas le droit... Au secours!...

RODRIGUE.

Ivan, applique-lui ce bandeau sur la bouche... Réné, place-la sur cette chaise longue... Moi, je me charge de découvrir l'épaule... Passez-moi les aiguilles et le flacon...

(Berthe essaye de se débattre, mais voyant que toute résistance est inutile, elle cède et ne fait plus aucun mouvement.)

RODRIGUE. Il prononce à haute voix chaque lettre, à mesure qu'il l'inscrit sur l'épiderme.

I—N—F—A—M—E

Voilà le mot que vous porterez toute votre vie imprimé sur le corps... Puisse-t-il en arriver autant à toutes les femmes de votre espèce qui seraient tentées d'imiter votre conduite! — A présent, ôtez-lui son bandeau...

RÉNÉ.

Mais... elle est évanouie!...

RODRIGUE.

Pure grimace!... Elle reviendra à elle quand elle voudra... (A Berthe, en s'en allant.) Surtout, pas de bruit, de scandale, si vous ne voulez pas détruire un reste de bonté que je puis garder pour vous... — Demain, vous saurez ce que vous avez encore à attendre de moi...

(Sortie des trois jeunes gens.— Quelques instants après, Henri entre et se précipite à genoux devant le siége où Berthe est étendue.)

HENRI, appelant.

Berthe! Berthe!... réponds-moi, je t'en supplie!... C'est moi!... moi!...

(Berthe fait un léger mouvement.)

HENRI.

Berthe! ma bien-aimée... ce que je vous ai dit tout à l'heure, vous avez bien compris, n'est-ce pas? que ce n'était qu'une épreuve, un moyen de lire en vous-même?...—C'est ensemble que nous quittons la France... Mais en partant, vous porterez mon nom, vous serez ma femme...

(Berthe se retourne avec effort, et lui fait voir son épaule en souriant avec amertume. — Henri recule de quelques pas avec horreur.

HENRI.

C'est lui, n'est-ce pas?...

(Berthe fait un signe de tête d'assentiment.)

HENRI, redressant la tête avec force.

Eh bien! plus que jamais tu es à moi... tu m'appartiens... — Va... tu m'es sacrée... ils n'ont pas pu, du moins, toucher à l'âme... Je réparerai tout, à force de tendresse... ma bien-aimée... ma vie!

BERTHE.

Merci, Henri... merci... Je meurs contente!...

(Ses yeux se ferment.)

HENRI, à la femme de chambre qui vient d'entrer.

Vous ferez savoir à M. Rodrigue de G*** que sa maîtresse est morte ce soir... morte subitement... — C'est moi qui me charge de la faire ensevelir...

TOUJOURS MANON LESCAUT

I

MARTIEN, seul, chez lui.

Ah! pauvres femmes, pauvres femmes que vous êtes!... Comme on vous classe, comme on vous juge dans un certain monde!... Que l'une d'entre vous tranche par hasard sur les autres, fasse un peu de bruit par l'éclat de sa beauté et de son élégance, tout de suite on s'acharne après elle... On en fait un monstre d'insensibilité et de coquetterie... On l'adore, et en même temps c'est à qui la dénigrera!... O injustice éternelle des jugements humains!... — On a fini par te pardonner, à toi, Manon Lescaut, idole charmante et néanmoins si coupable!... Les élans de ton cœur et tes grâces naturelles ont fait passer sur toutes tes fautes... — Flora, c'est Manon, moins la perfidie... Qu'elle est belle, mon Dieu, et quelle nature vraiment incomparable!... Il faut l'aimer comme je fais pour savoir l'apprécier!... Cependant, c'est à qui me criera : — « Prenez garde!... C'est la femme la plus dangereuse du monde!... Elle vous perdra, comme elle en a perdu tant d'autres!... » Oh! les profanes... comme ils la connaissent!... Qu'importe, après tout, qu'on l'attaque et la poursuive? ne suis-je pas là, moi, pour la défendre et l'absoudre?...

LE DOMESTIQUE.

Un billet pour monsieur...

MARTIEN.

Donne et laisse-moi... (Sortie du domestique.) C'est d'elle!... J'en étais sûr!... (Il baise la lettre avec transport.) Nous nous quittons hier soir, et ce matin... elle devine qu'il me faut absolument quelques mots de sa main... quelques-unes de ses pensées!

(Il lit.)

« Viens le plus tôt que tu pourras, je me trouve dans un embarras bien cruel!... Que je suis malheureuse!... Quelle situation!... Toutes mes idées se troublent... Viens bien vite, mon meilleur ami... Je n'ai plus d'espoir qu'en toi... Tu m'ouvriras peut-être une voie de salut... »

Une voie de salut, à toi, ma Flora... Ah! demande-moi mon sang, mon existence!... — Et l'on voudrait qu'une femme qui vous écrit ainsi d'abandon et d'élan pût jamais avoir dans l'âme l'ombre d'un calcul!...— Allons, je suis fou vraiment de revenir sur ces misérables bruits!... Mais que lui arrive-t-il?... Quelque peine d'argent peut-être... Ne suis-je pas là?... Je ne suis plus riche, hélas! Je l'ai été... Mais l'argent s'écoule si vite dans la vie de Paris!... — Que peut-il me rester encore?... Environ deux cent mille francs, m'a dit dernièrement mon homme d'affaires... C'est peu sans doute!... Pourtant avec cela on peut encore faire bien des choses dans ce monde... surtout quand l'affection vous soutient!... (Il sonne. — Au domestique qui vient d'entrer.) Vite!... Tout ce qu'il me faut pour ma toilette!... — Il me semble que je ne serai jamais prêt!... Dieu! qu'il me tarde d'être auprès d'elle!...

II

Chez Flora.

FLORA. Elle est assise devant un petit bureau à cylindre ; la table est toute couverte de lettres décachetées, de registres et de papiers d'affaires.

C'est étrange !... je ne trouve pas ces deux reçus que mon notaire m'a envoyés !... Ah ! les voici... Mettons-les avec les autres dans le carton... (Elle jette les papiers dans un carton.) Mon agent de change m'écrit qu'il a vendu ces jours-ci mes rentes à un taux bien plus élevé que je n'avais acheté... Il m'a rachetée, puis vendue encore... Ce qui me constitue un bénéfice net de seize mille francs en liquidation... Certainement, je ne me plains pas... Pourtant, j'avoue que j'espérais mieux... — Où sont donc les quittances des loyers de mes deux maisons ?... J'ai peu de non-valeurs pour l'instant... Tout est loué du haut en bas... C'est égal, si je pouvais administrer moi-même, quelle différence !... (Elle regarde les quittances.) Ce gérant est décidément insupportable !... Il a des complaisances pour certains locataires... Et puis il me laisse toujours à mon compte l'éclairage et les portes et fenêtres... Je lui ai dit vingt fois que je ne voulais plus m'en charger !... — Ah ! si l'on connaissait le chiffre exact de la fortune que j'ai amassée déjà, c'est pour le coup qu'on me jetterait la pierre ! — Après tout, pourquoi les femmes entretenues ne deviendraient-elles pas des femmes de chiffre... positives et calculatrices comme leur siècle ?... Pourquoi ne feraient-elles pas de bons et solides placements comme les industriels, les avocats, les artistes, toutes les classes de la société ?... — Du reste, je ne parais en rien... Je n'opère jamais que par des prête-noms... Je m'arrange

toujours pour avoir des dettes chez mes fournisseurs... Je vends mon mobilier une fois chaque année... On peut me croire pauvre ou gênée tout au moins... Personne ne pénètre le fond de ma vie... (On frappe à la porte.) Est-ce toi, Clémence?...

CLÉMENCE.

Oui, madame... — M. Martien est dans l'antichambre... Il demande s'il peut entrer?...

FLORA.

Certainement... qu'il entre...

(Elle a rabattu avec précipitation le dessus du bureau, et va se jeter sur une causeuse, en prenant une pose languissante.)

MARTIEN, FLORA.

FLORA.

Martien... mon bien-aimé... Si tu savais combien je suis heureuse de te voir!...

MARTIEN.

J'ai pris à peine le temps de lire ta lettre... Je suis accouru...

FLORA.

Merci de ton empressement!... Mais viens donc ici, près de moi... (Elle le fait asseoir à côté d'elle.) Tu ne trouves pas que lorsqu'on reste à distance l'un de l'autre la confiance a plus de peine à s'établir?...

MARTIEN.

C'est vrai... — Dis-moi, tu as donc des chagrins, des ennuis?... Conte-moi bien vite ce qui te tourmente.

FLORA.

Non, parlons de toi d'abord... — Tu es bien portant, n'est-ce pas, aujourd'hui?... — Es-tu monté à cheval,

ce matin ?... — As-tu vu tes amis ?... — As-tu gagné de l'argent hier au club ?... — Les affaires que tu poursuis ont-elles l'air de réussir ?... — Ah ! à propos... j'oubliais !... (Elle va décrocher un petit tableau qui est au coin de la cheminée.) Ce tableau-là est-il de ton goût ?...

MARTIEN.

Il faudrait que je fusse bien difficile !... Un Meissonnier, et des mieux réussis !...

FLORA.

Puisqu'il te plaît, emporte-le... Garde-le tant que tu m'aimeras...

MARTIEN, voulant lui rendre le tableau.

Y penses-tu... par exemple !...

FLORA.

Tu me refuses ?...

MARTIEN.

Sans doute... tu reviens toujours à tes mêmes enfantillages !... — Dernièrement encore, ce petit poignard florentin si bien ciselé qu'il m'a fallu emporter... L'autre jour cette aiguière orientale... puis des émaux... des ivoires... — Il suffit que je remarque chez toi quelque objet pour que tu veuilles absolument me l'offrir...

FLORA.

Ça t'offense ?... — Ah ! oui, je conçois... Accepter par hasard quelques bagatelles d'une femme telle que moi, c'est humiliant, n'est-ce pas ?... Les hommes sont parfois bien étrangement susceptibles !... Nous autres femmes, nous n'avons pas de ces scrupules-là dans l'amour... Ainsi, moi... j'accepterais tout de toi sans la moindre arrière-pensée... puisque tu m'aimes !...

MARTIEN.

Pardonne-moi, si je t'ai choquée sans le vouloir... C'est que je crains toujours de te priver...

FLORA.

Voyons, si je suis heureuse de t'offrir cette peinture... pourquoi me gâter mon bonheur?...

MARTIEN.

Allons, pas de querelles, j'accepte... — Je placerai ce tableau chez moi... à un endroit où je pourrai l'avoir sans cesse sous les yeux...

FLORA.

Du reste, mon pauvre ami, en te l'offrant, je ne fais que le sauver sans doute d'un grand naufrage...

MARTIEN.

Que veux-tu dire?...

FLORA.

Je suis menacée d'une bien triste catastrophe!... — Une saisie mobilière!... Tout ce que tu vois ici : glaces, tapis, statuettes, tentures, dressoirs, objets d'art, en un mot tout le mobilier va sans doute être enlevé...

MARTIEN.

Est-il possible?

FLORA.

Oui, mon ami, enlevé pour être vendu aux enchères... N'est-il pas vrai que c'est horrible?... Ce n'est pas que je tienne beaucoup à ce luxe en lui-même... Ton affection me tient lieu de tout!... Mais, tu sais, l'amour-propre... Et puis, nous autres femmes, on nous juge si souvent sur l'apparence!...—Me vois-tu contrainte de sortir d'ici pour aller me jeter dans quelque affreuse mansarde?...

MARTIEN.

Oh! non, jamais!... j'aimerais mieux me vendre moi-

même que de te savoir réduite là... Je ne suis pas aussi philosophe que toi... Ce cadre d'élégance où je te vois, cet ameublement si riche, mais surtout si plein de distinction, j'y tiens comme à un trésor qui me serait confié!... Voilà qui est puéril sans doute, mais devant toi, est-ce que je dois rougir de paraître exalté jusqu'à la folie?... Eh bien! quand j'entends vanter quelque part ton mobilier, toutes ces merveilles réunies chez toi, j'éprouve je ne sais quel sentiment d'orgueil et de joie!... Je me dis qu'aucune femme à Paris n'a ton goût ni ta recherche!... — Et tous ces amas de colifichets délicieux, mêlés de tant de souvenirs précieux pour nous, on viendrait nous les disperser, les jeter aux mains du premier manant venu qui, pour une somme d'argent, se trouverait posséder les fragments de notre intimité et de notre bonheur!... Oh! non, je m'y oppose!... c'est tout mon amour, c'est mon cœur lui-même que l'on vendrait... Il faudra qu'on le mette en pièces avant d'en venir là!....

FLORA.

Mais mon pauvre ami, que veux-tu donc faire?... Sais-tu bien que j'ai affaire à l'être le plus dur et le plus inflexible du monde?... — Un tapissier!... Ces gens-là sont, comme tu sais, impitoyables pour les pauvres femmes... Le mien est entré ce matin comme un furieux... Il m'a dit que je le promenais depuis assez longtemps, qu'il allait faire emporter tout ce qui était ici, jusqu'au dernier fauteuil... Il a ajouté une foule de menaces, jusqu'à ce qu'il m'ait fait pleurer!...

MARTIEN.

Oh! le misérable!... que n'étais-je là!..

FLORA.

Attends, ce n'est pas tout!... — Il a osé me dire que

je n'avais qu'un seul moyen de me sauver... Il m'a annoncé qu'un jeune homme de Francfort, Nathaniel de Rannebourg, tu sais qui je veux dire, était éperdument amoureux de moi... qu'il était décidé à faire pour moi les plus grands sacrifices, et que je n'avais rien de mieux à faire que de le recevoir...

MARTIEN.

Comment!... il s'est permis !... — J'espère bien que tu l'as fait jeter honteusement à la porte !...

FLORA.

Hélas ! quand on dépend de ces gens-là, qu'ils tiennent votre sort dans leurs mains !... — Horrible alternative!... Me voir jetée sur le pavé comme une mendiante, ou bien aller m'abandonner à un homme que je ne connais pas!... Mon Dieu ! quelle existence !...

MARTIEN.

Ma Flora, ne te désespère pas... Nous trouverons bien, à nous deux, quelque moyen d'en sortir !...

FLORA.

Mais encore une fois, que veux-tu que je devienne ?... — Toi-même, si demain tu me voyais dans le fond d'un grenier, couverte d'une mauvaise robe, dépouillée de tous les prestiges du luxe, m'aimerais-tu encore ?...

MARTIEN.

Arrête... Ah! ne profane pas ce qu'il y a entre nous de sacré !...

FLORA.

Eh bien !... j'ai tort... Oui, tu m'aimerais toujours, malgré tout... je le sais... Mais moi, aurais-je assez de force pour la supporter, cette hideuse misère qui, dit-on, vous dégrade l'âme et vous tue comme un poison lent ?... Qui

sait ce qu'elle m'inspirerà et où elle me poussera ?... — Ainsi, il faut que j'aille jusqu'au bout dans cette voie fatale où je me suis jetée !... Va, malheureuse fille, épuise-le tout entier, ce calice de honte qui t'est versé !... Demain, cède au premier venu, à un être que tu es bien sûre d'avance de mépriser et de haïr !... — Et pourtant, il y a encore en toi un cœur capable d'aimer, de sentir les choses pures de l'affection ; mais ce cœur, il faut que tu l'étouffes de tes mains, froidement... — Est-ce qu'il t'est permis, à toi, d'avoir du cœur ?...

MARTIEN.

Epargne-moi, Flora !... Tu ne sais pas le mal que tu me fais !... — Ecoute-moi... Tu ne verras pas ce Nathaniel... jamais... Je te le défends !...

FLORA.

Je ne le reverrai pas... non sans doute... Mais les suites !..

MARTIEN.

Je ne suis plus riche, malheureusement... C'est égal !... dussé-je aller jusqu'à mes dernières ressources, je saurai te débarrasser de ce créancier qui te persécute... — Il se nomme ?...

FLORA.

Ragoneau... rue de l'Arcade...

MARTIEN.

A quelle heure peut-on le voir ?...

FLORA.

Tous les jours de quatre à cinq heures...

MARTIEN.

Il en est trois... J'ai le temps de passer chez mon homme d'affaires... Va, ne t'afflige plus, ma Flora... Cet homme sera payé aujourd'hui même...

FLORA.

Martien... je ne songe pas même à te remercier !... —Va, tu es le dernier vrai cœur d'aujourd'hui !...

MARTIEN.

Oui... Mais je vois des larmes qui brillent dans tes yeux !...

FLORA.

Des larmes d'attendrissement, mon bon Martien... de reconnaissance !...

(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. — Sortie de Martien.)

FLORA, seule. Elle rit aux éclats.

Ah ! ah !... la bonne comédie !... Pauvre garçon !... Est-il donc facile à plumer !... C'est pitié vraiment !... (Elle s'approche de sa glace, rarrange ses cheveux et bassine ses yeux qu'elle a rougis en faisant semblant de pleurer.) Je crois, Dieu me pardonne ! que j'ai des remords !... Bah ! moi ou une autre... Avec une bonhomie et une naïveté pareilles, il ne peut guère manquer d'y passer tôt ou tard... Il y a tant de femmes rouées dans ce Paris d'à présent !... (Elle appelle.) Clémence ?

CLÉMENCE.

Madame...

FLORA.

Va-t'en sur-le-champ chez Ragoneau... — Tu lui diras que le jeune homme en question sera chez lui tout à l'heure... Il saura ce que ça veut dire...

CLÉMENCE.

J'y vais à l'instant, madame...

(Sortie de Clémence.)

FLORA, seule.

Ce vieux rusé de Ragoneau va voir tout de suite qu'il

a affaire à un exalté, à une espèce de fou... Il est capable de faire monter mon compte jusqu'à vingt mille francs !... — Quinze mille pour moi... cinq mille pour lui... Il prélève un quart sur ces sortes d'affaires, le juif !... — Après tout, quinze mille francs sont toujours bons à prendre !... Justement, on me conseille d'acheter des mines de la Loire... Voilà un placement tout trouvé... — Dire que c'est le sixième mobilier que je me fais payer ainsi de connivence avec Ragoneau !... Dame ! quand on est jeune et belle, et qu'on est à la mode, il faut savoir profiter un peu de son bon temps !...

III

Un mois après.

(A Bade. — Dans l'appartement d'un hôtel.)

MARTIEN, FLORA.

MARTIEN.

Il est certain que c'est une méthode très-sûre... infaillible même !... Enfin, depuis notre arrivée, tous les jours de nouveaux bénéfices... — Il serait vraiment singulier que je refisse ma fortune à Bade...

FLORA.

Et en attendant, tu as voulu, généreux et dévoué comme toujours, que tout ton gain me fût consacré... Le moyen de ne pas céder à tes insistances ?... J'ai pu ainsi envoyer plusieurs à-compte à mes autres fournisseurs qui étaient devenus aussi menaçants que celui dont tu m'as délivrée...

MARTIEN.

Est-ce que cet argent ne te revenait pas de droit ?...

Toutes les fois que je tente quelques gros coups, je crois entendre derrière moi une voix bien tendre qui me dit : — « Courage! c'est pour elle, c'est pour lui épargner quelque nouvel ennui!... » Je suis superstitieux comme tous les joueurs... Je me dis que l'usage du gain influe beaucoup sur la chance... Comment veux-tu que je ne gagne pas, quand la pensée de notre affection est toujours de moitié dans mon jeu?...

FLORA.

Et tu ne veux pas qu'on t'aime à la folie, quand tu vous dis de ces choses-là!...

MARTIEN.

Je te jure que je n'ai au monde qu'une seule idée... te mettre bien vite à l'abri de ces persécutions d'argent qui usent, dévorent la vie de tant de pauvres femmes!...

FLORA.

N'ai-je pas été bien inspirée, le jour où je t'ai dit : — Partons... j'ai un de ces pressentiments secrets qui ne vous trompent jamais... Je suis sûre que nous allons avoir une belle chance!... Je connais d'ailleurs une marche à peu près certaine... Emporte tout l'argent dont tu pourras disposer...

MARTIEN.

Tout a été à souhait jusqu'à présent... Nos bénéfices ont été en grossissant tous les jours...

FLORA.

Nous végétions, mon bon ami, conviens-en, dans ce petit cottage de Groslay que tu as fait arranger tout exprès pour moi... — C'est vrai que le jardin était fort joliment dessiné... qu'il y avait de charmantes échappées du haut de la terrasse... Mais lorsqu'on a bien respiré l'odeur des chèvrefeuilles et des jasmins, qu'on a entendu

roucouler les pigeons sous le toit du châlet, caressé la chèvre blanche de la pelouse et compté les espérances d'abricots et de grappes de raisin qui se trouvent le long des murs.... on a souvent des accès de spleen... il vous vient des bâillements champêtres!... — D'ailleurs la campagne et les soucis d'argent vont mal ensemble... Goûtez donc les fleurs et le feuillage quand vous voyez derrière les charmilles et les touffes de dahlias des fantômes de fournisseurs, de hideuses silhouettes de créanciers!...

MARTIEN.

Ou bien il faut s'aimer éperdument... être absorbé dans un de ces sentiments exclusifs où toute la réalité disparaît!...—Quand je suis près de toi, sais-je seulement si je suis riche, pauvre, triste, ou heureux?... Je sais que je t'aime, voilà tout... —Ma bien-aimée, dis-moi seulement que tu t'associes aussi parfois à cette absorption de tout l'être dans un sentiment...

FLORA, *regardant la pendule.*

Il est sept heures, mon bon ami.—Le jeu te réclame... Il est temps de retourner au salon de conversation..

MARTIEN.

Oui, tu as raison... Je pars... D'autant plus que je veux frapper ce soir les grands coups... Il faut absolument que cette martingale nous rende bien plus qu'elle n'a fait jusqu'à présent... Nous allons être riches, ma Flora, riches tous les deux et pour toujours... — Tu ne viens pas avec moi?...

FLORA.

Permets-moi de ne pas sortir... Je veux me coucher de bonne heure... Cette course d'hier au château d'Eberstein m'a fatiguée...

MARTIEN.

Repose-toi, mon bon ange... Le moindre malaise qui te surviendrait me mettrait au désespoir... Tu vas faire des vœux pour moi... c'est assez pour que ma bonne chance continue...

FLORA.

Ma pensée ne te quittera pas d'un seul instant!... — Si je dormais ce soir, réveille-moi, pour me dire ce que tu auras fait...

MARTIEN.

Oui... je te dirai tout ce qui s'est passé... — Adieu, ma Flora... mon ange... Adieu...

(Il sort en lui envoyant plusieurs baisers de la main.)

FLORA, seule.

J'ai cru qu'il ne s'en irait pas... Lorsqu'une fois il s'embarque dans ses longues phrases sentimentales, c'est à n'en pas finir!... Qu'il me tardait d'être seule!... Ne faut-il pas que je lise ce billet qu'on m'a remis en cachette avant dîner?... — Ah! mon cher Nathaniel, vous y venez donc enfin!... Je savais bien que si je me trouvais à Bade cet été, vous ne pouviez manquer d'être pris tout à fait!... — Le neveu de la première maison de banque de Francfort!... Ce n'est pas une conquête à dédaigner!... (Elle lit la lettre.) Il me demande *si je veux décidément être à lui?...* Il m'invite à me trouver ce soir sur la route de Lichtenthal... sa voiture m'attendra... nous quitterons Bade ensemble... — Diable! il est expéditif!... Après tout, il a raison... Qu'ai-je à craindre de mon côté?... On le dit riche... Et puis, ce brusque départ aura l'air d'un enlèvement... Ça donne toujours du relief à une femme!... Allons, je n'ai pas de temps à perdre... Il doit être déjà au rendez-vous... — Ah!... à pro-

pos... et Martien?... Pauvre Martien!... le quitter ainsi... — Bah! écrivons-lui... Au surplus, il est ruiné... Il gagne pour l'instant, c'est vrai... Mais ça ne peut pas durer bien longtemps... Il a si peu de tenue au jeu et si peu de tête!... Tôt ou tard je serais un embarras pour lui... Une femme comme moi ne peut vraiment plus lui convenir!...

(Elle écrit le billet suivant :)

« Mon cher bien-aimé,

» Je suis forcée de partir ce soir même à l'improviste...

» Je viens de recevoir à l'instant une lettre datée de Colmar, dans laquelle on m'apprend que ma sœur aînée est mourante... Je n'ai pas un moment à perdre, si je veux l'embrasser une dernière fois...

» J'espère bien que tu me pardonneras d'être partie précipitamment, sans même t'avoir embrassé. J'aurais bien été te trouver au salon, mais j'avais peur de te déranger...

» Tu sais que dans une martingale aussi grave que celle que tu poursuis, il suffit souvent de manquer un ou deux coups pour que toute la combinaison soit détruite...

» Adieu, mon cher Martien, nous nous retrouverons à Paris dans quelques jours...

» Ta bien-aimée,

» Flora. »

(Elle cachète la lettre et la dépose sur la cheminée.)

(A la femme de chambre qui vient d'entrer.) Bien vite, Clémence, un peu de linge, quelques robes dans une de mes caisses... nous partons...

CLÉMENCE.

Madame veut-elle bien me dire où nous allons?...

FLORA.

Sur la route de Lichtenthal... Surtout pas un mot, un signe qui indique où nous allons, ou je te chasse...

CLÉMENCE.

Madame sait bien que j'ai tout intérêt à être discrète...

FLORA.

Marche devant.

Une heure après.

MARTIEN. Il sort du salon de jeu dans un état d'agitation extrême.

Quelle séance!... Quelle soirée!... A-t-on jamais vu une intermittence pareille?... Il a fallu que tout y passât, jusqu'à mon dernier louis!... Ainsi vont les choses, quand le sort se tourne contre vous!... Plus de ressources... plus rien!... Il me vient dans l'esprit des pensées sinistres... Allons, fi! c'est une lâcheté... un sacrilége d'ailleurs!... Quand on a, dans sa vie, une consolatrice suprême!... Ah! c'est dans de pareilles crises qu'on sent bien tout le prix d'une affection véritable!... (Il se rend à l'hôtel, et monte précipitamment à l'appartement qu'il occupe avec Flora. — Il appelle en entrant.) Flora?... réponds-moi... Où es-tu?... Flora?... — Serait-elle sortie?... (Il s'approche de la cheminée, et aperçoit la lettre.) Une lettre... écrite par elle?... Que signifie?... Je tremble malgré moi!... Serait-ce encore quelque malheur?... (Il lit, et froisse la lettre avec douleur.) Partie!... mon Dieu! partie!... dans ce moment... Ah! devais-je m'attendre à cela de sa part?... (Après une pause.) Mais comment!... fou que je suis!... je l'accuse... comme s'il y avait de sa faute!... comme si ce départ avait dépendu d'elle?... (Il reprend la lettre.) Elle me demande de

lui pardonner!... — Pauvre amie!... Tiens... voilà ma réponse... (Il embrasse la lettre avec transport à plusieurs reprises.) Je suis bien sûr que ces baisers-là t'arriveront, en quelque endroit que tu te trouves!... Tu songeras, n'est-ce pas, à m'en renvoyer quelques-uns?... (Il se promène avec agitation.) Que faire maintenant?... Après cette succession d'émotions et de secousses violentes... ma tête éclaterait si je restais ici plus longtemps!... (Il regarde à la fenêtre.) On vient de fermer les portes du salon... Heureusement, il y a encore du monde sur la pelouse... La nuit est magnifique... Descendons... Je trouverai bien quelques personnes avec lesquelles je pourrai converser et tâcher de me distraire...

(Il descend sur la pelouse; après avoir erré quelques instants de côté et d'autre, il s'arrête derrière un massif d'arbres et assiste, à demi caché, à l'entretien suivant.)

PREMIER CAUSEUR.

N'est-ce pas que c'est un événement très-curieux et très-original?

DEUXIÈME CAUSEUR.

Oui, si ce n'est pas un de ces mille commérages comme on en invente ici tous les jours?...

PREMIER CAUSEUR.

Non, c'est très-authentique!... J'ai vu, de mes yeux vu... Elle est partie, vous dis-je... — Mais devinez avec qui?

DEUXIÈME CAUSEUR.

Avec... avec...— Ah! ma foi, j'y renonce... Ce pays-ci est une lanterne magique... On y rencontre des gens de toutes les parties du monde!...

PREMIER CAUSEUR.

Eh bien ! partie avec le petit Nathaniel de Rannebourg...

TROISIÈME CAUSEUR.

Est-ce possible !... Je croyais, moi, qu'elle était venue ici avec quelqu'un... ce jeune Français qui a joué beaucoup depuis quelques jours, et qui, par parenthèse, a subi ce soir une si furieuse bourrasque !...

PREMIER CAUSEUR.

Précisément... Flora qui a, comme tout le monde sait, un flair merveilleux, a compris sans doute que la chance était ou allait être contre ce jeune homme... Elle n'a pas hésité à se retourner brusquement, et à changer de pavilllon...

MARTIEN. Il a écarté violemment les branches du massif et s'est élancé au milieu du groupe. — Au premier causeur.

N'est-ce pas vous qu'on nomme Léopold de Ronat ?

LÉOPOLD.

Moi-même, monsieur... Qu'y a-t-il, je vous prie, pour votre service ?...

MARTIEN.

Je me nomme Martien de C... Je suis l'amant de Flora... ce jeune Français dont vous parliez tout à l'heure... — J'ai à vous dire que vous êtes un misérable imposteur !...

LÉOPOLD.

Monsieur !...

MARTIEN.

Et que vous venez de débiter un tissu de calomnies odieuses sur le compte d'une femme que vous ne connaissez pas... que vous ne méritez pas de connaître !...

LÉOPOLD, en baissant la voix.

Inutile, je pense, monsieur, de prolonger une conversation pareille... Quand voulez-vous que nous nous re-

voyions ?... je suis beaucoup plus âgé que vous... je vous dirai cependant que je n'ai jamais négligé l'escrime... — Du reste, les armes me sont indifférentes...

MARTIEN.

Demain matin, à sept heures... derrière le vieux château... J'aurai des épées...

LÉOPOLD.

Vous pouvez comptez sur moi...

Les préliminaires du duel, les communications de témoins conform s aux règles ordinaires. — Les deux adversaires sont en garde et se chargent avec vivacité.

LÉOPOLD, s'arrêtant.

Vous devez être blessé, monsieur ?...

MARTIEN.

Oui... j'ai le bras droit percé d'outre en outre... je ne pourrais plus tenir mon arme...

(Il s'affaisse, ses témoins le soutiennent.)

LÉOPOLD.

Permettez-moi d'appeler un médecin que j'ai fait venir et qui est à quelques pas d'ici... il va vous faire tout de suite le premier pansement... Vous souffrez ?...

MARTIEN.

Oui, monsieur... beaucoup...

LÉOPOLD.

J'espère bien que votre blessure n'aura pas de suites graves... — A présent que tout est fini, permettez-moi de vous parler comme si nous nous connaissions de longue date... Il suffit de vous voir, monsieur, pour comprendre que vous avez un cœur noble, un caractère plein de franchise et de loyauté... Je vous assure que la femme

que vous aimez, et sur laquelle j'ai pris de nouveaux renseignements très-précis, n'est pas digne de votre affection... — Hier soir, je me promenais avec le prince de... et madame F... quand nous avons rencontré, dans l'avenue de Lichtenthal, Nathaniel qui montait dans une chaise de poste... Flora était déjà installée dans le fond... Elle a relevé son voile comme une femme qui ne craint nullement d'être vue... elle nous a même souhaité le bonsoir du ton le plus calme et le plus naturel du monde... Voulez-vous que le fait vous soit attesté par le prince lui-même?...

MARTIEN.

C'est inutile, monsieur... je vous remercie de vos excellentes intentions... Depuis hier, mes yeux se sont ouverts... il m'est survenu d'ailleurs des indices... des preuves, que je n'avais pas quand j'ai eu le malheur de vous provoquer... J'ai reconnu que j'étais en effet une bien triste dupe... la victime d'une grande perfidie!...

LÉOPOLD.

Laissez-moi donc user jusqu'au bout de ce privilége de l'âge que j'ai près de vous... Les natures élevées et sensibles telles que la vôtre sont rares aujourd'hui... On doit s'intéresser à elles quand par hasard on les rencontre, et les ménager, les sauver d'elles-mêmes, s'il se peut... Croyez-moi, rompez à jamais avec cette femme... Elle a été la cause de notre altercation... elle vous attirerait sans doute de nouvelles peines si vous la revoyiez...

MARTIEN.

Qui? moi, la revoir!... — Ah! monsieur, puisque vous voulez bien me porter quelque intérêt, soyez sûr que je suis guéri de cette femme, guéri à tout jamais!... La

revoir, conserver même son souvenir... — je me regarderais comme le plus misérable des hommes !...

IV

Un mois après.

A Paris, devant une maison de la rue de... — Il est neuf heures du soir. — Martien se promène devant la porte, en s'arrêtant de temps en temps pour regarder les fenêtres du premier étage.

MARTIEN.

Dire qu'elle est là... derrière ces rideaux, que cette lumière est la sienne, et que je n'aurais qu'un faible espace à franchir !... Revenu à Paris depuis une heure à peine, me voici dans son quartier, devant sa maison... — Quel chemin ai-je pris ?... Quelle force irrésistible m'a poussé ici ?... J'en suis encore à me le demander !.. Ah ! fuyons bien vite... ma tête se perd... je sens que je commettrais quelque lâcheté !... (Il fait quelques pas pour se retirer et s'arrête tout à coup.) L'accabler pourtant... voir comment elle soutiendrait ma vue... Dieu ! quel bonheur ce serait pour moi !... — Oui... il faut que je la revoie !... C'est un devoir, après tout !... Il y a dans la vie de ces crimes qu'on ne doit pas laisser impunis !... Montons...

(Il sonne à la porte de Flora.)

CLÉMENCE, ouvrant.

Comment ! c'est vous, monsieur Martien... vous de retour !...

MARTIEN.

Allez dire à votre maîtresse que je désire lui parler sur-le-champ....

CLÉMENCE.

Oui, monsieur... (Elle revient au bout d'un instant.) Monsieur, madame ne peut pas vous recevoir...

MARTIEN.

Quand y sera-t-elle pour moi?...

CLÉMENCE.

Jamais, monsieur...

MARTIEN.

C'est fort bien!... Vous lui direz qu'à la première occasion je la tuerai... Dans les dispositions où je suis, il m'est à peu près indifférent de finir sur un échafaud... Je ne serai même pas fâché que mon histoire fasse un peu de bruit et soit connue de tout le monde!... Bonsoir...

(Il descend l'escalier; la femme de chambre le rejoint au moment où il va pour ouvrir la porte cochère.)

CLÉMENCE.

Monsieur... j'ai transmis à madame ce que vous veniez de me dire... elle veut bien vous recevoir... Si vous vouliez remonter?...

MARTIEN.

Soit!

(Il traverse l'appartement de Flora et arrive dans sa chambre, où il la trouve à demi étendue sur un lit de repos, dans l'attitude d'une personne souffrante. — Il reste quelques instants les bras croisés, les yeux attachés sur elle, sans pouvoir dire un seul mot. — Il commence enfin d'une voix entrecoupée.)

MARTIEN.

Vous comprenez bien... que ce ne sont pas des reproches que je vous apporte... je tiens seulement à ce que vous sachiez que je ne suis plus votre dupe... — Vous avez failli me rendre fou de désespoir... J'ai eu, à cause de vous, un duel qui m'a valu une blessure très-grave... Depuis un grand mois je languis dans une ville d'Allemagne, malade et abandonné de tous... Je suis, grâce à vous, la fable et le jouet du monde... Il me reste en tout

quelques billets de mille francs que j'ai là... sur moi... (Il frappe sur sa poche, Flora suit des yeux avidement son geste. — Il s'est armé d'un poignard et fait un mouvement vers elle.) Ah ! quand je pense à tout cela, je ne sais qui me retient !...

FLORA, avec calme.

Oh ! vous pouvez me frapper !... allez, frappez, ne craignez rien... pour le cas que je fais de la vie !... — Vous me retrouvez mourante... Depuis mon retour, je n'ai pas quitté la chambre ..

MARTIEN.

Écoutez... vous sentez bien vous-même qu'il faut absolument que je me venge... que je commette un de ces actes de désespoir qui donnent le change aux grandes douleurs !... Vous avez fait de moi un forcené, une espèce de monstre... Raison, sentiments, croyances, vous avez tout tué en moi !... O mon Dieu ! toi qui m'as vu souffrir, dis-moi comment il se fait que j'existe encore ?...

(Il cache sa tête dans ses mains et garde le silence pendant assez longtemps.)

FLORA. Elle s'est approchée de lui insensiblement.

Il faut que vous m'écoutiez à votre tour... Mais d'abord, cessez de me regarder avec ces yeux de ressentiment et de fureur... — Martien, donnez-moi votre main...

MARTIEN, retirant sa main avec indignation.

Ah ! vous me faites horreur !...

FLORA.

Toute votre haine vient, n'est-ce pas, de mon brusque départ de Bade ?...

MARTIEN.

Plût au ciel que je n'eusse que de la haine pour vous !...

FLORA.

Je n'ai qu'une chose à vous dire... j'ai été plus mal-

heureuse que vous !... (Mouvement de doute de Martien.) Oh ! je ne cherche pas à me disculper !... Je ne veux rien nier ni rien affaiblir... Laissez-moi pourtant vous avouer un fait étrange, incompréhensible sans doute pour quiconque ne connaîtrait pas certaines crises de l'âme... Peu de temps avant notre départ, vous m'aviez fait lire *Manon Lescaut*... singulier livre qui avait bouleversé toutes mes idées, allumé en moi comme une fièvre de passion désordonnée, poussée jusqu'à la trahison et au délire !... Je songeais sans cesse à cette scène où Manon, au plus fort de son amour pour Desgrieux, le quitte pour suivre G... M... Manon en a-t-elle été moins aimée pour cela ?... Au contraire .. Il semble que l'amour qu'on avait pour elle n'ait fait que s'accroître en raison même du pardon qu'elle a obtenu...— J'ai voulu imiter Manon Lescaut... « Ou je le perdrai, me disais-je en pensant à vous, ou bien il reviendra à mes pieds, plus tendre et plus passionné que jamais !... » Fatale épreuve qui nous a perdus tous les deux !... — Ah ! je te jure que j'ai bien payé mon crime !... Pour quel homme t'ai-je quitté, grand Dieu ! Quelle âme ingrate et vulgaire... si indigne de moi, je ne crains pas de le dire !... Et quand je pense que j'ai pu te sacrifier, toi, le modèle des cœurs, toi, l'objet de toutes mes pensées... Tu comprends si j'ai dû pleurer ma faute !... — A présent que tu sais tout, délivre-moi d'une vie qui m'est à charge... tue-moi, mon bien-aimé, tue-moi !...

(Elle s'est emparée de la main de Martien, qui ne songe pas à la retirer. — Nouveau silence.)

MARTIEN.

Quand je ferais ce que vous me dites... quand je vous tuerais pour me tuer ensuite, cela changerait-il rien aux choses !... Ah ! si je pouvais, au prix de tout

mon sang, refaire votre passé!... Flora, Flora, vous que j'ai entourée de tant de foi, d'illusions!...

(Il appuie sa main sur ses yeux.)

FLORA.

Des larmes!... oh! mais tu vas me briser l'âme!... quand je songe à celles que tu versais près de moi au temps de notre bonheur!...

MARTIEN, s'éloignant d'elle brusquement.

Adieu... Tenez... Je ne vous importunerai plus... je ne chercherai plus à vous revoir... Vivez heureuse... puissiez-vous trouver un être plus sensible et plus dévoué que moi!... c'est mon dernier souhait en vous quittant!

FLORA, le retenant.

Non, je ne veux pas que tu partes ainsi... ou sinon... je m'attache à toi... — Dis-moi, est-ce que nous pouvons vivre tous les deux sans nous chercher de la pensée, sans nous rejoindre sans cesse, comme par l'effet d'une fatalité plus forte que nous-mêmes?... — Martien... malgré tout... nous nous aimons tant!...

MARTIEN.

Dieu!... Qu'osez-vous dire là?...

FLORA.

Je n'ai plus le droit de parler d'amour devant toi... je le sais bien... Pourtant si je ne craignais pas d'être maudite par ta bouche, il est une pensée qui me revient en ce moment et qui me remplit tout entière... — Si j'osais te la confier, Martien, si je ne craignais pas?...

MARTIEN.

Parlez... parlez... Au point où nous en sommes, qu'avons-nous à redouter l'un de l'autre?

FLORA.

Eh bien !... si... (Elle baisse la voix avec mystère.) Si tu me pardonnais?...

MARTIEN, reculant vivement.

Moi !...

FLORA.

Va... je sais bien qu'il y a dans la vie de ces choses qui ne s'oublient pas... Mais que veux-tu? quand on a par trop souffert, on se réunit quelquefois pour écarter, d'un commun accord, certains souvenirs qui vous accablent... ne fût-ce que pour faire trêve un peu à de trop grandes peines... — Martien, si tu pouvais regarder, pour quelques instants seulement, notre séparation comme un mauvais rêve qui m'est venu, un de ces accès de délire et d'abandon de soi-même où l'on ne s'appartient plus... si seulement un signe de pardon t'échappait !... quels trésors de reconnaissance et de tendresse sans fin tu mettrais en moi !... Ma vie tout entière, est-ce que je ne devrais pas te la consacrer pour effacer s'il se peut le mal que je t'ai fait?...

MARTIEN.

Flora... épargne-moi, au nom du ciel !... Que veux-tu donc que je devienne?... Tu le vois, me voilà sans volonté... Il me semble que je n'existe plus devant toi !...

FLORA.

Ce que je veux? — je veux que tu demeures ici... que tu restes avec moi... toujours...

MARTIEN.

Que dis-tu là?... y songes-tu?...

FLORA.

Je ne puis plus te perdre de vue d'un seul instant... ignorer ce que tu feras... — Écoute... Ce n'est plus une

liaison ordinaire qu'il nous faut pour nous venger du passé... Non, c'est quelque chose qui échappe entièrement aux sentiments et aux préjugés ordinaires de la vie !... Il faut que nous puissions à chaque instant regarder dans nos deux âmes pour voir ce qui s'y passe, pour nous consoler et nous raffermir mutuellement !... — Cette demeure est la tienne, Martien... je ne veux pas que tu en aies d'autre...

MARTIEN.

Comment !... mais... — c'est une cohabitation que tu me proposes là ?...

FLORA.

Oui... appelle cela comme tu voudras... qu'importe le mot pour une situation qui est à nous seuls, dont nous ne devons compte qu'à nous ?...—Tu hésites, tu recules !... Ah ! oui, je comprends... la crainte, n'est-ce pas, d'avoir sans cesse à supporter ma vue ?...

MARTIEN.

Oh ! non, non !... Tiens, puisqu'il faut te l'avouer... j'ai beau vouloir me contraindre... je ne puis parvenir à te haïr !... Malgré tout... je sens... je sens que je t'aime !...

FLORA.

Ah ! je savais bien que ce mot-là finirait par t'échapper !...

MARTIEN.

Quant à ce projet de nous réunir, de vivre ensemble, si j'étais riche encore, si je pouvais disposer de moi... je serais peut-être assez faible pour consentir... mais ma position présente est de celles où, loin de chercher à se rapprocher d'une femme, on doit, au contraire, s'en éloigner... Je suis revenu à Paris à peu près sans ressources... Je me propose de solliciter un emploi modeste qui me

fasse vivre... J'ai pu, avec beaucoup de peine, sauver cette petite somme dont je te parlais tout à l'heure, et qui me permettra de subsister quelques mois jusqu'à ce que j'aie trouvé ce que je cherche... — Tout ce que je possède est dans ce portefeuille...

FLORA. Elle s'empare du portefeuille et compte un à un les billets qui s'y trouvent.

Six mille francs!...

MARTIEN.

C'est maintenant ma seule fortune!...

FLORA.

Mon pauvre Martien!... Et c'est avec une pareille somme que toi, habitué à toutes les délicatesses du monde, tu te proposes d'affronter les hasards et les mille obstacles de la vie!... (Elle met le portefeuille dans sa poche.) Monsieur, je suis fâchée de vous le dire, mais, à dater de ce moment, vous êtes mon prisonnier... vous vivrez ici... Cet argent représente la rançon de votre délivrance... Vous me le redemanderez quand vous voudrez partir...

MARTIEN.

Flora, au nom du ciel... cessons ce jeu cruel qui me tue... m'enivre en même temps!...

FLORA.

Un jeu! tu oses appeler cela un jeu!... Épargne-moi à ton tour... laisse-moi me dire que je puis me racheter, me purifier par cette pensée de vivre avec toi! — De qui dépendons-nous, après tout?... Est-ce que le monde ne nous a pas maudits tous les deux depuis longtemps?... Eh bien! qu'il nous oublie, qu'il nous maudisse tout à fait!... Nous n'en jouirons que mieux de notre amour!... Viens dans mes bras, mon bien-aimé, viens... Promets-moi que tu ne me quitteras plus jamais!...

MARTIEN.

Ah! Flora!... je cède malgré moi... mais... je sens que tu me perds!...

FLORA.

Oui, je te perds... mais je t'aime!... (Pendant que Martien la tient embrassée, elle regarde derrière lui le portefeuille.) Six mille francs de plus à joindre à ce que je possède!...

V

Quelques jours après.

MARTIEN. Il rentre seul chez Flora vers minuit.

Singulières alarmes que celles qu'on se fait parfois dans l'affection!... Je l'observais ce soir... Je lui trouvais un air de gêne, de préoccupation... je me suis figuré qu'elle m'aimait déjà un peu moins!... Folles idées qu'un de ses regards va dissiper tout à l'heure!... — Que cette soirée passée loin d'elle m'a paru longue! Il a bien fallu pourtant la quitter pour quelques heures... Cette bonne vieille tante qui m'a toujours tant aimé et qui tenait à me voir!... Pouvais-je m'y refuser?... Elle est souffrante, délaissée, dans un état de gêne et d'isolement où l'on n'a plus guère d'amis dans ce monde!... — Enfin, me voici arrivé!... Comme le cœur me bat!... Il semble que quelque chose d'extraordinaire se prépare!...

(Il frappe à la porte de la maison de Flora. — La femme de chambre sort précipitamment de la loge du concierge et se jette au devant de lui.)

CLÉMENCE.

Monsieur Martien... Vous ne pouvez pas monter...

MARTIEN.

Qu'est-ce que cela veut dire?...

CLÉMENCE.

L'amant de madame est revenu ce soir à l'improviste.... M. Nathaniel...

MARTIEN.

Nathaniel?... Mais... c'est une plaisanterie apparemment?...

CLÉMENCE.

Non, monsieur, non... Ce monsieur Nathaniel est un homme très-dangereux... Madame craint de s'en faire un ennemi... Elle est forcée de le ménager... — Voici vos effets dans cette malle... (Elle indique une malle en cuir qui se trouve le long du mur.) Si vous voulez bien vous transporter dans l'hôtel où vous êtes descendu en arrivant, madame vous donnera bientôt de ses nouvelles...

MARTIEN.

Et elle n'a rien ajouté?...

CLÉMENCE.

Non, monsieur, rien... Avez-vous quelque chose à lui faire dire?...

MARTIEN.

Dites-lui... dites-lui...

(Ses yeux se ferment; il s'affaisse.)

CLÉMENCE.

Ah! grand Dieu! le voilà qui s'évanouit!... (Au concierge.) Jean... Jean... faites bien vite avancer un fiacre... Dites qu'on le transporte à l'hôtel de Dunkerque, dans la rue voisine... — S'il allait avoir une attaque ici, dans la maison... quel scandale! c'est pour le coup que madame serait compromise!...

VI

Dans la prison de Clichy [1].

MARTIEN, dans sa cellule.

Mon Dieu, quand donc te plaira-t-il de me délivrer de ce songe terrible qui me poursuit et m'agite encore?... Ma vie est détruite, je le sens... je n'ai plus rien à espérer dans ce monde... Pourtant sa pensée est toujours là... attachée à mon âme comme une plaie incurable et mortelle!... Elle m'a écrit peu de temps avant que je fusse ici... Elle m'a juré qu'elle n'était pas coupable... qu'elle avait de quoi se justifier... Comment la croire, quand moi-même autrefois je l'ai maudite?... — S'il était vrai pourtant?... Si cette fois elle était innocente?...

LE GARDIEN.

Une lettre pour monsieur...

MARTIEN, ouvrant la lettre.

La main de ma bonne tante...

(Il lit.)

« Mon pauvre Martien, j'ai appris par ton homme d'affaires le malheur qui t'était arrivé! Juge de mon chagrin! Le fils de mon frère emprisonné pour dettes!

» Heureusement, j'ai de quoi te sauver. Il paraît qu'il s'agit d'une somme de dix mille francs. J'ai pu l'économiser sur mon petit revenu; quel meilleur usage en puis-je faire que de te l'envoyer bien vite?

[1] On devinera sans doute qu'à l'époque où cette scène s'est passée, les détenus de Clichy avaient encore le droit de recevoir les visiteurs dans leur cellule.

» Tu trouveras les dix billets de banque enfermés dans ma lettre... Viens m'embrasser dès que tu seras sorti... A plus tard les remontrances, n'est-ce pas? »

Excellente et digne femme!... Moi qui me plaignais d'être oublié, abandonné de tout le monde!... Ah! j'ai eu tort de douter de la Providence!... Je vais donc pouvoir sortir d'ici... quitter cette triste prison... Dieu veuille pourtant que je n'aille pas retomber encore sous ce joug fatal!...

LE GARDIEN.

Monsieur, une dame est là, qui demande à vous voir.

MARTIEN.

Une dame!... Dieu! si c'était?... (Il s'élance hors de sa cellule.) Flora!...

VII

MARTIEN, FLORA.

FLORA.

Oui, mon ami, oui, c'est moi... et Dieu sait les reproches que j'ai avant tout à t'adresser!

MARTIEN.

Des reproches... vous!...

FLORA.

Ne pas même m'avoir avertie du malheur qui t'arrivait... me cacher ton emprisonnement... Il a fallu que ce fût un étranger...

MARTIEN.

Mon silence n'a pas dû vous surprendre, après notre dernière séparation!...

FLORA.

Écoute, les circonstances sont graves... ne perdons pas

notre temps en paroles inutiles... Tu sauras tout... tu verras toi-même si je pouvais faire autrement que de recevoir ce Nathaniel... Je suis sûre d'avance que tu m'approuveras... — J'apprends d'aujourd'hui seulement que tu es enfermé à Clichy... J'accours au plus vite... Mais, dis-moi d'abord... — est-ce qu'on peut se faire des signes du bâtiment des hommes à celui des femmes ?

MARTIEN.

Comment ?... pourquoi cette question-là ?...

FLORA.

Mon ami... c'est que je ne vais guère tarder sans doute à venir te rejoindre dans cette prison.

MARTIEN.

Est-il possible ?

FLORA.

Je suis moi-même poursuivie pour dettes !... J'ai perdu tout ce que je possédais... On m'a fait faire de fausses spéculations... En dernier lieu, il m'a fallu signer je ne sais quel papier qui entraîne après lui les conséquences les plus graves... — Enfin, un de mes créanciers est décidé à me faire emprisonner, si je ne lui compte pas aujourd'hui même... oh ! une somme très-forte !...

MARTIEN.

Quelle est cette somme ?...

FLORA.

Dix mille francs...—Je suis sûre d'avoir cet argent-là dans fort peu de temps... J'ai écrit à Colmar à ma sœur aînée, qui m'a fixé une date... demain ou après-demain au plus tard... C'est un argent de famille qui est à nous et ne peut par conséquent me manquer... Le retard est causé par quelques formalités judiciaires... En attendant,

les huissiers chez moi... une saisie mobilière... un emprisonnement !... — Ah ! je sens que je ne survivrai pas à un tel malheur !...

MARTIEN.

Eh bien ! il faut le conjurer !...

FLORA.

Par quel moyen ? hélas !...

MARTIEN.

Je viens précisément de recevoir la somme qu'il vous faut de la part de ma tante, qui me l'envoie pour mon élargissement... Prenez-la !...

FLORA.

Mais... — et toi, mon bon ange ?...

MARTIEN.

Moi ?... Puisque vous recevrez de l'argent d'un moment à l'autre... j'attendrai... Allons d'abord au plus pressé... J'ai assez d'énergie, je pense, pour supporter encore un jour ou deux le séjour de la prison !...

FLORA.

Martien !... Ah ! tu seras donc toujours le même !... toujours le dévouement en personne !... (Elle prend les billets que lui présente Martien.) Va, tu n'attendras pas longtemps ta sortie... Je viendrais plutôt me constituer prisonnière à ta place !... (Elle regarde de côté et d'autre.) A propos, sais-tu bien que ta cellule est très-coquette ?... Des jardins aux alentours... des fleurs... des arbres sous ta fenêtre !... — On ne se croirait jamais dans une prison !...

MARTIEN.

J'étais d'abord dans une cellule du rez-de-chaussée, très-sombre, où j'ai failli mourir de chagrin !...

FLORA.

Oh !... pauvre ami !... (Elle continue à fureter.) Comme on

reconnaît bien toujours ton goût dans les moindres détails !... Ces bagatelles élégantes que tu as su réunir sur ces tablettes !... (Elle s'arrête devant un petit tableau accroché à la muraille.) Tiens... un Meissonnier !...

MARTIEN.

Oui... qui me rappelle des temps plus heureux... J'ai juré de ne m'en séparer jamais... quoi qu'il pût arriver...

FLORA.

J'en voudrais faire faire une copie... — Est-ce que tu me permettrais de le reprendre ?... Oh ! pour quelques jours seulement...

MARTIEN.

Bien volontiers... Du moment où je sais qu'il restera chez vous...

FLORA, après avoir pris le tableau.

Je te quitte, mon bon ami... Il faut que je coure bien vite chez mon horrible créancier !... — Demain, je serai ici à midi sans faute... Quoi qu'il arrive, nous passerons toute la journée ensemble...

MARTIEN.

Adieu, Flora...

FLORA.

Au revoir, mon bon Martien...

VIII

Le lendemain.

MARTIEN. Il compte les coups de l'horloge, qui sonne midi.

Je ne me trompe pas, cette fois.. J'ai bien compté les

douze coups... — Que cette matinée m'a paru longue !... Depuis que je suis levé, je n'ai pu faire autre chose que m'agiter, rentrer, sortir, me dire à chaque instant qu'elle allait paraître... (Il prête l'oreille.) Un pas de femme !... On ouvre... C'est elle !... il n'y a plus à douter !

LE GARDIEN.

Une dame, monsieur...

(Une femme voilée se présente devant Martien, qui recule de quelques pas.

L'INCONNUE.

Voulez-vous bien, monsieur, prendre connaissance de ce billet ?...

MARTIEN, lisant.

« Impossible, mon bon ami, d'aller te voir aujourd'hui... Je suis accablée d'affaires... Ce maudit argent qui n'est pas encore arrivé !...

» Je t'envoie à ma place une de mes connaissances, Félicie, charmante personne que tu seras, je pense, heureux de connaître. Je n'ai pas voulu que tu fusses aujourd'hui sans compagnie... La prison est une si triste chose !... » (Il laisse tomber la lettre.) C'est vous qui vous nommez Félicie ?...

FÉLICIE.

Oui, monsieur...

MARTIEN.

Et elle a pu croire !... Ah ! la malheureuse !... (Il cache sa tête dans ses mains. — A Félicie.) Éloignez-vous, au nom du ciel !... Vous ne savez pas !...

FÉLICIE.

Je sais tout, monsieur, et c'est pour cela que je suis venue vous trouver... — Je commence par vous dire que je ne suis qu'une misérable créature obligée de se vendre

tous les jours au premier venu... Malgré cela, il est de ces infamies que l'on n'est pas disposé à commettre... J'ai eu l'air de céder à ce que l'on m'a demandé, parce que j'ai compris que j'aurais ainsi l'occasion de vous voir et de vous éclairer... — La femme que vous aimez, monsieur, si peu digne de votre affection, m'a fait venir... On m'a fait attendre dans une pièce voisine de celle où Flora se trouvait avec d'autres hommes... J'ai entendu tout ce qu'elle disait... Elle s'est vantée, d'abord, de tous les mauvais tours qu'elle vous a joués... Elle a appris par votre homme d'affaires, avec qui elle est en relation suivie, que vous aviez reçu de l'argent, c'est pour cela qu'elle est venue vous trouver hier... — « Certes, je lui rendrai son argent, a-t-elle dit, mais dans un mois ou deux... Je saurai le faire patienter jusque-là... Il est très-bien, d'ailleurs, à Clichy!... — Les intérêts de dix mille francs pendant deux mois!... c'est toujours bon à prendre!... » Elle a fait voir ensuite un tableau qu'elle vous avait donné autrefois, et qu'elle vous a repris pour le faire entrer dans une vente qu'elle prépare... Elle a ajouté enfin : — « Puisqu'il aime tant Manon Lescaut, je compte lui en servir jusqu'au bout... » C'est alors qu'on m'a introduite... Flora m'a dit ce qu'elle attendait de moi... Elle m'a remis une pièce d'or... Je vous jure, monsieur, que j'étais anéantie et glacée d'épouvante devant cette femme, qui me semblait encore plus méprisable que moi... Je suis sortie, j'ai donné la pièce d'or au premier pauvre que j'ai trouvé... C'était comme une brûlure, une marque de fer rouge que je croyais avoir dans la main !... — Je me suis dit, pourtant, que j'avais un devoir à remplir auprès de vous, en venant vous faire part de tout ce que j'avais appris...

MARTIEN.

Oui, vous avez bien fait... Vous vous êtes conduite en femme de cœur !... — Vous m'avez épargné de nouvelles peines...

FÉLICIE.

Monsieur, avant de vous quitter... si je pouvais vous être utile à quelque chose?...

MARTIEN.

Acceptez cette bourse... Le peu qu'elle contient vous sera plus utile qu'à moi...

FÉLICIE.

Soyez béni, monsieur... J'ai un enfant... Grâce à vous, il aura de quoi manger demain...

Deux jours après.

FLORA. Elle est étendue dans un fauteuil, un journal à la main. — Elle se relève brusquement.

Grand Dieu!... est-il possible?... ce pauvre Martien qui s'est pendu hier dans sa cellule de Clichy !... Quel événement!... — Hélas! il devait finir ainsi!... une tête si faible et en même temps si ardente!... — Décidément Paris m'ennuie, il faut que je me retire du monde... J'irai vivre dans quelque ville de province bien éloignée, où personne ne me connaîtra... — Je donnerai beaucoup aux pauvres... Je tâcherai de fonder un hôpital... — Si j'ai mal vécu dans un temps, on ne dira pas, du moins, que je n'ai pas fini en honnête femme!..

LA COALITION

I

GUERBON, CORBIER.

(Ils sont en train de dîner en tête-à-tête dans le cabinet particulier d'un restaurant.)

GUERBON.

Ce cher Corbier !... N'est-il pas vrai qu'on n'est vraiment pas trop mal traité ici ?...

CORBIER.

Comment donc, admirablement !... On voit que le chef est tout à fait un homme de mérite !...

GUERBON.

Il traite la bisque comme personne en France !... — Je t'assure que je me sens pour l'instant dans un état de béatitude suprême !... Un vieil ami devant moi que je n'ai pas vu depuis quelque temps, avec sa bonne grosse face rougeaude et épanouie comme un soleil levant... Un excellent dîner qui s'achève !... Une digestion qui s'annonce déjà sous les meilleurs auspices ! — Ah ! bénis soient ces moments si doux qui nous arrivent quelquefois ici-bas comme des pressentiments du paradis terrestre !...

CORBIER.

Ainsi que toi, Guerbon, je me trouve dans les meilleures dispositions d'esprit... et d'estomac...

GUERBON.

N'ai-je pas eu une très-bonne idée, dis-moi, en t'entraînant ici?... Nous nous rencontrons nez à nez sur le boulevard... — Tiens, c'est toi?... — Dieu soit loué!... Parbleu! dînons ensemble... Une débauche de vieux garçons en tête-à-tête, comme du temps où nous étions maîtres clercs et où nous allions manger des matelotes tous les deux le dimanche au port Marly... Ça va nous rappeler notre jeunesse... Nous entrons bras dessus, bras dessous, nous demandons un cabinet sur le devant... et nous voilà...

CORBIER.

Sais-tu bien qu'il y a quinze jours au moins que nous ne nous étions vus!...

GUERBON.

Hélas! oui... Nous devenons vraiment trop casaniers!...

CORBIER.

N'est-il pas vrai, Guerbon, qu'il y a dans la vie une certaine époque où l'on craint toujours de ne plus se retrouver, lorsqu'on se perd de vue pendant quelque temps?...

GUERBON.

Oui... On éprouve ça surtout à mesure qu'on vieillit... L'âge développe en nous certains penchants affectueux et sensibles... — Cependant, nous ne sommes pas encore précisément vieux... Nous n'avons guère que la cinquantaine et bien peu de chose avec...

CORBIER.

Cinquante et un, moi...

GUERBON.

Et moi cinquante-deux... Enfin, nous nous portons bien... Nous digérons bien... Nous n'avons d'infirmités d'aucun genre ni l'un ni l'autre... C'est l'essentiel!... (Il sonne.) Garçon, une autre bouteille de vin!...

LE GARÇON.

Du même, monsieur?... Du romanée-conti?...

CORBIER.

Sans doute... Décidément, je n'admets plus que le bourgogne, moi!... Le bordeaux est plat!... — Mais, dis-moi, Guerbon, nous étions tout à l'heure sur le chapitre des femmes... Est-ce que tu n'as pas déjà remarqué que dans cette vie de Paris, qui est un gouffre, un enfer pour l'argent, où les frais et les dépenses se multiplient d'une façon si effrayante, une liaison est en soi une chose fort dispendieuse?...

GUERBON.

Certainement... — Il y a des gens qui viennent vous dire : Mais aussi pourquoi, diable, des liaisons?... Ils en parlent bien à leur aise!... Posons d'abord les faits en ce qui nous concerne... — Je suis comme toi notaire honoraire... Quand j'ai eu vendu mon étude à mon maître clerc, un garçon plein de probité et de mérite... deux cent mille francs de plus que je ne l'avais payée, je me suis trouvé fort isolé dans le monde avec mes soixante mille livres de rentes, placées moitié en immeubles et moitié en rentes sur l'État... — Ma femme était morte depuis plusieurs années... J'étais sans enfants... Je n'avais absolument en fait de parents qu'un neveu avec qui

j'étais brouillé, parce que j'avais reconnu en lui des tendances socialistes très-prononcées... Je n'avais donc de relations d'aucun genre... Il a bien fallu faire une liaison...

CORBIER.

Sans contredit... — Du reste, mon ami, ton histoire est absolument la mienne... Il y a entre nos deux existences des points de coïncidence vraiment très-remarquables!... — Ainsi, ma femme est morte au moment où tu perdais la tienne... J'ai vendu ma charge aussi à mon principal clerc, à la même époque que toi... J'ai à peu près la même fortune que toi... J'étais brouillé avec mon filleul, un novateur, un cerveau brûlé qui avait des opinions politiques diamétralement opposées aux miennes... Est-il rien, dis-moi, de plus ennuyé, de plus désœuvré au monde qu'un notaire honoraire qui n'a rien à faire absolument que d'aller tous les jours à la Bourse voir ce que fait la rente, et de temps en temps chez son successeur pour lui rappeler ses époques de remboursement?. . — J'ai fait comme toi, j'ai pris une maîtresse... Je m'en trouve bien jusqu'à présent... Seulement, je remarque aussi que c'est un grand sujet de dépense!... — Voyons, à combien estimes-tu le budget de Clotilde?...

GUERBON.

Mais... à cinq cents francs par mois...

CORBIER.

Juste comme celui de Marthe...

GUERBON.

J'écris très-exactement ma dépense tous les jours à un sou près... J'ai même établi, pour le budget de Clotilde, un petit registre à part avec des indications à moi. — J'en ai eu le mois dernier juste pour cinq cent soixan...

douze francs dix-sept centimes... — Il est vrai de dire que nous avons eu de très-fortes pluies, un brouillard intense pendant plusieurs jours... Il nous a fallu un chapeau de velours et deux paires de brodequins d'extra...

CORBIER.

Est-ce que tu n'es pas d'avis, mon bon, qu'il y aurait sur ce chapitre-là de notables réductions à opérer?...

GUERBON.

Certainement... Je l'ai toujours pensé... Mais pour cela, il faudrait s'entendre... Or, ces petites femmes-là, si rangées et si honnêtes qu'elles soient, forment toutes entre elles une espèce de coalition, de franc-maçonnerie occulte... Elles établissent certaines conventions de toilette dont il est bien difficile de se garer!... Il suffit que l'une d'elles se montre quelque part avec une étoffe, une parure nouvelle, pour que toutes veuillent aussitôt en avoir une semblable...

CORBIER.

Heureusement, nous sommes parfaitement tombés... Deux jeunes filles d'une naïveté, d'une candeur... qui travaillent pour elles du matin au soir dans leur petit salon si propret... qui en sont encore à parfumer leurs fichus et leurs mouchoirs de poche avec du thym et des feuilles de roses sèches... et qui nous aiment!... Ah!... — Marthe et Clotilde sont amies intimes et se voient souvent... Je t'avoue que je suis très-heureux, moi, de cet arrangement-là...

GUERBON.

Et moi de même... Il me convient beaucoup... D'abord, ça ne nous sort pas de notre cercle, et puis nous avons ainsi des garanties... Nous sommes bien sûrs qu'elles ne se dérangeront jamais, qu'elles n'iront pas

courir les bals, les soupers, faire de ces mauvaises connaissances de femmes répandues qui sont la perte des jeunes filles dans leur position... De plus, nous pouvons les tenir encore par un certain côté... — Ainsi, supposons que j'impose à Clotilde des réductions d'intérieur, il est clair qu'elle s'y résignera d'autant plus aisément qu'elle saura que Marthe a été de ta part l'objet des mêmes mesures...

CORBIER.

C'est de toute évidence!... J'ai, d'ailleurs, toujours le soin de répéter à Marthe chaque soir, lorsque je vais chez elle, que les fonds publics sont en baisse, que mes locataires sont en arrière de leurs loyers, etc., etc.

GUERBON.

Juste comme moi... Mais, voyons un peu le détail de leurs petits budgets... — Quatre-vingts francs de loyer par mois, voilà ce que me coûte l'appartement de Clotilde... c'est évidemment fort cher!...

CORBIER.

Celui de Marthe m'en coûte quatre-vingt-dix, mon ami!...

GUERBON.

Il est certain que pour cinq ou six cents francs par an, on a, sur les hauteurs du quartier Montmartre, de fort jolis appartements bien aérés... Salon, chambre à coucher, terrasse même dont elles peuvent faire, si elles ont du goût et de l'intelligence, une espèce de petit bocage avec une tente, des plantes grimpantes, et quelques caisses d'arbustes... Ce qui leur fait, en été, une pièce de plus à ajouter à leur logement...

CORBIER.

Eh bien! oui, cher ami, mais c'est que, dans ces prix-là, il faut ordinairement monter jusqu'au cinquième... Or, je prends du ventre tous les jours... Je t'avoue que maintenant monter cinq étages, c'est pour moi fort dur... D'ailleurs, mon médecin me défend de monter...

GUERBON.

C'est comme moi... J'entre en transpiration quand je monte... Je m'essouffle... Or, arriver près d'une femme sans pouvoir dire un seul mot, être forcé de s'éponger le front pendant un quart d'heure, c'est fort désagréable!...

CORBIER.

Crois-moi, ne touchons pas au loyer, ce serait une mauvaise économie... — Par exemple, nous avons le chapitre de la toilette sur lequel nous pouvons opérer hardiment... On me demande rien que pour les robes, bonnets, chapeaux, mantelets, etc..., une somme ronde de deux cents francs... J'ai toujours trouvé ça exorbitant!... Il me semble qu'en réduisant ce chapitre-là à cinquante écus?...

GUERBON.

Certainement, c'est bien suffisant!... Du reste, il n'y a pas de jour où je ne dise à Clotilde qu'elle me plaît cent fois mieux avec une robe de mousseline imprimée, un petit chapeau de paille bien simple à rubans et un bouquet de violette au côté, qu'avec toutes ces garnitures, ces grands volants qui ont l'inconvénient de coûter fort cher d'une part, et, de plus, d'afficher une femme quand elle sort...

CORBIER.

Comme toi, mon ami, je déteste les fanfreluches... Réglons donc la toilette à cinquante écus par mois... Tu

remarques que voici déjà cinquante francs de gagnés, rien que sur un article !... — Passons au chapitre de la table... C'est probablement cinq francs par jour chez toi comme chez nous...

GUERBON.

Oui... du reste, c'est le taux ordinaire de tous ces petits intérieurs-là...

CORBIER.

Eh bien ! je pense, moi, que quatre francs seraient suffisants... Trois francs pour la maîtresse, un franc pour la femme de chambre... D'autant que les jeunes filles vivent généralement avec des choses peu coûteuses, mangent beaucoup de salade, de légumes, de pâtés de jambon...

GUERBON.

Nous ne sommes pas, d'ailleurs, sans les mener dîner hors de chez elles de temps en temps... le dimanche et les jours de grandes fêtes, dans quelque cabinet de restaurant... Un petit repas de fantaisie... le spectacle ensuite... deux stalles à un des théâtres des boulevards pour voir le drame en vogue... — un jour de grosse folie, qui revient à vingt ou vingt-cinq francs tout au plus... Elles ont économisé leur dîner et se sont diverties autant que si l'on avait dépensé, dans la soirée, douze ou quinze louis pour elles...

CORBIER.

Je présume qu'on te compte, comme à moi, quarante francs pour les brimborions, gants, cosmétiques, odeurs, vinaigres, pâtes d'amande, et autres menus articles de toilette... Nous pouvons gagner aisément vingt francs sur ce chapitre-là ?

GUERBON.

Évidemment...

CORBIER.

Nous disons donc vingt francs, plus trente, plus cinquante... Nous arrivons juste à une somme ronde de cent francs dont nous pouvons nous exonérer... c'est une économie qui n'est pas à dédaigner !...

GUERBON, avec vivacité.

Non, certes pas !... Cent francs par mois !... Le prix d'un cheval à l'écurie... — Voyons, est-ce une affaire convenue ?... Réduisons-nous, d'un commun accord, le budget de nos deux petites à quatre cents francs par mois, à partir du mois prochain ?...

CORBIER.

J'en prends ici l'engagement formel... c'est utile d'ailleurs pour elles-mêmes... ça ne peut que les fortifier encore dans leurs idées de calcul et d'économie... Je vais, dès ce soir, annoncer la mesure à Marthe...

GUERBON.

Et moi à Clotilde !... — A ta santé, mon brave Corbier...

CORBIER.

A la tienne, cher ami... (Ils boivent.) C'est toujours très-agréable, n'est-ce pas, de parler de femmes à dîner ?...

GUERBON.

Oui, ces confidences qu'on se fait, ces souvenirs qu'on échange jettent sur la fin du repas une teinte de rêverie vaporeuse et sentimentale !... — Je crois d'ailleurs que l'estomac s'en trouve bien... ça fait faire la digestion !...

(*Il réfléchit quelques instants.*) Cent francs par mois! certainement, ça en vaut la peine... Comment n'y avions-nous pas pensé plus tôt?...

CORBIER.

Voilà ce que c'est que de nous isoler et de nous voir si rarement... L'union fait la force, comme on dit!... — Dis-moi donc, il est tard, si nous demandions l'addition!...

GUERBON.

Volontiers! (*Il tire sa montre.*) Diable! dix heures!... comme le temps passe!... Moi qui n'ai pas prévenu Clotilde!...

CORBIER.

Ni moi Marthe...

GUERBON.

J'ai l'habitude d'être régulièrement tous les soirs chez elle à huit heures précises...

CORBIER.

Comme moi chez Marthe... — Je la vois d'ici assise près du feu, sa lampe sur son petit guéridon, occupée à me broder une paire de bretelles... une surprise qu'elle me ménage...

GUERBON.

Et Marthe donc qui me fait des pantoufles en tapisserie pour le jour de ma fête qui tombe justement après-demain... Elle s'est si bien cachée de moi que je n'ai jamais vu un seul bout de laine traîner chez elle...

CORBIER.

Pauvre Marthe!... quelle contrariété elle doit éprouver en m'attendant!...

GUERBON.

Si je te disais, mon ami, que Clotilde a quelquefois des accès de jalousie terribles!... Elle me fait des scènes à propos de rien... Du reste, j'aime assez, moi, ces natures de jeunes filles inflammables, volcaniques!...

CORBIER.

Et moi, donc!... Remarques-tu qu'elles ont toutes les deux juste la même nature? à la fois brebis et lionnes... la douceur et l'impétuosité mêmes... On dirait, par moments, qu'il leur coule du sang arabe dans les veines... Pourtant elles sont nées l'une à Saint-Denis et l'autre à Puteaux... Veux-tu vérifier l'addition?... (Pendant que Guerbon examine la carte.) Quel est le total?... Dis-moi tout de suite...

GUERBON.

Cinquante-six francs soixante et dix...

CORBIER.

Ça n'est vraiment pas cher!...—Combien le melon?...

GUERBON.

Dix francs...

CORBIER.

Et le romanée?...

GUERBON.

Douze... C'est le prix de la carte... Il n'y a peut-être à dire que sur le perdreau truffé... neuf francs!...

CORBIER.

Ah!... il faut être juste, mon ami, les truffes sont chères cette année.

GUERBON.

C'est vrai... les truffes sont chères!...

CORBIER. *Il s'est levé de table et se promène en furetant.*

Ce cabinet est vraiment agréable!... bien décoré... haut de plafond... donnant sur le devant... (*Il soulève une portière.*) Tiens, une porte de communication que je n'avais pas remarquée... Elle donne dans le cabinet voisin... La porte est mince... on pourrait fort bien entendre ce qui se dit de l'autre côté... *et vice versâ*... (*Il regarde par le trou de la serrure*) Dis donc, Guerbon... Il y avait des femmes dans ce cabinet pendant que nous dînions...

GUERBON.

Tu crois?...

CORBIER.

J'en suis sûr... J'entends le frôlement de leurs robes de soie... — Tiens, on ouvre la porte... les voilà qui s'en vont... Si j'allais dans le corridor les regarder?...

GUERBON, *l'arrêtant.*

Par exemple!... Comment, Corbier, un notaire honoraire!...

CORBIER.

Que veux-tu, mon ami, quand j'entends frôler une robe de femme!... c'est plus fort que moi!... (*Il bat un entrechat.*) Tiens, Guerbon, Taglioni... (*Autre entrechat.*) Tiens, la Rosati!... (*Autre entrechat.*) Et puis, la Cerrito!...

GUERBON.

Corbier! Tu seras donc toujours pétulant, toujours jeune quand même!... — Avoue que la vue d'une jolie femme t'exalte et te bouleverse!...

CORBIER.

C'est vrai!... surtout depuis que j'ai quitté le nota-

riat... C'est étrange comme la bosse de la galanterie s'est développée chez moi!...

GUERBON.

Tiens-toi... j'entends le garçon!... (Au garçon qui vient d'entrer.) Voici cinquante-huit francs... Vous garderez la monnaie pour vous...

LE GARÇON, s'inclinant.

J'ai bien l'honneur de remercier ces messieurs!...

CORBIER.

Dites-moi, garçon... Il y avait des dames tout à l'heure dans le cabinet d'à côté?...

LE GARÇON, avec assurance.

Non, monsieur...

CORBIER.

Comment, non!... J'ai entendu le bruit de leurs robes, lorsqu'elles sont sorties!...

LE GARÇON, se reprenant.

Ah! c'est-à-dire, si, monsieur... j'oubliais!... Il y avait des dames...

CORBIER.

Seules, ou avec des hommes?...

LE GARÇON.

Seules, monsieur...

CORBIER.

Jeunes, jolies?...

LE GARÇON, riant avec affectation.

Oh! non, monsieur, loin de là!... Ce sont deux vieilles douairières du faubourg Saint-Germain qui viennent di-

ner ici deux fois par an en pique-nique, pour fêter leur jour de naissance...

CORBIER.

C'est bien, garçon, laissez-nous... (Sortie du garçon.) Ce garçon-là m'a l'air d'un roué... Je lui trouve un profil de renard...

GUERBON.

Ils ont tous ce profil-là, mon ami, dans les cabinets particuliers...

CORBIER, avec attendrissement.

Le moment est donc venu de nous séparer, Guerbon!...

GUERBON.

Hélas! oui... il le faut!...

CORBIER.

Si tu veux, nous referons quelquefois de ces petits dîners-là en tête-à-tête, des dîners de connaisseurs... d'artistes!...

GUERBON.

Oui, mais rien que nous deux, n'est-ce pas?... sans nos maîtresses...

CORBIER.

Oh! non... jamais de femmes...

GUERBON.

Nous ferons toujours, à nous deux, des repas bien plus complets et plus logiques!

CORBIER.

La semaine prochaine, rendez-vous sur le boulevard, à la même place qu'aujourd'hui... Est-ce convenu?...

GUERBON.

C'est convenu...

CORBIER.

Avant de nous quitter, embrassons-nous, veux-tu, Guerbon?...

GUERBON.

Oh! bien volontiers, et surtout voyons-nous plus souvent... (Avec tendresse.) A nos âges, Corbier, on ne fait plus de nouveaux amis!

CORBIER.

Hélas! c'est vrai!... Et les amis, c'est plus précieux que toutes les maîtresses!...

GUERBON.

Une maîtresse, on la remplace... mais un ami, jamais!...

(Ils se séparent, après s'être précipités dans les bras l'un de l'autre.)

II

Chez Clotilde

GUERBON. Il est entré sur la pointe du pied. — A la femme de chambre, en traversant l'appartement.

Clotilde est dans sa chambre, n'est-ce pas?...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, monsieur, mais vous ne pouvez pas entrer...

GUERBON.

Comment! qu'est-ce que ça signifie?...

LA FEMME DE CHAMBRE, se plaçant devant la porte de la chambre.

Je vous assure, monsieur, que vous ne pouvez pas entrer... mademoiselle est très-indisposée...

GUERBON.

Eh bien! raison de plus pour que j'entre!...

(Il entre dans la chambre à coucher.)

CLOTILDE. Elle est assise dans un fauteuil, la tête inclinée à demi.

Hein?... Qui est là?... J'avais défendu qu'on laissât entrer personne... personne!... — Ah!...

(Elle s'affaisse.)

GUERBON.

C'est moi, ma Clotilde... Je suis venu... Je voulais te dire... (Clotilde reste les yeux fermés.) Elle n'entend pas!... Mon Dieu! que faire!... (A la femme de chambre.) Est-ce qu'il y a longtemps qu'elle est dans cet état-là?...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Il y a une heure à peu près... Voyant que monsieur n'arrivait pas à l'heure ordinaire, elle a voulu absolument se rendre chez lui pour prendre elle-même ses informations... Là, il paraît qu'elle a su par le domestique que monsieur était allé dîner au restaurant... Elle est rentrée et a été prise d'une crise nerveuse terrible... Il a fallu la délacer... J'ai cru qu'elle allait passer!...

GUERBON.

Est-il possible!... Pauvre amour! — Mais donnez-moi donc bien vite du vinaigre des Quatre-Voleurs, pour que je lui bassine le front!... (Il lui fait respirer le vinaigre et lui en jette sur la figure.) Ah! Dieu merci, la voilà qui remue un peu... Elle soupire!... ses couleurs ont l'air de vouloir reparaître... — Ma Clotilde bien-aimée... reviens à toi, je t'en supplie...

CLOTILDE, d'une voix éteinte.

Ah! Gaston!... Gaston! vous m'avez fait bien du mal!...

GUERBON.

Si tu savais combien je suis désolé!... — Mais quel mal t'ai-je fait?... Dis-moi...

CLOTILDE.

Comment, quel mal?... Je vous attends toute la soirée... Je crois à chaque instant entendre votre coup de sonnette... Rien!... Enfin, pleine d'inquiétude, je cours chez vous, et là... j'apprends... j'apprends!... — Ah! j'en mourrai de chagrin, sûr!...

(Elle s'affaisse de nouveau.)

GUERBON.

Je te demande en grâce de vouloir bien m'écouter... une minute... Je t'assure que tu es dans l'erreur...

CLOTILDE.

Vous osez me nier que vous avez été dîner au restaurant!...

GUERBON.

Non... je ne dis pas ça... je veux seulement t'expliquer...

CLOTILDE.

En partie fine, n'est-ce pas?... avec des femmes... — Oh! vous pouvez tout me dire maintenant... J'ai assez souffert!...

GUERBON.

Je te répète que tu es dans l'erreur!... Tu t'égares dans des suppositions injustes... J'ai dîné en tête-à-tête avec l'ami Corbier, que j'ai rencontré par hasard...

CLOTILDE.

C'est ça même... monsieur Corbier!... l'homme le plus dangereux, le plus immoral du monde!...

GUERBON.

Par exemple!... Que dis-tu là?... Corbier, un homme aussi paisible et rangé que moi... un ancien camarade de notariat!...

CLOTILDE.

Vous croyez le connaître... Je le connais mieux que vous, moi... Je sais ce dont il est capable!...

GUERBON.

Tu m'effrayes!... Que peux-tu donc savoir sur son compte?...

CLOTILDE.

Des choses monstrueuses... enfin, de telle nature que je crois devoir les garder pour moi!...

GUERBON.

Mais non... il faut me les dire... Parle, dis-moi tout ce que tu sais!... Je le veux!...

CLOTILDE, énergiquement.

Et si je ne veux pas, moi?... Est-ce que vous voudriez me contraindre, par hasard, me faire dire ce que je ne veux pas dire?... Que je suis malheureuse!... Pouvez-vous me faire souffrir ainsi?... — Dieu!... ma crise qui me reprend!...

GUERBON, la soutenant.

Clotilde... au nom du ciel!...

CLOTILDE.

Allez... je suis sûre que vous voulez me quitter... que vous en aimez une autre...

GUERBON.

Par exemple!... — Malheureuse enfant, te faire ainsi du mal à plaisir!...

CLOTILDE.

Si c'est une séparation que vous voulez, Gaston, si vous songez à changer de maîtresse, pourquoi ne pas me prévenir franchement?... Ce serait plus loyal, ce me semble!...

GUERBON.

Mais je te jure que je suis à cent lieues de ça... Je suis toujours le même pour toi!... Je n'ai pas changé!...

CLOTILDE.

Moi qui sacrifierais tout pour vous éviter un instant de chagrin!... Dites, avez-vous eu jamais un reproche à me faire?...

GUERBON.

Oh! non, jamais!... — Tu as toujours été pour moi d'une tendresse et d'une douceur!...

CLOTILDE.

Et voilà comme j'en suis récompensée!... Ah! tenez, j'ai beau chercher à lutter... c'est plus fort que moi... il faut que je pleure!...

(Elle penche sa tête dans ses mains en affectant de pousser des sanglots.)

GUERBON.

Clotilde, si tu savais quel mal tu me fais!... Tu vas me faire pleurer aussi!... — Calme-toi, je t'en prie... Oui, je le reconnais... j'ai eu tort d'aller dîner avec Corbier... Ça ne m'arrivera plus jamais!... — Voyons, que veux-tu que je fasse pour obtenir mon pardon?... — Veux-tu que je tombe à tes genoux?... — Veux-tu que nous sortions pour aller choisir sur les boulevards une jolie collection de breloques pour ta petite montre?... — Je te ferai faire cet été un charmant voyage... les bords du Rhin, si tu veux... Nous irons voir ensemble la cathé-

drale de Cologne!... — Ah! mais j'y songe, bon petit ange, tu te trouves peut-être gênée pour l'instant... Tu n'as peut-être pas tout ce qu'il te faut?...

CLOTILDE.

Hein?... Que voulez-vous dire... monsieur?...

GUERBON.

Si je t'augmentais ta pension?... —Qu'en penses-tu?..

CLOTILDE.

Gaston!... arrêtez...

GUERBON.

Si je te la doublais?...

CLOTILDE.

Que vous ai-je fait, pour me tenir ce langage-là?...

GUERBON.

Que veux-tu?... Je te dis au hasard tout ce qui me vient dans l'esprit, pour tâcher de te calmer!...

CLOTILDE.

Vous vous figurez peut-être que j'ai préparé à l'avance quelque scène de brouillerie ou de désespoir pour vous amener à... — Ah! c'est infâme!... Tenez, laissez-moi, je ne veux plus vous voir!...

GUERBON.

Mais, petite tête de salpêtre, pourquoi donc te plaire ainsi à te monter?... — Est-ce que j'ai songé un instant à te prêter des idées pareilles?...

CLOTILDE.

Certes, il n'en manque pas de femmes qui auraient de ces idées-là!... Il y en a et pas bien loin d'ici! .. Allez les trouver, monsieur... elles seront très-heureuses de vous recevoir!...

GUERBON.

Mais je t'aime plus que jamais... Mais je sais tout ce que tu vaux... et j'irais te confondre avec ces créatures!... Ah! tiens, tu me fais beaucoup de peine à ton tour!... — ton existence est vraiment par trop restreinte... tu t'imposes trop de privations... J'ai songé depuis longtemps à augmenter ton petit budget... je me faisais une fête de venir t'annoncer ce soir cette nouvelle-là... et je ne réussis qu'à t'affliger, à t'irriter!...

CLOTILDE, après une pause.

C'est qu'aussi, Gaston... vous me comprenez si peu!...

GUERBON.

Oh! si, va, je te comprends, et mieux que tu ne crois!... Je sais combien tu es sensible, aimante, désintéressée surtout!... — Voyons, Clotilde, faisons la paix, veux-tu?... — C'est après-demain le premier du mois et le jour de ma fête... Tu recevras mille francs au lieu de cinq cents et ainsi tous les autres mois.. Est-ce une chose entendue?...

CLOTILDE.

Si j'étais bien sûre de votre affection, est-ce que j'hésiterais à m'abandonner à tout ce que vous faites pour moi... sans la moindre arrière-pensée?...

GUERBON.

Oh! oui, je t'aime bien, va!... mon seul soin est de chercher à te le prouver!... — Voyons, dis-moi que tu ne m'en veux plus... Ta main?...

CLOTILDE.

Je consens à vous la donner, mais à une condition?...

GUERBON.

Laquelle?... dis bien vite...

CLOTILDE.

C'est que vous ne reverrez plus jamais cet affreux Corbier!...

GUERBON.

Comment!... un ancien ami...

CLOTILDE.

Vous pouvez dire qu'un pareil homme est votre ami!...

GUERBON.

Je l'ai toujours cru jusqu'ici... — Mais enfin, qu'a-t-il donc fait?...

CLOTILDE.

Il a voulu... il a voulu me faire la cour!...

GUERBON.

Lui!... Corbier!...

CLOTILDE.

Lui-même...

GUERBON.

Est-il possible?... Es-tu sûre?...

CLOTILDE.

Si j'en suis sûre!... Sans ça, est-ce que vous croyez que je m'avancerais ainsi?... —Vous vous souvenez bien de ce dernier dîner que nous avons fait avec Marthe et lui?...

GUERBON.

Oui, à Saint-Germain...

CLOTILDE.

Il a profité d'un moment ou nous étions seuls tous les deux pour me débiter une foule de compliments... Il a fini par me faire une déclaration.

GUERBON.

Ah! mais c'est affreux!...

CLOTILDE.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment je l'ai reçu!... Il ne s'est pas découragé; il m'a dit que rien ne lui coûterait pour arriver jusqu'à moi!...

GUERBON.

C'est donc ça que pendant toute cette journée j'ai remarqué qu'il te regardait d'un air!...

CLOTILDE.

Vous avez dû voir aussi combien j'étais embarrassée en sa présence!... Pendant tout le dîner je n'ai fait que rougir...

GUERBON.

Certainement, je m'en souviens bien!... Ce Corbier!... Aller sur les brisées d'un ami!... abuser des priviléges de l'intimité pour vouloir troubler une liaison!... Son procédé est indigne!... Je romps avec lui...

CLOTILDE.

Vous dites ça, Gaston... Lorsque vous le rencontrerez, vous ne pourrez pas vous empêcher de lui parler!..

GUERBON.

Non, je te jure bien que toutes nos relations sont finies...

CLOTILDE.

Soyez sûr que cet homme-là mettrait la brouille dans notre intérieur... — Croyez-moi, écrivez-lui à l'instant même...

GUERBON.

Bien volontiers... Le mieux est en effet, dans ces choses-là, d'en finir tout de suite!...

CLOTILDE.

Voici des plumes et de l'encre... Voulez-vous que je vous dicte la lettre?...

GUERBON.

Dicte si tu veux... tu seras bien sûre que je ne garderai pas de ménagements à son égard...

CLOTILDE, dictant.

« Monsieur,

» Après les affreux procédés dont vous avez usé avec moi, je ne veux plus avoir absolument rien de commun avec vous...

» Je sais tout! Vous avez cherché à m'enlever la seule personne que j'aime au monde!... Croyez-vous donc que je n'aie pas remarqué depuis longtemps vos coups d'œil, vos gestes et toutes vos manœuvres? Vous sentez vous-même que ce sont de ces choses qui ne se pardonnent pas...

» Si, par hasard, vous me rencontriez dans la rue, je vous engage à ne pas m'adresser la parole, attendu que j'aurai soin de détourner la tête pour ne pas vous voir.

» Je vous salue.

» GUERBON. »

Signez et cachetez.

GUERBON. Il relit le billet et sourit.

Je t'avoue que je trouve ça un peu raide!...

CLOTILDE.

Est-ce que vous avez à ménager un homme qui a voulu troubler votre bonheur.. vous enlever votre maîtresse?...

GUERBON.

Tu as raison... c'est indigne!... — Tranchons dans le vif!... Demain matin il aura la lettre...

CLOTILDE.

Bien sûr?...

GUERBON.

C'est comme s'il la tenait déjà!...

CLOTILDE.

A la bonne heure!... Embrassez-moi, gros vilain!... On a bien de la peine à vous faire prendre un parti raisonnable!...

GUERBON, l'embrassant.

Es-tu gentille, va, ma Clotilde!... Quand on te regarde, est-ce qu'on peut ne pas faire toutes tes volonlontés?... A demain, n'est-ce pas?...

CLOTILDE.

Non, pas demain, après-demain... Vous savez bien qu'il faut que je sois seule demain toute la journée... toute la nuit peut-être, pour travailler...

GUERBON.

Ah! oui, je sais... pour ma fête, n'est-ce pas?... pour achever mes pant...?

CLOTILDE, lui mettant la main sur la bouche.

Chut! voulez-vous vous taire, indiscret que vous êtes!... — Allez-vous-en bien vite, et surtout ne péchez plus!...

III

Le lendemain.

GUERBON. Il est seul chez lui, devant son feu, enveloppé dans sa robe de chambre et occupé à tisonner.

C'est égal... ça me produit un drôle d'effet!... envoyer cette lettre si sèche et si dure à ce bon vieux Corbier!... moi qui le connais depuis trente-cinq ans!... Il est vrai

que sa conduite est inexcusable !... aller s'amuser à faire le Faublas avec cette petite, quand il sait combien j'y tiens !... Il a vraiment trop de légèreté et d'abandon avec les femmes !... (Il tourne et retourne la lettre dans ses doigts.) Allons, il n'y a pas à hésiter... J'ai promis à Clotilde... elle m'en voudrais trop si je manquais à ma promesse... Il faut que la lettre soit portée !...

(Au moment où il va pour sonner, le domestique paraît.)

LE DOMESTIQUE.

Un billet pour monsieur...

GUERBON.

Donne... (Il regarde l'adresse.) Tiens, l'écriture de Corbier... (Il décachète.) La singulière rencontre !... Je lui écrivais, et voilà justement que de son côté...

(Il lit.)

« Monsieur,

» Votre conduite n'est plus un mystère pour moi; tout m'a été révélé !... Je vois que j'ai eu affaire en vous à un ami traître, félon, déloyal, qui n'a songé qu'à abuser des droits de l'intimité pour parvenir à m'enlever celle que... »

Ah ! ah ! la bonne histoire !... (Il rit aux éclats.) Je vois ce que c'est !... Marthe lui aura fait accroire que j'ai cherché à lui faire la cour, et lui s'est laissé persuader !... Ah ! ah ! (Il rit plus fort.) Si on peut se laisser influencer ainsi par une femme !... (Sérieusement.) Quand je chercherais à le voir et à le détromper... ce serait sans doute fort inutile !... Lorsqu'on en est à ajouter foi à ce que vous dit une maîtresse !... Il ne mérite pas d'ailleurs que je le détrompe, car il est coupable, lui, très-coupable, j'en

suis sûr!... Son erreur lui servira de châtiment!... — Tout bien considéré, j'aime autant qu'il ait pris l'initiative... ça me dispensera de lui envoyer ma lettre... Je pourrai prouver plus tard que les torts ont été de son côté... (Il se lève.) Habillons-nous, et allons dîner... Et après... après... — Quel désagrément de ne pas pouvoir monter chez elle!... — Enfin, je passerai sous son balcon... je regarderai sa lumière pendant qu'elle travaille... ça me consolera!...

IV

Chez Clotilde, dans la soirée.

CLOTILDE. Elle est en train d'écrire le billet suivant :

« Eh bien! gros vilain singe, me croiras-tu une autre fois?... Quand je te disais qu'ils ne pouvaient dîner que dans ce restaurant-là, dont ils sont sans cesse à faire l'éloge!...

» Hein! ai-je bien fait de donner dix francs de pourboire à ce garçon que nous connaissions déjà, pour qu'il nous place dans le cabinet à côté de nos deux grigous!... Je savais bien que nous en apprendrions de belles!...

» J'ai très-bien manœuvré hier, je me suis beaucoup évanouie; j'ai maintenant mes mille francs par mois assurés...

» J'espère que tu ne t'es pas endormie, toi, de ton côté, et que tu as obtenu la même chose que moi... Ça leur apprendra à vouloir faire des complots contre nous!...

» C'est fini, la coalition est détruite!...

» A tout à l'heure, n'est-ce pas?... Débarrasse-toi bien

vite de ton hibou, si par hasard il est près de toi... Moi, je me suis arrangée d'avance pour que le mien ne vienne pas m'ennuyer...

» Dieu! allons-nous rire!...

» Il est toujours convenu que nous soupons ce soir à la Râpée avec les frères Croupiot, les deux alcides du Nord qui débutent après-demain aux Arènes.

» Ton amie, CLOTILDE. »

(Elle sonne. — A la femme de chambre :)

Ce billet tout de suite chez Marthe... La voiture est en bas, n'est-ce pas?... Tu as dit au cocher de me conduire aux *Marronniers?...*

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, madame...

CLOTILDE.

Ah! n'oublie pas de passer demain à *la Mère de famille,* dire qu'on apporte sans faute les pantoufles en tapisserie que j'ai commandées... (A elle-même.) Pauvres bons hommes, qui s'imaginent qu'il y a encore aujourd'hui de jeunes innocentes qui passent leur temps à leur broder des pantoufles!... Sont-ils jeunes, mon Dieu! sont-ils donc jeunes!... (A la femme de chambre.) Couche-toi si tu veux... Tu mettras la veilleuse sur la cheminée de la chambre, pour qu'on croie en bas que je suis en train de travailler...

(Elle descend en chantant :)

Bite et bosse,
Ah! quelle noce!
Oh! hissa, ho!
Gai matelot!

GERMAINE

I

GERMAINE, LA MÈRE LEVRAUT.

GERMAINE.

Certainement, ma brave femme, vous avez bien fait de venir... Que n'ai-je été prévenue plus tôt!... il n'en serait pas où il en est maintenant!... — Depuis combien de temps cette maladie l'a-t-elle pris?...

LA MÈRE LEVRAUT.

Il y a plus d'un mois, madame, qu'il n'a quitté le lit!...

GERMAINE.

Et pas un mot... rien!... Quelle ingratitude!... Comment lui pardonner jamais?...

LA MÈRE LEVRAUT.

C'est bien un vrai hasard qui fait que je suis ici!... Hier, je rangeais chez lui... J'avais beau faire du bruit, il ne savait seulement pas si j'étais là... Il avait les yeux fermés.... blanc et immobile, comme un pauvre crucifix d'ivoire... toussant par moments de cette petite toux sèche qui fait que le médecin hoche la tête d'un certain air, quand il lui rend visite le matin et qu'il appuie l'o-

reille sur son épaule... « C'est pourtant dommage, me suis-je dit, de laisser mourir comme ça un garçon jeune et gentil, qui paraît avoir eu une très-belle éducation, sans que personne au monde songe à lui, ni sache même où il est!... Car, enfin, depuis qu'il est chez nous, pas une âme n'est venue le voir... » Voilà que, tout en rangeant ses papiers, je tombe sur une lettre décachetée... Je lis... — excusez la curiosité... une lettre de femme dans laquelle on lui donnait une nouvelle adresse... Au bout de deux ou trois phrases, je devine tout de suite de quoi il retourne... Je comprends qu'il doit y avoir encore quelqu'un dans ce monde qui s'intéresse à lui, qui tiendra au moins à lui dire un dernier adieu, à ce pauvre jeune homme, dans le cas où il n'en reviendrait pas... — et je suis venue...

GERMAINE.

Vous avez bien fait encore une fois... merci !... Prenez toujours cet argent... là... sur la cheminée.

LA MÈRE LEVRAUT, *ayant l'air de refuser.*

Oh ! madame... je ne sais pas si je dois...

GERMAINE, *lui mettant l'argent dans la main.*

Allons, prenez donc... je le veux... nous n'avons pas de temps à perdre... — C'est, dites-vous, aux Batignolles?...

LA MÈRE LEVRAUT.

Oui, madame... rue des Dames, n° 57...

GERMAINE.

Partez devant... Prenez une voiture qui vous mène le plus vite possible, afin d'être arrivée avant moi... Seulement, je vous recommande bien de ne pas lui dire que je vais me rendre auprès de lui... Pas un mot jusqu'à ce que je sois là...

LA MÈRE LEVRAUT.

Madame peut être tranquille... Je ne dirai rien tant qu'elle ne sera pas arrivée... Je désire bien lui être agréable !... Une personne qui paraît si distinguée et si bonne !...

GERMAINE.

Partez, partez, brave femme... (Sortie de la portière. Germaine sonne.) Annette ?...

ANNETTE.

Madame...

GERMAINE.

Tu vas venir avec moi... Nous allons aux Batignolles, chez lui... es-tu prête ?...

ANNETTE.

Toute prête... quand madame voudra partir.

II

Chez Ludovic.

(Ludovic est couché sur un lit de sangle, dans une mansarde de l'aspect le plus misérable, garnie seulement d'une table en bois et de deux mauvaises chaises. — Il est occupé à écrire.

LUDOVIC.

J'ai beau vouloir lutter... je n'ai pas même la force d'achever cette pièce de vers... Ma tête s'alourdit de plus en plus... mes idées se brouillent... J'ai, devant moi, un nuage... un brouillard... — Enfin, mes yeux se ferment... j'espère bien que c'est pour ne plus se rouvrir !...

(Il laisse tomber sa tête sur son traversin, et fait entendre un faible gémissement, comme une personne à l'agonie.)

LA MÈRE LEVRAUT. Elle est entrée précipitamment.

Monsieur Ludovic ?... — Il n'entend pas... Juste ciel !... Est-ce que tout serait déjà fini ?... Monsieur Ludovic ?...

LUDOVIC, rouvrant les yeux à demi.

Ah ! c'est vous, mère Levraut ?... Merci, je n'ai besoin de rien... Laissez-moi...

LA MÈRE LEVRAULT.

Monsieur Ludovic, il y a là, sur le carré, une dame qui vient d'arriver... elle demande à vous voir...

LUDOVIC, d'un ton plus ferme.

Une dame ?... — Mais ne vous ai-je pas répété déjà plusieurs fois que je ne voulais recevoir absolument personne... tant que je serais ici ?...

LA MÈRE LEVRAULT.

Vous ferez une exception, j'en suis sûre, en faveur de la personne qui est là... (En se tournant vers la porte.) Entrez, madame, entrez... c'est ici sa chambre... vous allez le voir...

LUDOVIC.

Germaine !... (Il se dresse à demi sur son séant.) Non... n'entrez pas... je ne veux pas, je vous défends d'entrer !...

GERMAINE, courant à lui les bras étendus.

Ludovic !... (Après une légère pause.) Dieu ! mon pauvre ami .. es-tu changé !

LUDOVIC.

Sortez, je vous en supplie !... Si vous saviez le mal que vous me faites en restant !...

GERMAINE.

Tu veux que je m'éloigne, quand je te retrouve malade, mourant !... (Elle regarde autour d'elle.) Et dans quel état, mon Dieu !...

LUDOVIC.

J'avais pris toutes mes mesures pour que personne ne sût que j'étais relégué dans ce taudis !... Et il faut que ce soit vous qui veniez me surprendre !...

GERMAINE.

Mon ami, je t'en prie à deux mains, ne sois pas attristé de me voir... Pourquoi t'inquiéter ?... Si tu as dans ta vie certains détails humiliants qui doivent rester cachés, est-ce donc moi qui irai les trahir ?... J'ai eu aussi dans mon existence des moments de crise et de détresse... Quand le malheur m'a saisie, j'ai regardé autour de moi, j'ai cherché s'il ne me restait pas encore quelque part des amis sincères et dévoués... je leur écrivais... je les prévenais pour qu'ils pussent du moins venir me consoler et me secourir !...

LUDOVIC.

Des amis !... Est-ce qu'il y en a encore dans ce monde... J'en ai peut-être, mon Dieu ! qui sait ?... — Oui, des amis de littérature et de théâtre... des rivaux, des ennemis déguisés en camarades et en confrères !... Dieu ! s'ils savaient où j'en suis réduit, comme ils se réjouiraient en eux-mêmes en ayant l'air de me plaindre tout haut !... Et si je mourais ! quel bonheur pour tous !... Car enfin, si bas que je sois tombé, je puis être encore, dans un temps donné, un obstacle... une concurrence !...

GERMAINE.

Mon Ludovic, ton caractère n'est pas changé !... tu continues, comme autrefois, à voir tout en noir !... Mais dis-moi, les dernières pièces que tu as fait jouer ?...

LUDOVIC.

Chutes... chutes complètes !... — Je ne suis pas, moi, de

ces gens qui cherchent des palliatifs en pareil cas... qui admettent ces termes dérisoires de *demi-succès* ou de *succès d'estime* pour baptiser quelques misérables soirées d'agonie de pièces obtenues par ces moyens factices que tout le monde connaît... La vérité est que je suis tombé... authentiquement, au bout de la semaine, sinon le soir même... Alors, les avenues de tous les théâtres se sont closes devant moi... Puis le découragement m'a pris... puis la maladie... puis la misère impitoyable qui vous jette ses hideux lambeaux, non pas sur le corps seulement, mais aussi sur l'imagination et la pensée!... Enfin, tout ce que je possède est ici!... N'est-il pas vrai que voilà un digne séjour pour un homme qui s'est cru du talent, un avenir?... — Dieu! que la mort est lente à m'arriver!...

GERMAINE.

Malheureux!... Tu invoques la mort, et tu as encore au monde un être qui t'aime?

LUDOVIC.

Non... personne au monde ne peut plus m'aimer... je suis vraiment tombé trop bas!...

GERMAINE.

Ah! plus tard, je saurai bien te faire repentir de ces paroles-là!... mais il faut te sauver avant tout!... Mon Ludovic, que nous étions-nous dit en nous séparant?... —Nous nous quittons, mais si jamais l'un de nous tombait dans une situation malheureuse, il s'engage à prévenir l'autre, à lui tendre les bras et à l'appeler!... J'aurais tenu cet engagement, moi!... Pourquoi donc y as-tu manqué?...

LUDOVIC.

Que veux-tu?... J'étais bien dans l'intention de t'é-

crire... mais je remettais de jour en jour... je voulais être sorti un peu de cet état déplorable où tu me vois... J'aurais d'ailleurs éprouvé trop d'humiliation auprès de toi... Je t'apercevais quelquefois de loin dans une voiture brillante... Tu vivais dans la richesse et le luxe, tandis que moi!...

GERMAINE.

Ah! ne me l'envie pas, cette existence que j'ai menée depuis que nous ne nous voyons plus... Quand nous vivions ensemble, j'étais pauvre... mais j'étais heureuse!... Depuis, j'ai vécu autrement... Il m'a fallu briller, comme tu dis... Mais, sous cette splendeur, que de chagrins et de regrets!... J'ai bien souvent souffert... là!... (Elle appuie sa main sur son cœur.) Je tâchais en vain de m'étourdir... Au lieu de cette existence toute d'intérieur et d'affection que j'avais rêvée avec celui que j'aimais, j'avais dû me jeter dans une vie bien différente!... C'est toi qui l'as voulue, cette séparation... Des nécessités de position et d'avenir!... La crainte d'enchaîner ton existence à celle d'une femme qui pouvait devenir une entrave pour toi... Si encore tu avais rencontré le bonheur?... — Ah! tiens, ce n'est pas le moment des explications ni des reproches... Plus tard, nous nous dirons tout!... Lève-toi, mon ami, et partons...

LUDOVIC.

Partons?... — Que veux-tu dire?...

GERMAINE.

Ne comprends-tu pas que je suis venue te chercher... que je t'emmène!...

LUDOVIC.

Mais où donc?...

GERMAINE.

Chez moi... dans mon appartement...

LUDOVIC, avec un mouvement de révolte.

Germaine!...

GERMAINE.

Voyons, ne fronce pas ainsi ton sourcil!... — Je suis venue dans une voiture que j'ai fait choisir à dessein, bien commode et bien large... Annette est en bas, cette fille qui m'est si dévouée et que tu connais déjà... Elle a disposé dans l'intérieur des coussins et des couvertures... Le médecin que je viens de rencontrer en montant m'a dit qu'on pouvait te transporter sans danger... qu'il fallait même te faire quitter le plus tôt possible cette mansarde qui est malsaine et beaucoup trop étroite!... Oh! ne crains rien, va... je suis libre... L'homme que j'ai connu en te quittant est mort et m'a laissé une espèce de petite fortune dont je puis disposer comme il me plaît... — Je t'établirai dans une jolie pièce qui donne sur de grands jardins... Le matin, à ton réveil, tu entendras les oiseaux chanter... Tu verras les arbres, le soleil et le ciel... Tu auras de bonnes odeurs de fleurs et d'acacias qui viendront te caresser et te rafraîchir jusque dans ton lit... — Tu verras comme tu auras bientôt retrouvé la santé!...

LUDOVIC, avec émotion.

Je te remercie mille fois, Germaine, de tant de dévouement et de bonté... Mais je n'ai pas besoin de te dire que... je ne puis... je ne dois pas accepter...

GERMAINE.

Alors, il faut donc que ce soit moi qui vienne m'installer ici... car tu sens bien que je ne peux plus te quit-

ter d'un seul instant, jusqu'à ce que tu sois tout à fait remis!... — Ah! tu n'hésiterais pas... tu aurais déjà cédé, si tu m'aimais encore un peu!...

LUDOVIC.

Comment veux-tu que je ne t'aime pas?... Je n'ai que toi au monde, tu es le seul cœur qui ait songé à venir me plaindre et à me consoler dans mon isolement!...

GERMAINE.

Viens donc alors et n'hésite pas... Tu n'as plus le droit d'avoir de volonté devant moi... Quittons bien vite cette triste chambre où tu n'aurais jamais dû entrer!... — Dieu! comme je suis heureuse de cette idée de t'avoir désormais à moi, à moi toute seule, pour te prodiguer mes soins!... — N'est-ce pas? nous ne nous quitterons plus jamais... Ou plutôt, non... Tu retrouveras d'abord, auprès de moi, la santé, le calme... Tu feras ensuite tout ce que tu voudras!... — Attends... laisse-moi voir ce que tu écrivais au moment où je suis entrée...

(Elle lit à demi-voix les deux strophes suivantes, sur un papier qui se trouve sur le lit de Ludovic :)

Festinez, buvez à la ronde,
Chantez haut sous le galetas
Où râle le rebut du monde,
Le poëte, ce chien immonde
Qu'il faut tuer, s'il ne meurt pas!
. . . .

Si jamais leur race maudite
A ma tombe apportait ses pleurs,
O mon ombre, dresse-toi vite,
Et crache à la face hypocrite
De ces tartufes de douleurs!...

Oh! mais sais-tu bien que c'est affreux d'écrire de ces choses-là!... Est-ce que tu devrais jamais laisser ton es-

prit s'égarer et s'assombrir ainsi?... Va, tout changera bientôt, tu n'auras plus à exprimer que des idées riantes et belles comme le bonheur que nous allons retrouver ensemble!... — Descendons, mon Ludovic... Tu es bien faible!... Ne crains pas de t'appuyer sur moi... Est-ce que tu ne sens pas que j'ai de la force pour nous deux?... J'ai déjà l'âme si contente!...

LUDOVIC.

Germaine... ton cœur est de ceux auxquels on ne peut résister!... — Ah! si jamais on me reproche d'avoir cédé, c'est toi que j'invoquerai... Je dirai : — Ce n'est pas une femme, c'est une messagère du ciel qui est venue m'enlever et me forcer à vivre quand déjà la mort s'était emparée de moi!...

III

Trois mois après.

(Ludovic tient à la main un manuscrit qu'il vient de lire à Germaine.)

LUDOVIC.

Tu vois bien le sujet, n'est-ce pas?... N'est-il pas vrai que lorsque les deux derniers actes seront finis, que le dénoûment sera trouvé, que les scènes principales auront subi quelques retouches nécessaires, l'ensemble pourra produire de l'effet?...

GERMAINE.

Mon ami, je te jure que je n'ai jamais rien entendu de plus vrai ni de plus touchant... Tiens, vois comme je suis émue!... Certes, je ne suis pas une connaisseuse, je n'ai que mes pauvres instincts d'ignorante... mais je suis

sûre que ce sera le plus beau drame que l'on ait représenté depuis longtemps!...

LUDOVIC.

Que le ciel t'entende!... J'ai maintenant si peu de foi en moi-même!... Je me sens si découragé d'avance de tout ce que j'entreprends!...

GERMAINE.

Est-ce qu'on doit se décourager, dis-moi, quand on a ton intelligence et ton talent?...

LUDOVIC.

Mon talent! hélas!... Après les dernières campagnes que j'ai faites!... — Les chutes au théâtre, vois-tu, sont comme de vieilles blessures qui ne s'endorment jamais tout à fait... On en ressent les atteintes à chaque instant... On craint toujours de les voir se rouvrir quand vient le grand jour de l'action!...

GERMAINE.

Finis seulement comme tu as commencé; tu verras si je me suis trompée en te prédisant un grand succès!...

LUDOVIC.

Merci, ma bonne Germaine, merci!... Après avoir été pour moi le médecin du corps et de la santé, tu es maintenant celui de l'intelligence et de l'amour-propre... Que ne ferait-on pas dans la vie avec une affection comme la tienne!... — Quand je songe à tout ce que tu as été pour moi pendant ces trois mois qui viennent de se passer!... — Ce voyage à Nice conseillé par le médecin et qui a tant contribué à ma convalescence!... Ce coin de l'Italie et de la Suisse que tu as absolument voulu me faire voir en passant, parce que, me disais-tu, un poëte, un auteur, doit avoir au moins un aperçu de ces pays-là... —

Je me demande comment je pourrai m'acquitter envers toi?...

GERMAINE.

D'une façon bien simple et bien naturelle!...— Aime-moi toujours comme tu m'aimes à présent...

LUDOVIC.

Tu es un ange, va!...

(Il lui baise les mains.)

GERMAINE.

Écoute, Ludovic, j'ai décidé que nous parlerions raison aujourd'hui... Il y a longtemps que je remets à t'entretenir de certaines choses... Mais il s'agit de ton existence, de ta position...

LUDOVIC.

Ma position!... — Méchante!...

GERMAINE.

Voyons celle que tu es appelé à te faire; ne chicanons pas sur les mots... Dieu sait si la vie que nous menons aujourd'hui, mon ami, me rend heureuse, et si je voudrais pouvoir la prolonger toujours!... Mais j'ai des remords parfois, des craintes; car enfin, il me semble que je suis responsable de toi aux yeux de ce monde qui doit bientôt t'admirer et t'applaudir!... Je me souviens aussi de ce que tu me disais un jour avant notre séparation... — « Un auteur qui habite une mansarde misérable a bien de la peine à percer!... personne ne vient à lui... Mais il y a quelque chose de pire encore et de plus dangereux, c'est de ne pas même avoir cette mansarde à soi... d'habiter chez autrui... chez une maîtresse!... » J'ai peur que ce que tu me disais là ne soit vrai!... — Dis-moi, Ludovic, si nous habitions séparément, est-ce que tu m'aimerais encore?...

LUDOVIC.

Quelle question !... L'affection serait donc, suivant toi, dépendante des localités ?... Le cœur aurait des habitudes de logement...

GERMAINE.

Non... mais c'est que je suis superstitieuse malgré moi... Il me vient des craintes... — Mon bon Ludovic, tu aimes tant la littérature et le théâtre !...

LUDOVIC.

Oh ! oui... le théâtre surtout !... Je l'aime, malgré tous les mauvais tours qu'il m'a joués !... — Que veux-tu ?... c'est maintenant pour moi comme une gageure, un duel à outrance dont il faut absolument que je sorte à mon honneur !... Je veux un succès, il m'en faut un à tout prix, ne fût-ce que pour prouver à mes rivaux que je ne suis pas une espèce de fou, de visionnaire, entiché d'un but qu'il lui a toujours été impossible d'atteindre !... Je l'aurai, ce succès, je l'aurai... dussé-je y mourir !...

GERMAINE.

Oh ! que j'aime à t'entendre parler ainsi !... — Regarde-toi donc dans la glace... Vois quand ta tête s'exalte, comme tu es beau et comme ton œil s'éclaire et s'enflamme !... — Oui, tu as raison, tu dois aller jusqu'au bout... Achève bien vite cette pièce que tu me lisais tout à l'heure... Je t'assure que celle-là ne tombera pas !... — A propos, tu sais que nous quittons cet appartement... il est décidément trop vaste pour nous... Le nouveau que nous devons occuper doit être prêt...

LUDOVIC.

Déjà !...

GERMAINE.

Pendant cette dernière quinzaine, j'ai été tous les

jours chez le tapissier pour le presser... Je tenais à ce que tout fût fini bien vite !... — Tu n'es pas en train de travailler aujourd'hui, n'est-ce pas?... Vois donc comme le ciel est bleu et quel magnifique soleil !... Ce serait un meurtre d'écrire par un si beau jour !... — Veux-tu que nous allions visiter ensemble notre nouveau nid?...

LUDOVIC.

Bien volontiers !...

GERMAINE.

Je dois t'avertir... Attends-toi à quelque chose de simple... Mais puisqu'il est convenu que nous réduisons notre existence, que nous nous mettons sur un pied plus modeste... — Partons, c'est à une petite distance d'ici... Nous irons à pied, n'est-ce pas?... Quand je marche à ton bras, dans la rue, je suis si contente !... je me figure que tous les passants me regardent et envient secrètement mon bonheur !... (Elle se retourne et voit Ludovic qui est à sa table en train d'écrire.) Tu ne m'écoutes pas, mon ami?...

LUDOVIC.

Pardon !... — Un mot comique qui me vient à l'esprit... Je ne veux pas le laisser perdre... Je pourrai l'utiliser plus tard dans quelque scène de vaudeville. — Je suis à toi, ma bien-aimée...

IV

(Ils viennent de parcourir ensemble les diverses pièces d'un appartement de moyenne étendue.)

GERMAINE.

Eh bien ! qu'en dis-tu?...

LUDOVIC.

Je dis que l'ameublement, tout ce qu'on voit ici a le caractère de l'élégance et d'une distinction exquise... — On voit bien qu'on a suivi tes inspirations. — Ne trouves-tu pas pourtant qu'on a donné à la décoration des pièces, en général, un caractère bien sévère ?... Sur toutes les tablettes et les cheminées, des bronzes, des vases étrusques, des antiques, des figures florentines... une magnifique panoplie à la plus belle place du salon !...

GERMAINE.

Ne m'as-tu pas reproché souvent de trop aimer les colifichets ?...

LUDOVIC.

Oui, sans doute... mais il fallait consulter ton goût et non le mien... (Il passe dans une autre pièce.) Que vois-je ?... par ici... une bibliothèque complète, surmontée de bustes en bronze et garnie de volumes magnifiquement reliés... (Il regarde les rayons.) Shakspeare... Molière... Schiller... Racine... Goethe... tous mes auteurs favoris !... — Ah ! tu ne diras pas, j'espère, que cette fois tu as encore consulté ton goût ?...

GERMAINE, souriant.

C'est précisément là qu'est votre erreur, monsieur... J'ai le malheur de ne connaître qu'assez imparfaitement tous ces grands auteurs-là... quelqu'un que vous connaissez bien m'en lira des passages à haute voix dans les longues soirées d'hiver, m'apprendra à les goûter comme il les goûte lui-même... Vous voyez bien qu'en les rassemblant ici, j'ai encore fait de l'égoïsme !... C'est surtout à moi que j'ai songé !...

LUDOVIC.

Tiens, décidément, la lutte est impossible avec toi !...

Je me suis plaint souvent du manque de livres... le peu que je possédais a été vendu, hélas! dans mes mauvais jours, et tu as voulu que j'eusse ici... Tu m'accables, Germaine!... — Et l'on ose dire quelquefois que toute femme ici-bas est un être personnel, ne vivant que pour soi, incapable de dévouement!... Ah! que ceux qui disent ces choses-là viennent du moins te voir et te juger!... Comme ils se rétracteront bien vite et rougiront de leurs blasphèmes!...

GERMAINE.

Ainsi, tu crois que tu ne te déplairas pas trop dans ce nouveau logement?...

LUDOVIC.

M'y déplaire!... tout ce que je vois m'enchante!... Nous serons ici dans un petit paradis!...

GERMAINE.

Eh bien! puisque je n'ai pas trop mal réussi dans l'arrangement de cet intérieur... fais-moi le plaisir d'accepter cette clef.

LUDOVIC, *avec étonnement.*

Comment?... cette clef?...

GERMAINE.

Oui... tu es ici chez toi...

LUDOVIC.

Chez nous, veux-tu dire...

GERMAINE.

Non, mon ami, chez toi... Cet appartement t'appartient... tu l'occuperas à toi seul... Ne t'inquiète de rien... je me suis arrangée d'avance pour que tu eusses plusieurs années devant toi... A présent que tu vas reparaître dans le monde, ce monde où l'on rencontre, comme

tu me l'as dit souvent, tant d'envieux et d'ennemis, je ne veux pas que l'on puisse dire que mon Ludovic habite chez une maîtresse...

LUDOVIC.

Germaine, tu n'as pu penser sérieusement que je consentirais... non, tu ne l'as pas cru!... Dans tous les cas, je te dirai que cet intérieur, ce mobilier... tout cela serait beaucoup trop beau pour moi!...

GERMAINE.

Que dis-tu là?... Quoi! il y a, de ton propre aveu, aujourd'hui une foule d'auteurs médiocres qui ont des mobiliers somptueux, des logements de princes, et toi tu n'aurais pas au moins un intérieur convenable et digne de toi!...— Ne résiste pas, je t'en supplie... j'ai eu tant de plaisir à te créer moi-même ton petit sanctuaire!... C'est ici que tu travailleras à loisir pour nous deux... ici que tu exécuteras toutes ces pièces si intéressantes que tu as dans la tête!...

LUDOVIC, souriant.

Et toi, au milieu de cet arrangement, tu t'es sans doute oubliée?...

GERMAINE.

Moi, j'habiterai dans une rue voisine un petit entresol de trois pièces seulement... C'est tout ce qu'il me faut... J'ai l'intention de ne recevoir personne... que toi, si tu veux bien venir... Je suis si lasse de ces grandes pièces magnifiques où l'on reçoit tant de fausses protestations, de stériles hommages... et où personne ne vous aime!...

LUDOVIC.

Mon amie, parlons raison, n'est-ce pas?... Tout cela est un jeu qu'il est temps de cesser... Il est de ces sacri-

fices de ta part que tu m'en voudrais toi-même d'accepter... — Crois-tu donc que j'ignore que depuis quelque temps tu as vendu jusqu'à tes bijoux, tes cachemires?... J'ai su que dernièrement on était venu faire l'estimation de ton riche mobilier...

GERMAINE.

Arrête!... tout cela ne concerne que moi, je pense!... J'ai fait ce qui m'a plu... tu n'as rien à y voir... — Seulement, mon Ludovic, tu me permettras bien de venir te faire une petite visite ici tous jours... Oh! jamais avant quatre heures!... tu sais, au moment où tu as les yeux rouges et la tête fatiguée par le travail, où il faut absolument que tu te reposes!...

LUDOVIC.

Finis, encore une fois!... Tu sais si j'ai résisté jusqu'à présent aux élans de ton cœur... mais ce que tu prétends faire aujourd'hui... Oh! non, je ne veux pas... je me révolte, à la fin!...

GERMAINE.

Fou que tu es!... Est-ce que tu dois avoir avec moi l'ombre d'un remords ou d'un scrupule? Est-ce que je puis jamais être ton mauvais génie, dis-moi?... Comment ne vois-tu pas que c'est tout simplement une spéculation, un calcul que je fais en te mettant dans la meilleure situation possible pour réussir?... — Faut-il te l'avouer? je suis à peu près ruinée... J'ai bien peur de me trouver bientôt presque sans ressources... J'ai compté sur toi... Si tu deviens riche, ne le serai-je pas aussi?... Le peu que j'avais, j'ai cru devoir le placer sur ta tête, le confier à ton avenir, pour que tu le fasses fructifier... Me blâmeras-tu d'avoir fait un pareil placement?...

LUDOVIC.

Tu as raison... Germaine!... Lorsqu'on voit tous ces détours ingénieux et tendres que ton cœur sait trouver, tiens, le mieux est de courber la tête et de céder... Eh bien! oui, je cède... oui, je vivrai ici, puisque tu le veux, mais pour toi, pour travailler sans relâche, pour te consacrer entièrement ce peu de talent et d'activité que je puis avoir!... — Ah! que je tombe à tes genoux en attendant, pour te remercier!...

(Il veut s'emparer de ses mains.)

GERMAINE, l'arrêtant.

Un instant, monsieur... les choses sérieuses avant tout... Placez-vous là, et voyez si vous serez bien pour écrire?..

(Elle le conduit à une table-bureau.)

LUDOVIC.

A merveille!... Mais les premières lignes que j'écrirai sur cette table, n'est-il pas juste qu'elles te soient consacrées?...

(Il écrit la strophe suivante :)

Oui, j'appelais la mort; à son ombre tardive
Mon cœur a bien souvent fait signe de venir;
Mais voici, dans ma peine, un ange qui m'arrive;
Je renais et je dis : Mon Dieu, fais que je vive
Tout un siècle pour le bénir!...

GERMAINE, lisant.

Et tu crois qu'on n'est pas toujours en reste avec toi quand tu as de pareils trésors à vous offrir!... (Elle embrasse plusieurs fois le papier que Ludovic lui a remis.) Ludovic... mon bien-aimé... si tu savais combien je suis fière de toi!...

V

Le trimestre suivant.

LUDOVIC. Il vient de rentrer chez lui, et jette sur un siége un manuscrit qu'il a apporté.

Allons... je n'ai pas de fausse modestie à avoir vis-à-vis de moi-même... Il est certain que cette lecture a produit un merveilleux effet !... Certes, je ne suis pas homme à m'illusionner... Je sais bien que ces acteurs sont, dans certains cas, la fausseté et la flatterie même... Ils vous accablent, lorsqu'on leur lit une pièce, d'éloges dont ils ne pensent souvent pas un mot... Pourtant, il y a de ces regards et de ces signes involontaires d'approbation sur lesquels on ne se trompe guère... Enfin, tout le monde me prédit un grand succès !... Pourquoi me refuserais-je d'y croire ?... Est-ce que mon jour serait venu par hasard ?... Ainsi, dans quelque temps, tout le monde va parler de moi... je vais être un homme célèbre !... (Il se regarde dans la glace avec complaisance.) Un homme célèbre, moi !... C'est assez ridicule, ce que je dis là !... mais, dans la vie littéraire, il y a de ces moments d'exaltation où on se taille malgré soi son buste en marbre pour l'avenir !... Qui est-ce qui ne s'est pas fait quelquefois à soi-même sa petite ovation intime ?... (On sonne à la porte d'entrée.) Quelqu'un... c'est probablement le copiste du théâtre qui veut s'entendre avec moi pour la transcription des rôles... (Il va ouvrir.) Germaine !...

GERMAINE.

Oui, c'est moi, Ludovic, qui viens vous demander si vous voulez m'accorder quelques instants d'entretien...

LUDOVIC.

Bien volontiers, chère amie!... comment donc... asseyons-nous...

(Il prend place avec elle sur un canapé.)

GERMAINE.

Ludovic... il y a juste aujourd'hui quinze jours que nous ne nous sommes vus...—J'ai appris aujourd'hui, par un journal de théâtre, que votre pièce venait d'être mise en répétition... j'ai voulu d'abord venir vous féliciter...

LUDOVIC.

Le journal s'est trompé... je ne suis pas encore en répétition, attendu que j'ai seulement lu aux acteurs aujourd'hui...tout à l'heure...—Je comptais aller t'annoncer moi-même cette nouvelle... mais tu sais... les occupations, les soins de toute espèce qui nous surviennent en pareil cas!...

GERMAINE.

Oui, je conçois...—Écoutez, Ludovic, au point où nous en sommes, il serait bien inutile de chercher des détours et des subterfuges .. avouez que vous avez entièrement cessé de m'aimer... avouez même que l'idée seule de me voir vous est insupportable!...

LUDOVIC.

Par exemple!... Germaine...qui peut te faire croire?...

GERMAINE.

Vous savez qu'il y a dans ce monde un être que l'on ne réussit jamais à tromper... c'est la femme qui vous aime!... Je ne vous fais pas ici de reproches... à quoi bon?... c'est vous-même qui vous en ferez... plus tard, j'espère... quand vous réfléchirez...

LUDOVIC.

En vérité, je ne sais que te dire!... Tu te figures que je ne t'aime plus, parce que, depuis quelque temps, tous mes instants sont pris... J'ai la tête bouleversée, à cause de cette pièce... Les luttes qu'on a toujours à soutenir en pareil cas... les répétitions qui vont venir... — Mais je puis bien te jurer que dès que je serai sorti de tout cela, tu me retrouveras ce que j'étais!...

GERMAINE.

Arrêtez!... mentir!... vous!... Ah! mon ami, laissez-moi du moins vous estimer encore!...—Vous ne m'aimez plus, Ludovic... vous ne pouvez plus m'aimer!... La raison en est bien simple... vous en aimez une autre!...

LUDOVIC.

Moi!... (Riant avec affectation.) Allons, décidément, ma bonne Germaine, tu es mal disposée aujourd'hui!... Tu es venue, n'est-ce pas, dans l'intention de me faire une querelle?...

GERMAINE.

Une querelle!... Vous me jugez mal!... j'ai trop de fierté et trop de respect de moi-même pour m'abaisser à cela!... Non, j'ai tenu seulement à vous prévenir que je sais tout... Vous faites la cour à une femme de votre théâtre nommée Lucienne... celle qui doit jouer le principal rôle dans votre pièce.

LUDOVIC.

Et qui donc a pu te dire cela?...

GERMAINE.

N'est-ce pas un bruit général qui circule parmi tous vos amis... Et vous voudriez qu'il ne me fût point parvenu!...—Je vous ai rencontré plusieurs fois, d'ailleurs, donnant le bras à cette femme... J'étais décidée à vous

tuer, vous, elle et moi ensuite!... Et puis, j'ai réfléchi... j'ai fait appel à ma raison... je suis calme, maintenant... je puis répondre de moi... C'est pour cela que je suis venue... Mais quand je pense à ce que j'étais autrefois pour vous, et que je me dis qu'à présent!...—Ah! tiens... j'avais résolu d'être ici pleine de résolution et de fierté... mais je n'y tiens plus... Il faut que mon cœur éclate!... Ludovic!... Dieu! que je suis malheureuse!...

(Elle pleure.)

LUDOVIC, avec un faux attendrissement.

Germaine... mon amie... si tu savais quelle peine tu me causes!... Ne pleure pas ainsi!... Est-ce que je puis oublier tout ce que tu as fait pour moi?...

GERMAINE, relevant la tête avec énergie.

Taisez-vous!... Ah! si vous continuez... si vous dites un mot de plus dans ce sens-là, je pars, je me sauve d'ici... vous ne me reverrez de votre vie!... — Si j'ai fait certaines choses, est-ce que ce n'est pas parce que je l'ai voulu... parce que mon cœur et mon affection, tout ce que j'ai de plus cher au monde, m'a dit de les faire?... Est-ce que ces choses-là ne doivent pas être enterrées en moi à tout jamais, comme dans une tombe?... Ainsi, vous croyez que je suis venue ici pour vous rappeler le passé, pour réclamer une dette de reconnaissance!... Comme vous me jugez, mon Dieu!... Ludovic, je suis venue seulement pour que vous me guérissiez d'un reste d'amour... pour que vous me rendiez un peu de ce calme et de cette raison dont j'ai besoin pour vivre!... Dites-moi tout... Oui, n'est-ce pas?... il existe une liaison entre cette femme et vous?... Parlez, si vous êtes un honnête homme, vous me devez la vérité... vous me la devez tout entière!...

LUDOVIC, après une pause.

Tu as raison, Germaine... Tout bien considéré, le mieux est d'user de franchise en pareil cas... C'est au fond ce qu'il y a de plus loyal et même de plus sensé... Eh bien! oui... il existe une liaison entre Lucienne et moi...

GERMAINE. Elle cache sa tête dans ses mains avec désespoir.

C'est donc bien vrai!... — Ah! malheureux, pourquoi m'as-tu dis cela?...

LUDOVIC.

Oh! rassure-toi!... Une liaison toute passagère et superficielle où le cœur n'entre absolument pour rien!... Je te dirai que Lucienne représente, à l'heure qu'il est, une haute influence au théâtre où l'on me joue... Elle a eu, elle doit même avoir encore des relations avec le directeur... Les auteurs, surtout ceux qui débutent, doivent être à genoux non-seulement devant son talent, mais aussi devant ses charmes... J'ai donc dû passer par ses faveurs... — Mais tu sens bien toi-même qu'une telle liaison, tout officielle et de pure convenance, ne saurait détruire les affections antérieures, celles que l'on conserve quand même en soi...

GERMAINE.

Oui... vous possédez cette femme, et elle ne vous possède pas?...

LUDOVIC.

C'est cela même... — Tu as juste trouvé le mot!...

GERMAINE, avec amertume.

Au fait, les femmes font bien quelquefois de ces arrangements-là!... Pourquoi pas les hommes aussi dans certains cas?... (Après une pause.) Ludovic, j'étais venue ici pour réclamer de vous un service...

LUDOVIC.

Parle... Si je puis être assez heureux pour te le rendre !...

GERMAINE.

Je vous annonce d'abord que je suis déterminée à entrer au théâtre...

LUDOVIC.

Par exemple !... toi !...

GERMAINE.

Un caprice, si vous voulez... Une idée qui m'est venue depuis quelque temps... un peu, pourquoi le nierais-je... par une vague intention de me rapprocher ainsi de vos goûts et de votre existence... J'ai fait certaines études sérieuses... J'espérais vous surprendre par mes progrès... — Enfin, je vous annonce que je joue ce soir sur un petit théâtre bien humble et bien modeste... mais en rapport avec le peu que je sais... le théâtre des Batignolles...

LUDOVIC, souriant.

Les Batignolles !... triste pays !... Je m'en souviens !...

GERMAINE.

J'ai tenu à m'essayer devant un public... La pièce où j'ai un rôle doit être représentée en dernier... Me promettez-vous de venir me voir ?...

LUDOVIC.

Certainement, mon amie, certainement... Je te le promets... A moins d'obstacles imprévus...

GERMAINE.

Si je vous aperçois dans une certaine loge qui sera retenue pour vous, je suis sûre que je serai bien inspirée et que je ne jouerai pas par trop mal... Je tiens tant à

ce que vous me voyiez, pour que vous m'éclairiez ensuite par vos conseils!... Vous ne manquerez pas de venir, n'est-ce pas, Ludovic?...

LUDOVIC.

Non, sans doute... bien que je sois en ce moment accablé d'affaires... (Il se lève.) Mille pardons, mon amie, si j'interromps cet entretien !... Il est cinq heures... Je dîne avec mon directeur avant le spectacle...

GERMAINE.

A ce soir, Ludovic, n'est-ce pas ?...

LUDOVIC.

A ce soir, mon adorée !...

VI

Dans les coulisses du théâtre des Batignolles.

(Germaine est en train de s'habiller dans sa loge. — Le garçon de théâtre frappe à la porte.)

LE GARÇON.

Madame, il y a là un monsieur qui demande à vous parler... Il est venu exprès pour vous voir jouer.

GERMAINE, avec joie.

Enfin, c'est lui !... Je savais bien qu'il ne me manquerait pas !... Il veut m'encourager sans doute avant que j'entre en scène. (Au garçon.) Faites entrer.

LE GARÇON.

Par ici, Monsieur... Prenez garde... Ah! dame, nos coulisses ne sont pas larges !... Ce n'est pas comme au grand Opéra !

GERMAINE.

Ludovic !... (Elle recule en voyant la personne qui se présente.) Grand Dieu !... ce n'est pas lui !...

FORTUNÉ.

Non, ma petite dame, ce n'est pas lui, mais c'est tout comme... Vous voyez devant vous Fortuné, son collaborateur... un gros garçon tout rond et qui gagne à être connu, je vous jure... Tel que vous me voyez, je suis ce qu'on appelle un homme du métier... J'ai déjà fait un certain nombre de pièces qui ont fait de l'argent... Ludovic soupe ce soir avec Lucienne... Moi je me trouve veuf... Chonchonnette, ma Dulcinée, une ingénue de Beaumarchais, est allée jouer à Saint-Germain... Ludovic m'a dit de venir le remplacer... Vous savez que c'est comme ça que les choses se passent au théâtre... J'ai brossé ma vareuse, et je suis monté jusqu'ici en fumant ma bouffarde... Je vais d'abord avoir le plaisir de vous voir, de constater comment vous avez pris votre rôle... Ensuite, nous irons souper de notre côté, si vous voulez, chez un marchand de vin d'à côté, ou l'on mange d'excellentes tripes, où l'on boit d'un petit bleu à se mettre à genoux devant !... — Voyons, petite chatte, est-ce convenu ?.. ça vous va-t-il ?...

GERMAINE, interdite.

Monsieur... je ne sais que vous dire... Je ne vous ai jamais vu...

FORTUNÉ.

Puisque je vous dis que je suis le collaborateur de Ludovic... un homme du métier... ça doit vous suffire !... Ah çà, est-ce que vous seriez bégueule, par hasard ?... Oh ! alors, croyez-moi, n'entrez pas au théâtre... Vous en verrez bien d'autres, à mesure que vous avancerez !...

Vous comprenez que dans ce pays-là on est bien obligé de marcher un peu sur ce qu'on appelle les préjugés et les pratiques du monde !... (Germaine s'affaisse.) Ah ! mon Dieu, elle ne m'entend plus !... Faut croire que je lui aurai fait peur !... — Évanouie !... Allons, décidément c'est une mijaurée... Il n'y a rien à faire avec cette créature-là !... (Il appelle.) Garçon... garçon... vite de l'eau fraîche... Qu'on en demande au pompier...

LE GARÇON.

Ah ! mon Dieu !... la nouvelle actrice qui vient de se trouver mal !... On ne pourra pas jouer la pièce... Il va falloir rendre l'argent !

FORTUNÉ.

Rendre l'argent, crétin !... Fi donc !... Est-ce que ça se fait jamais ?... Où est le directeur, où est le régisseur ?... Personne !... Si on peut voir une baraque de théâtre comme ça !... Il faut faire un petit *speach* au public... Je vais vous arranger ça, moi... dans la forme voulue... — Etes-vous heureux qu'il vous soit venu ce soir un homme du métier !

VII

Huit jours après.

(Chez Ludovic)

LUDOVIC, ANNETTE.

LUDOVIC.

Voyons, ma bonne Annette, dis-moi bien vite ce qui t'amène... On m'attend au théâtre... Voici mon bulletin... Je n'ai pas un instant à perdre...

ANNETTE.

J'étais venu pour parler de Madame.

LUDOVIC.

Ah! oui, cette bonne Germaine!... Dis-lui bien que je l'aime toujours, que je pense souvent à elle... J'irai la voir aussitôt que je serai débarrassé de ma pièce...

ANNETTE.

Monsieur Ludovic... elle est bien malheureuse!... Elle a été obligée de tout vendre, jusqu'à son dernier meuble... Elle habite maintenant une petite chambre garnie!... Je ne suis plus à son service... Je fais seulement son ménage... Si vous saviez comme elle a souffert depuis qu'elle ne vous a vu!...

LUDOVIC.

J'en suis désespéré, mais que veux-tu que j'y fasse?... Je me trouve moi-même on ne peut plus gêné pour l'instant... J'ai été obligé d'anticiper considérablement sur mes droits d'auteur... Si j'ai une chute, je vais être enterré sous une avalanche de dettes!...

ANNETTE.

Vous savez que Madame a travaillé depuis quelque temps pour le théâtre avec beaucoup d'ardeur!... Elle a passé quelque fois des nuits entières pour apprendre des rôles... Si vous pouviez la faire engager quelque part, vous lui rendriez un grand service!... Elle me disait dernièrement qu'elle connaissait votre pièce... Vous la lui avez lue autrefois... Il paraît qu'il y a deux rôles de femmes... Elle a pensé que si vous aviez voulu lui confier l'un des deux... le moins important, bien entendu...

LUDOVIC.

Lui confier un de mes rôles!... à elle!... Ah çà, perd-

elle la tête?... Le premier rôle appartient de droit à Lucienne... Quant à l'autre, c'est une figure toute de fraîcheur et d'ingénuité... Vingt ou vingt-deux ans tout au plus... Tu sais comme moi que Germaine a maintenant ses trente ans bien sonnés... Elle en porte même davantage... Je l'ai entrevue dernièrement dans la rue... Ses traits m'ont paru horriblement fatigués, amaigris... Elle n'a plus l'ombre de jeunesse... Elle serait capable de faire tomber la pièce!...

ANNETTE.

Je dois donc dire à Madame qu'il faut qu'elle renonce à cette espérance qu'elle avait eue?...

LUDOVIC.

Entièrement... C'était une idée des plus folles!...

ANNETTE.

Monsieur Ludovic... voici l'adresse de Madame... faubourg Saint-Martin, n° ... Ne l'oubliez pas, du moins, pour le jour de votre première représentation... Si vous saviez comme elle vous aime encore!... — Elle pleure toutes les fois qu'elle prononce votre nom!... — Elle sera si heureuse si votre pièce réussit!... Ne l'oubliez pas, je vous en conjure!...

LUDOVIC.

Non, sans doute... du moment où l'on me demande des choses possibles... — Je vais l'inscrire, dès aujourd'hui, pour deux stalles de galerie, que je ferai remettre moi-même chez elle... — Fais-lui bien des compliments de ma part, entends-tu, à cette bonne Germaine!...

VIII

Le jour de la première représentation.

(Chez Germaine.)

GERMAINE.

Annette... il est six heures...

ANNETTE.

Oui, madame, elles viennent de sonner...

GERMAINE.

Et es-tu bien sûre qu'il n'y a rien en bas pour moi?...

ANNETTE.

Non, madame, je viens de descendre encore à l'instant... Il n'y avait rien... — M. Ludovic vous aura sans doute oubliée... Il m'avait pourtant promis!...

GERMAINE.

C'est bien!... partons...

Devant le théâtre.

ANNETTE, GERMAINE.

GERMAINE.

Annette, va demander au marchand de billets qui se promène là... devant le théâtre, s'il lui reste deux places?...

ANNETTE.

Oui, madame... (Elle revient.) Le marchand a encore

deux stalles de galerie... deux billets d'auteur qu'il a achetés très-cher, m'a-t-il dit, de l'auteur lui-même... Il veut les vendre...

GERMAINE.

Combien?...

ANNETTE.

Quarante francs!...

GERMAINE, avec désespoir.

Et dire que je n'ai plus rien... rien au monde!... — Ah! si... ce châle, le dernier objet de quelque valeur qui me reste!... Il me vient de ma mère... J'avais juré de ne jamais m'en séparer .. Il le faut, pourtant!... — Pauvre châle, qui m'enveloppais lorsque j'étais toute jeune encore... heureuse!... Tu ne t'attendais pas, sans doute, à me voir un jour dans un si triste état!... (Elle ôte le châle de ses épaules et l'embrasse.) Annette... il y a là un bureau du mont-de-piété à l'entrée de la rue... porte ce châle... Tâche d'obtenir le plus possible...

ANNETTE.

Mais, madame, songez que nous sommes en plein hiver!... Voulez-vous donc mourir de froid?...

GERMAINE.

Est-ce que tu crois que je pense au froid?... — Va, ne perdons pas de temps... (Annette revient.) Eh bien?...

ANNETTE.

Madame, on m'a remis quarante-cinq francs...

GERMAINE.

Prends les billets... entrons bien vite...

(Elles entrent dans la salle et se placent à la galerie. — Germaine ne peut assister qu'aux deux premiers actes. — Elle reste pendant les trois derniers dans le corridor, sur une chaise que l'ouvreuse lui

a remise. — Elle est dans un état de prostration complet, obligée de respirer à chaque instant un flacon de sel qu'elle tient à la main. — Elle relève la tête de temps en temps et sourit quand le bruit des applaudissements se fait entendre.)

(Le rideau tombe. — Annette sort avec empressement.)

ANNETTE.

Madame... madame... revenez à vous!... C'est un très-grand succès!... On a rappelé tous les acteurs... Tout le monde dit que la pièce aura au moins cent représentations.

GERMAINE.

Donne-moi ton bras... Allons derrière le théâtre... tu sais... à la porte des acteurs...

ANNETTE.

Mais, madame, vous ne pouvez pas sortir... Entendez-vous la pluie qui tombe à torrents?... Attendez un peu, au moins...

GERMAINE.

Attendre!... Et s'il n'est plus là!... et s'il est parti!... — Viens donc...

(Elles vont à la porte de service.)

GERMAINE.

Dis-lui qu'il descende, que je l'attends ici... Rien que quelques secondes... Je ne veux que l'embrasser et me sauver ensuite... Je m'engage même à ne pas lui dire un seul mot... — Tu m'entends... dis-lui tout cela!..

ANNETTE.

Oui, madame.

(Germaine, en attendant le retour d'Annette, se promène dans la rue, sans faire attention à la pluie qui continue à tomber.)

GERMAINE, à Annette, qui vient de revenir.

Eh bien?...

ANNETTE.

Je l'ai vu, madame... Il m'a répondu qu'il lui était impossible de descendre... qu'il était obligé de se rendre dans le cabinet du directeur pour faire des raccords...

GERMAINE.

Ah! il t'a dit cela !... — Adieu, Annette... Tu as toujours été bonne et dévouée pour moi... j'espère bien que le ciel te récompensera.

(Elle s'enfuit.)

ANNETTE, criant en cherchant à la rattraper.

Madame !... madame !... prenez donc garde... — Vous allez vous faire écraser !...

GERMAINE. Elle court quelques instants au hasard dans la file des voitures qui se trouvent devant le théâtre, et se jette dans un fiacre dont elle ouvre elle-même la portière.

Cocher... au canal Saint-Martin !

UNE MAITRESSE DU MONDE

I

GERVAIS, FIRMIN.

FIRMIN.

En vérité, mon ami, je n'en reviens pas... votre contenance, l'expression de vos traits depuis que je vous ai fait cette confidence... Vous êtes froid et contraint... Je croyais, moi, que vous alliez me féliciter avec empressement !...

GERVAIS.

Non, vraiment... Et je vous avoue même que je n'en ai nulle envie...

FIRMIN.

Pourtant, je vous regarde comme un de mes bons amis... Vous avez pour moi un attachement véritable?...

GERVAIS.

Sans contredit... Mais vous avez vingt-quatre ans, j'en ai tout à l'heure quarante... encore quelques années et je pourrais être votre père... J'ai près de vous un office de mentor à remplir et dont je ne puis me départir dans aucun cas... Or, quand je vous vois engagé dans une mauvaise affaire !...

FIRMIN.

Une mauvaise affaire, dites-vous !... Quoi ! vous osez

qualifier ainsi une liaison avec une personne belle, intelligente, que tout le monde considère comme une des femmes les plus ravissantes de Paris !...

GERVAIS.

Oui, mon cher Firmin... — et une femme mariée, qui plus est !...

FIRMIN.

Voyons, Gervais, on vous cite comme un homme d'un grand jugement... Ce que vous êtes, vous le devez entièrement à votre travail et à votre mérite personnel... Vous n'êtes pas seulement un de nos industriels les plus distingués, vous êtes aussi un vrai savant... Je vois votre nom cité avec honneur dans les comptes rendus de l'Académie des sciences !... — Mais, à force de réfléchir et de vivre dans l'abstraction, est-ce que vous n'auriez pas perdu un peu le sens pratique des choses de la vie ?... — De petites opinions, des préjugés étroits chez vous, oh ! non, je ne puis le croire !... — Je suis éperdument épris d'une femme qui n'est pas libre, c'est vrai, qui se trouve malheureusement en puissance de mari, c'est vrai encore... — Mais enfin, suis-je donc le seul au monde à me trouver dans une situation semblable ?

GERVAIS.

Non, sans doute, vous n'êtes pas le seul... aussi vous voyez que je ne fulmine pas anathème contre vous... Je veux seulement vous faire une question à laquelle je vous prie de répondre en toute franchise... — Êtes-vous heureux ?...

FIRMIN.

Que me demandez-vous-là, mon ami ?... Si je suis heureux !... — Ah ! si je pouvais vous dire tout le détail de mon existence, jour par jour, depuis quelque temps !...

Je me demande par moments si c'est bien moi qui vis sous l'influence d'un si beau rêve?... — Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne suis pas arrivé à mon âge sans avoir eu de ces attachements fugitifs qui sont formés et dénoués le plus souvent par le hasard... Je m'étonnais du vide que laissaient en moi ces prétendues passions... Je m'accusais de ne pouvoir aimer, d'avoir peut-être une de ces âmes sèches et disgraciées qui meurent sans avoir su une seule fois dans leur vie ce que c'était que l'affection!... — Enfin, je l'ai rencontrée, celle qui devait me révéler à moi-même... Malgré sa beauté et tout le prestige qui l'entourait, j'ai osé m'attacher à elle... Oh! alors, que vous dirai-je?... mon âme s'est sentie toute régénérée... J'avais la foi et la mesure de mes sentiments... J'ai pu dire que j'existais... J'aimais enfin!...

GERVAIS.

Certes, je ne veux pas nier votre bonheur, mon cher Firmin... Vous me le dépeignez avec tant d'élan et de feu!... Êtes-vous bien sûr pourtant qu'il ne prenne pas sa source au moins autant dans votre imagination que dans votre cœur?. .

FIRMIM.

Ah! Gervais, c'est donc un parti pris chez vous de vouloir me glacer... Remarquez-vous que depuis que nous causons, vous n'avez fait que jeter le dénigrement, presque la malveillance, sur tout ce que je vous ai confié?...

GERVAIS.

Mais aussi pourquoi me faire vos confidences?... Les ai-je sollicitées?... Avez-vous cru par hasard que j'allais écouter tout le procès-verbal de votre passion sans aucune observation critique, avec l'attitude complaisam-

ment approbative d'un Damon ou d'un Ariste de l'ancien théâtre?...—Du reste, les amants sont tous les mêmes... Ils vous racontent leurs sentiments tout au long, soi-disant pour qu'on les éclaire et les conseille, mais ce qu'ils recherchent, avant tout, c'est une occasion d'étaler, de faire reluire leur bonheur aux yeux d'autrui... — Quelle passion pourrait se passer absolument des regards du prochain et du secours de l'amour-propre?...

FIRMIN, avec amertume.

Ainsi, suivant vous, cette affection qui s'est emparée de toute ma vie a son principe dans l'amour-propre?...

GERVAIS.

Sans que peut-être vous vous en rendiez compte vous-même... — Écoutez, il faut que je vous fasse une fois pour toutes ma profession de foi... J'ai le malheur de ne pas croire aux passions qu'inspirent les femmes mariées...

FIRMIN.

On en cite cependant tous les jours, de ces affections-là, et qui certes, ne laissent pas d'avoir un caractère très-sérieux et très-sincère...

GERVAIS.

Oui, sans doute... en apparence du moins... Mais, qui me dit que si on regardait au fond des choses, on ne trouverait pas dans ces sortes d'amours une grande dose de vanité et de forfanterie?... Le point de départ est faux, suivant moi... le partage, la supercherie en fait de sentiments, cette espèce de transaction bâtarde, au fond fort triste, qui se fait entre les mouvements de l'âme et les nécessités de la vie, voilà ce que je n'admets pas... — Enfin, quoi que vous fassiez, il est un être après tout très-gênant et que vous ne supprimerez jamais de ces liaisons-là, c'est le mari... Qu'en ferez-vous, je vous le

demande?... En dépit de toutes les illusions qui peuvent vous caresser pendant un temps, c'est toujours un rival, et certes fort réel, qui vient se jeter à travers vos élans... Pour peu que vous soyez délicat et sensible, sa seule image doit vous faire frémir de la tête aux pieds!... Vous le volez, et il vous vole!... — Je me demande enfin comment deux amants passionnés, qui ont un mari entre eux, peuvent se regarder sans rougir?... — Remarquez que je n'entame pas ici le point de vue moral qui mériterait bien d'être considéré aussi, je veux rester sur votre terrain... celui du sentiment pur... — Partager celle que l'on aime avec qui que ce soit au monde, fût-ce avec un mari, c'est ne pas aimer, suivant moi, c'est céder à un enivrement factice et précaire dont on revient de soi-même dès que la réflexion et l'honnêteté de la conscience ont repris leurs droits...

FIRMIN.

A tout cela, mon cher Gervais, j'aurais bien des choses à répondre, mais pour rétorquer vos arguments, il me faudrait entrer dans certains détails particuliers, aborder des mystères qu'il ne m'est pas permis de découvrir, vous devez le sentir vous-même... Je vous répéterai que je crains que votre éloignement du monde et vos habitudes d'isolement n'influent un peu trop sur vos opinions.. Dans tous les cas, quels sentiments résisteraient, je vous le demande, à cette rigueur d'analyse, à cette misanthropie d'appréciation que vous déployez?... — J'aime, je suis aimé... que voulez-vous de plus?... Mon Dieu, si c'est une illusion, laissez-moi en jouir et la prolonger tant que je pourrai... Allez, je me réveillerai toujours bien assez tôt!... Dans tous les cas, eussé-je plus tard des remords ou des regrets, il me serait impossible

en ce moment d'écouter autre chose que la voix de cet amour qui m'entraîne, me subjugue!...

GERVAIS.

Il est vrai... vous êtes beaucoup trop prévenu et trop exalté pour pouvoir supporter la moindre contradiction... Tout ce que je pourrais vous dire sur le sentiment qui est en vous, sur le caractère même et la position de la personne que vous aimez, ne ferait sans doute que vous exalter davantage... — Un dernier appel cependant à votre raison, au nom de l'amitié que je vous porte... Vous savez si je puis être jamais indifférent à vos intérêts et à votre avenir... — Savez-vous ce qui reste de la petite fortune que vous possédiez et que votre excellent père vous avait amassée avec tant de peine?...

FIRMIN.

Non, vraiment... je ne songe guère, je vous l'avoue, à m'occuper d'affaires depuis quelque temps ..

GERVAIS.

Quarante mille francs... sur cent mille que vous possédiez !...

FIRMIN.

C'est bien possible... — Je sais que j'ai été un peu vite cette année-ci, mais je compte me modérer maintenant, me régler...

GERVAIS.

Avant de causer avec vous ce matin, j'ai voulu voir le notaire chez qui vous avez cru devoir remettre vos fonds pour pouvoir en disposer plus facilement... C'est lui qui m'a fait connaître votre situation... — Mon ami, vous savez ce que j'ai promis à votre père à son lit de mort, de ne jamais vous quitter, d'avoir pour vous la sollicitude et les sentiments d'un frère aîné... Vous devi-

nez ce que j'ai dû ressentir en apprenant vos dépenses excessives depuis quelque temps... Vous aviez toujours mené jusqu'à présent une existence studieuse et rangée... Vous n'avez absolument que moi au monde qui puisse venir vous avertir que vous vous trouvez dans une de ces crises de la vie si dangereuses où s'entament et se dévorent tant de jeunes patrimoines... On se réveille dans les environs de trente ans... on se dit : — Il me semble pourtant que j'avais quelque chose à moi !... Ce quelque chose serait si utile, quand il s'agit d'entamer la vie sérieusement, de chercher autour de soi un point d'appui pour seconder l'énergie et la foi dans ce qu'on veut entreprendre !... — Vous aviez cet avantage, vous, Firmin, de posséder une petite fortune indépendante... Vous l'avez malheureusement en partie dissipée... Pourtant, ce peu qui vous reste... ces quarante mille francs, si vous pouviez les conserver et les mettre à l'abri du naufrage, quelle ressource précieuse ce vous serait dans l'avenir !...

FIRMIN.

Je vous promets que je vais couper court à des dépenses excessives sans doute, qu'il m'a fallu faire depuis quelque temps... — Quant à ce qui est fait, que voulez-vous ?... Il me restera au moins des souvenirs et les impressions d'un bonheur accompli... C'est quelque chose, allez, d'avoir touché une fois dans la vie le port de ses vœux et de ses désirs... Me voyez-vous sacrifiant froidement les intérêts du cœur pour économiser, thésauriser, comme un petit rentier bien égoïste qui tâte des coudes à chaque instant les parois de son budget, inquiet et désespéré, si par malheur il vient à le dépasser d'une seule ligne !... — Ah ! tenez, si je vivais ainsi....

à mon âge... sans élan, sans le moindre abandon... vous cesseriez bientôt de m'aimer...

GERVAIS.

Non, mon cher Firmin, un excès de raison et de prudence de votre part ne saurait altérer mes sentiments pour vous !... Je vous connais, on peut certes retrancher de vos entraînements... on est toujours bien sûr de retrouver en vous un riche fonds d'ardeur et de générosité... — Une dernière observation, je vous prie... La femme que vous aimez passe pour riche?...

FIRMIN.

Oui, sans doute... Il suffit d'ailleurs d'observer le train qu'elle mène, la position que le mari s'est faite par son talent...

GERVAIS.

Il est certain qu'on ne peut s'expliquer que par la possession d'une fortune réelle ces goûts de luxe et l'élégance recherchée qu'elle affiche... — Pourtant, c'est depuis que vous la connaissez que ces dépenses excessives, dont vous convenez vous-même?...

FIRMIN.

Brisons là, je vous prie, mon cher Gervais... Je vous répète qu'il y a certains secrets de l'intimité qu'il ne m'est pas permis de révéler... Vous ne voudriez pas me faire dire des choses que je regretterais ensuite d'avoir dites?...

GERVAIS.

Non, assurément... Vous le voulez, brisons là... S'il y a au monde un être incurable et rebelle à toute espèce de cure morale, c'est bien l'amànt qui est au plus fort de la crise amoureuse... — Vous en êtes là, mon cher Firmin... Aussi, en venant aujourd'hui près de vous,

m'étais-je résigné d'avance à remplir un rôle bien vieux et toujours bien stérile, hélas!...— Ce rôle, vous le connaissez?...

FIRMIN.

Non... Quel est-il?...

GERVAIS.

Celui de Tiberge auprès de Desgrieux... — Ce bon abbé prêche son ami, lui adresse les plus beaux discours du monde... ce qui n'empêche pas Desgrieux d'aimer Manon à la folie, et de commettre pour elle toutes sortes d'extravagances... — Adieu, Firmin, tâchez de ne pas trop lui en vouloir, à votre Tiberge, pour les observations qu'il a cru devoir vous adresser pour l'acquit de sa conscience...

FIRMIN.

Non, certes, je ne vous en veux pas... je crois même à l'excellence de vos intentions... Seulement, nous ne voyons pas les choses tout à fait de même... Vous êtes un esprit positif; moi, un esprit croyant... J'ai encore la foi, vous ne l'avez plus... Vous savez... à chacun ses penchants et sa destinée dans ce monde... — Au revoir, mon cher Gervais...

II

FIRMIN, seul.

Grâce au ciel, le voilà parti!... — Il avait bien besoin de venir me prêcher aujourd'hui, m'accabler de tout son prosaïsme d'objections et de conseils!... Justement lorsque je me trouve dans la plus délicieuse attente!... Il a beau dire, il y a de la jalousie et de la malveillance détournée dans son fait... Il est au désespoir de vieillir!... A me-

sure que sa tête blanchit, il faut qu'il se venge des cheveux noirs qu'il voit sur la tête d'autrui!... Quelle idée aussi à moi d'aller m'ouvrir à lui!... Ne savais-je pas bien qu'il allait tout faire pour me désenchanter et me refroidir?... (Il regarde la pendule.) Deux heures! et rien encore!... Hier, en sortant de cette représentation des Italiens, elle m'avait pourtant bien promis!... — Divine soirée!... Se parler et se deviner du regard du fond d'une loge, à travers une musique ravissante!... Elle qui d'ailleurs sent si bien la musiuue, l'interprète si admirablement avec sa voix que tant d'artistes lui envieraient!... — M'aurait-elle oublié?... Non, c'est impossible!... (Il prête l'oreille.) Il me semble qu'on monte?... Oui, c'est le pas de la personne qu'elle m'envoie d'habitude... — On sonne... plus de doute!... (Un domestique lui remet une lettre.) C'est bien d'elle!... c'est sa main!... (Au domestique.) Attendez, mon ami, pour vous...

(Il lui remet vingt francs dans la main.)

LE DOMESTIQUE.

J'ai bien l'honneur de remercier monsieur.

(Sortie du domestique.)

FIRMIN, après avoir embrassé la lettre avec transport.

Merci, merci mille fois, mon Dieu!... — Il me semble que je n'aurai jamais le courage d'ouvrir ce billet!... Ah! c'est trop pour moi!... — Encore un instant, n'est-ce pas, mon cœur, un peu d'attente et de répit afin de mieux nous préparer!... — Enfant que je suis!... je tremble... j'ai des larmes dans les yeux... et pourtant je n'ai jamais eu tant de joie!... — Je comptais sur cette lettre... Elle-même me l'avait promise... Mais j'avoue que, malgré cela, je ne croyais pas à tant de ravissement!...

(Il lit.)

« Venez, je vous attends.

» EMMELINE. »

Je vous attends!... — Que d'amour et de cœur rien que dans ce peu de mots!... Comme elle comprend bien qu'au point où nous en sommes, il ne nous faut que quelques paroles, de simples signes d'intelligence pour nos deux pensées... Ah! toujours belle et toujours adorable!... On la retrouve partout!... — Il n'est pas jusqu'à cette petite maison, dans ce quartier retiré, qu'elle m'a permis de louer pour que nous puissions nous voir quelquefois, dont l'image seule ne me charme et me transporte!... — Partons bien vite... elle m'attend... D'où vient que je ne suis pas déjà près d'elle?... (Il descend et se jette dans la première voiture qu'il rencontre.) Cocher... avenue Marbeuf... Aussi vite que vous pourrez!...

III

EMMELINE, puis FIRMIN.

(Emmeline est assise dans un petit salon décoré avec luxe. — Elle tient à la main un roman illustré, qu'elle feuillette avec négligence. — A l'entrée de Firmin, elle redresse la tête avec une feinte surprise.)

FIRMIN. Il a ouvert la porte brusquement et s'est jeté à ses genoux.

Emmeline! Emmeline!... Est-ce bien vous?... Oh! laissez-moi vous regarder quelques instants en silence...

EMMELINE.

Relevez-vous, Firmin... — Ne voyez-vous pas combien je suis tremblante!... N'ajoutez pas encore à mon trouble, je vous prie!...

FIRMIN.

Pardonnez un premier mouvement!... Je suis si heureux!...

EMMELINE.

Chaque fois que je me trouve seule ici avec vous, j'éprouve des saisissements mortels!... Tant d'émotions se pressent en moi!...

FIRMIN.

Que craignez-vous?... Ne sommes-nous pas entourés ici d'un mystère impénétrable?...

EMMELINE, gravement.

Sans cela, consentirais-je à vous voir... dans cette maison?... Ne me faut-il pas une grande confiance en vous pour que je me décide à une démarche pareille?... (Changeant de ton brusquement.) A propos, Firmin, savez-vous qu'il faut que je vous gronde... et bien fort?...

FIRMIN.

Moi!... En quoi ai-je pu vous déplaire?...

EMMELINE.

Comment! j'entre ici et je trouve tout un jardin dans l'intérieur de l'appartement, une vraie forêt de fleurs et d'arbustes!... Il n'y a pas jusqu'à l'antichambre dont vous n'ayez fait un immense bouquet circulaire qui embaume toute la maison!...

FIRMIN.

Ne m'avez-vous pas autorisé à orner cette petite habitation comme je l'entendrais, à y rassembler tout ce qui pourrait me venir à l'esprit pour l'embellir?... Il fallait bien que les fleurs vinssent à mon secours... N'est-ce pas la décoration la plus naturelle et la plus douce pour un sanctuaire d'amour?... — J'ai dit à tous les fleuristes

que j'ai trouvés sur mon chemin d'envoyer ici ce qu'ils avaient de plus rare...

EMMELINE.

Depuis notre dernière entrevue, vous êtes venu plusieurs fois dans ce salon... je le sais... Vous vous êtes agenouillé devant cette causeuse où je suis assise maintenant... Vous avez embrassé ce livre, cet écran, tous les objets qui avaient pu être touchés par moi... — Pourtant, vous m'aviez promis de ne jamais venir ici en mon absence!...

FIRMIN.

Pardonnez-moi... Je suis entré sans le vouloir... sans savoir ce que je faisais!...

EMMELINE.

Avez-vous donc résolu de m'afficher et de me compromettre?...

FIRMIN.

Pouvez-vous croire?... Emmeline!... — Nous sommes sûrs, grâce à Dieu, de la personne qui garde cette maison... D'ailleurs, nous nous voyons si rarement!...

EMMELINE.

Si rarement?... On voit bien que vous ne courez aucun risque, vous!... — J'ai déjà commis l'imprudence de venir ici bien des fois!...

FIRMIN.

Oh! trois fois seulement!...

EMMELINE.

Vous êtes sûr?...

FIRMIN.

Très-sûr!... — Comment voulez-vous que mon cœur n'enregistre pas fidèlement en lui chacun de ces jours si beaux?... — A l'exception de ces entrevues, n'ai-je pas

été réduit sans cesse à vous regarder à la *dérobée*, à la sortie d'un bal, d'un spectacle, attendant des heures entières une de ces occasions fugitives... Le hasard se plaisait souvent à me la refuser!.. Alors, c'était en moi des regrets, un désespoir... toute une nuit d'insomnie et d'angoisses, jusqu'à ce qu'un de vos regards m'eût fait renaître!...

EMMELINE.

Je comprends, mon ami, qu'une telle liaison ne vous donne pas beaucoup de bonheur...

FIRMIN.

Oh! je n'ai pas dit cela... Je ne fais que me plaindre des obstacles...

EMMELINE.

Mais aussi, pourquoi vous êtes-vous attaché à une femme dans ma position?... Je me dis souvent que cette affection ne peut être pour vous qu'une source de déceptions et d'inquiétudes. — Pourquoi ne feriez-vous pas comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui... que ne choisissez-vous pour maîtresse une de ces femmes recherchées, élégantes, que l'on voit dans certains bals, aux avant-scènes des théâtres?...

FIRMIN.

Emmeline!...

EMMELINE.

Vous n'auriez certes pas à les compromettre, elles, ni à subir de ces précautions et de ces mystères!...

FIRMIN.

Épargnez-moi, je vous en prie!...

EMMELINE.

On dit d'ailleurs qu'il y en a de fort bien, parmi ces femmes à la mode!... Il est vrai qu'elles ne passent pas généralement pour avoir une éducation très-relevée, ni

une grande recherche de langage... Souvent elles ruinent, dit-on, ceux qui s'attachent à elles... mais qu'importe?... elles savent si bien se mettre au-dessus des préjugés!... Elles ouvrent d'ailleurs de si belles perspectives aux illusions du cœur!... On les adore, on les quitte quand on veut... on assure même qu'on peut d'avance fixer avec elles les conditions...

FIRMIN.

Arrêtez... Emmeline!... à moins que vous n'ayez juré de me réduire au désespoir!... — Comment se fait-il que ces étranges paroles vous viennent à la bouche en ce moment?... — Qui? moi, après vous avoir aimée, j'irais me jeter dans ces liaisons indignes!... Ah! vous n'avez pu le penser!... — Que vous dirai-je?... Tout en vous me subjugue et me charme!... Ce mystère même, auquel nous sommes condamnés, contribue souvent à m'exalter davantage!... Il me semble que mon bonheur est d'autant plus grand qu'il faut le tenir caché, le savourer en secret comme un crime divin qui demeure entre nous deux!...

EMMELINE.

Quant à moi, Firmin, j'avoue que je n'ai pas comme vous ce don de la résignation dans l'attachement... Mon âme, loin de s'accommoder des obstacles qui nous séparent, s'en irrite sans cesse... Je m'étonne même qu'avec votre nature, ces échappées de tendresse dont il faut nous contenter ne vous aient pas causé, comme à moi, bien de l'amertume et de l'impatience?...

FIRMIN, se reprenant.

Comment!... mais oui, sans doute... — Qu'ai-je donc dit tout à l'heure? que je me résignais, je crois... que je me contentais du présent?... Oh! non... j'ai eu tort de dire

cela !... Comme vous, Emmeline, ces inquiétudes, ces lacunes dans l'amour m'accablent, me font bien du mal...

EMMELINE.

Je vous le déclare, Firmin... cette vie d'alerte et de contrainte perpétuelle me tuerait si elle devait se prolonger longtemps encore... Aussi suis-je déterminée à en sortir à tout prix, à prendre un parti qui me rende, pour un temps du moins, l'entière disposition de moi-même... — Il m'est venu un projet... (Elle garde le silence quelques instants.) Mais pour l'exécuter, ce projet que j'ai dans la tête, il faudrait que j'eusse autour de moi un caractère d'élan et de dévouement absolu, capable de me comprendre et de me seconder !... — Seriez-vous ce caractère-là ?...

FIRMIN.

Ah !... ne vous ai-je pas demandé souvent déjà de me mettre à l'épreuve ?...

EMMELINE, après un nouveau silence.

Ainsi je pourrais compter sur vous dans une circonstance grave... où il s'agirait peut-être de courir des dangers ?...

FIRMIN.

Parlez...— Dieu ! si vous saviez dans quelle impatience vous me mettez !...

EMMELINE, après une pause nouvelle.

Voyons, regardez-moi bien en face, et ne vous effrayez pas trop de ce que je vais vous dire... — Je suis déterminée à quitter mon mari !....

FIRMIN.

Il se pourrait !...

EMMELINE, souriant.

Oh ! pour quelques mois seulement !...— Tenez, dans

les grandes crises de la vie, celles qui sembleraient devoir faire naître le plus de réflexion, j'ai l'habitude, moi, de ne pas réfléchir et de m'élancer en avant sans délibérer, sans regarder derrière moi... — Firmin, consultez-vous bien... Vous sentiriez-vous disposé à venir passer avec moi cinq ou six mois dans un beau pays, où nous puissions respirer ensemble cet air du bonheur et de la liberté dans l'amour qui nous a manqué jusqu'à présent ?

FIRMIN.

Emmeline... est-il possible ?... Serait-ce là votre projet ?... N'est-ce pas un rêve et une perspective décevante ouverte devant moi qui va tout à l'heure se refermer ?...

EMMELINE.

Non, rien au monde de plus réel et de plus positif... — Je vous le dis du fond du cœur. — Il me faut absolument un grand changement, une forte secousse qui me renouvelle tout entière... Je languis, j'étouffe au sein de cette réalité prosaïque qui pèse sur moi comme la mort !... — J'ai tout prévu et tout disposé... Une amie à moi, une Milanaise, la comtesse B..., est à Paris pour le moment et compte repartir très-prochainement pour l'Italie... Je dois partir avec elle... J'ai le consentement de mon mari... Cette amie, dont je suis sûre comme de moi-même, sera censée me donner l'hospitalité... La vérité est que je vivrai entièrement à ma guise... — J'ai déjà vu l'Italie... Mon mari m'a emmenée avec lui dans les premiers temps de notre mariage... Il venait d'avoir alors son prix de Rome et avait à faire une copie d'une *Descente de croix* dans la cathédrale de Milan... Pendant qu'il travaillait, je visitais les environs... — Que de fois je me suis égarée sur ce lac de Côme, si limpide et si poétique, qui est resté dans mon souvenir comme une

nappe lointaine d'azur et de lumière où mes pensées viennent de temps en temps se baigner et se rafraîchir!... Un soir d'été, je parcourais la plus gracieuse des îles qui couronnent le lac Majeur... Les moindres détails, même les plus futiles, sont restés en moi comme dans les scènes qui nous frappent vivement... Je vois encore une troupe de petits bergers qui chantaient à tour de rôle ces airs populaires d'Italie si doux et si sonores; je les vois étendus sous des citronniers et laissant leurs jambes nues traîner dans l'eau du lac... J'avais remarqué un palais plus délicieux encore que splendide... A l'intérieur, de beaux marbres, des mosaïques, des statues, des groupes antiques... A l'entour, des berceaux de cyprès, d'oliviers, des myrtes et des touffes de roses qui avaient l'air de se détacher de la terre et de vouloir s'élancer vers le ciel pour y promener leurs guirlandes... Quel charme, mon Dieu, d'habiter un pareil séjour avec un être qui vous aimerait, qui serait sans cesse suspendu à votre cœur et à toutes vos pensées!...—Dernièrement, j'apprends que ce palais se trouve par hasard vacant... On peut l'avoir à soi, l'habiter pendant quelque temps... Voici aussitôt mon rêve d'autrefois qui se réveille... Je me dis qu'il faut qu'il se réalise à tout prix!... Firmin, voulez-vous être de moitié dans mon rêve, dans cette existence toute de loisir et d'amour, que je compte mener pendant cinq ou six mois, à l'exemple de ces belles comtesses italiennes si passionnées, dont nous trouvons les images dans les romans de George Sand?... Voulez-vous venir ouïr ensemble les longues symphonies des soirs et des nuits... lire à nous deux les poëtes, Dante, Pétrarque, Byron, sous les figuiers, dans les bras de cette Italie toujours jeune, quoi qu'on puisse dire, et qui ne refuse jamais un dernier coin mystérieux aux âmes qui viennent lui de-

mander asile?... Dites, Firmin... voulez-vous entrer dans mon exil et dans cette existence que je vous propose?... — Mon ami... vous ne répondez pas?...

FIRMIN, *d'une voix altérée.*

Emmeline... pardonnez... Mais... tant de bonheur!... Oh! dites-moi que je ne rêve pas encore une fois... dites-moi que tout cela est bien réel!...

EMMELINE.

A moins d'obstacles imprévus et plus forts que ma volonté, mon plan se réalisera... — Mais nous n'avons encore vu que la poésie de notre projet; il y a la prose aussi, les moyens d'exécution dont il faut bien que nous nous préoccupions... — Mon ami, je ne puis oublier que j'ai déjà eu recours à vous dans plusieurs occasions pour des emprunts d'argent... Je sais combien vous avez de délicatesse et de générosité envers moi... Je ne veux cependant pas abuser toujours!...

FIRMIN.

Grand Dieu! que dites-vous là?... Quoi! c'est dans un pareil moment que vous venez réveiller ces pensées d'intérêt... des choses dont je ne me suis jamais occupé un instant!...

EMMELINE.

Attendez, Firmin... Je tiens, moi, à vous parler sérieusement de ces choses-là... quitte à n'y plus revenir jamais... — J'ai donc été forcée de recourir à vous, à cause des étranges procédés de mon mari... Il n'a jamais voulu comprendre qu'une femme telle que moi, qui a besoin de soutenir le rang que lui-même occupe dans le monde, ne devait pas être trop restreinte dans sa vie et ses dépenses... — Heureusement, j'ai un parent millionnaire qui me laissera un jour sa fortune... Alors, je

n'hésiterai pas à avouer à mon mari les dettes que j'aurai pu contracter... La possession d'un riche héritage le rendra sans doute indulgent pour le passé... — Je vous donne tous ces détails, Firmin, afin que vous puissiez au besoin les transmettre à qui de droit... Vous sentez vous-même que je ne saurais mettre à exécution ce projet de voyage sans avoir devant moi une somme d'argent... suffisante... — Voyons, à combien estimez-vous un séjour de cinq ou six mois en Italie ?...

FIRMIN.

Mais... je ne sais... — Il me semble qu'à moins de dix ou quinze mille francs...

EMMELINE.

Enfant que vous êtes !... Il me faut trente mille francs... — Oui, voilà ce que les profanes n'admettraient pas, mais ce que vous comprendrez, vous, avec votre belle nature ardente !... Voulons-nous donc voyager d'une façon bourgeoise et vulgaire ?... Ah ! fi !... Pour jouir pleinement de cette Italie et de nous-mêmes, ne faut-il pas que nous ayons autour de nous un cercle continu de fêtes, de jouissances et d'enchantements sans fin !... — Vous savez, Firmin, que je n'ai aucune relation d'affaires... Mon mari n'a consenti si facilement, je dois vous l'avouer, à me laisser partir que parce que je lui ai fait comprendre que ce voyage ne lui occasionnerait presque aucune dépense... C'est donc sur vous que j'ai compté... — Dites-moi franchement... pourrez-vous me procurer cet argent qui m'est nécessaire ?...

FIRMIN.

Est-ce qu'il vous le faudrait... à présent ?...

EMMELINE.

Si je l'avais à ma disposition, dès demain je partirais...

— Au bout de huit jours je vous écrirais... Vous pourriez venir me rejoindre...

FIRMIN.

Emmeline, ce n'est pas demain que vous aurez cet argent... c'est aujourd'hui même...

EMMELINE, avec transport.

Est-il possible!... quoi!... vous connaîtriez quelqu'un?...

FIRMIN, souriant.

Oui, sans doute... car ce quelqu'un c'est... permettez-moi de ne pas vous en dire davantage... — Voulez-vous bien envoyer ici, dans une heure... faire réclamer une lettre en votre nom...

EMMELINE.

Ah! mon ami, je ne vous dis rien!... je me sens trop émue!... — Allez, vous seul au monde avez encore une de ces âmes véritables que j'implore en vain depuis si longtemps dans ce siècle odieux, glacé tout entier par l'égoïsme et le calcul!... Je renais... je respire... Tout à l'heure encore, desséchée et désespérée de moi-même, à présent pleine d'espérance et de vie!... — Viens ici, près de moi!... avenir, préjugés, dangers du monde, j'oublie tout, je brave tout, pourvu que nos deux existences soient confondues désormais et n'en fassent plus qu'une!...

(Elle tend une de ses mains à Firmin, qui la couvre de baisers et tombe à ses pieds.)

IV

Trois jours après, sur le boulevard.

CÉSAR, FIRMIN.

CÉSAR, courant après Firmin.

Eh! Firmin!... Firmin!... — Peste! mon cher, comme tu cours!...

FIRMIN.

Ah! c'est toi, César!... Pardon! je suis pressé!...

CÉSAR.

Il y paraît!... — Eh bien! tu connais la nouvelle?...

FIRMIN.

Quelle nouvelle?

CÉSAR.

Tu fréquentes, je crois, assez assidûment la maison Vauglard?...

FIRMIN.

Oui, j'y vais quelquefois... — Ensuite!...

CÉSAR.

Comment! tu ne sais pas!... — Madame Vauglard qui est partie hier!...

FIRMIN.

Partie!... elle!...

CÉSAR.

Eh! oui, pour l'Italie... avec *il signor Giacomo Frescantini*, un des barytons du Théâtre-Italien. — C'est une histoire très-curieuse dont tout le monde s'occupe en ce moment!...

FIRMIN, après une pause.

Dis-moi, César, sais-tu bien que tu viens de débiter là un affreux mensonge!...

CÉSAR.

Par exemple!... Voilà qui est fort!...

FIRMIN.

Une calomnie des plus indignes!...

CÉSAR.

Ah çà! tu deviens fou, mon cher!... — Ce que je t'annonce a été répété hier dans vingt endroits différents!...

FIRMIN.

C'est impossible !...

CÉSAR.

A l'Opéra d'abord, en plein foyer... puis au thé de madame de Riddern... Ici même, à minuit, sur le boulevard... — Au surplus, voici quatre de nos amis qui sont réunis en groupe... Viens toi-même les questionner...

FIRMIN.

Inutile !... Vouloir éclaircir de pareilles infamies dans un lieu public, ce serait leur donner de la consistance !... Je vais remonter moi-même à la source... — César, je te forcerai bien à reconnaître que tu as flétri odieusement la réputation d'une femme digne de l'estime et du respect de tout le monde !... Et alors... j'espère que nous nous reverrons... ailleurs qu'ici...—Tu me comprends ?...

CÉSAR.

Tout ce que tu voudras !... Va-t'en au diable !... Je te répète que tu es fou...

V

Deux heures après.

FIRMIN. Il rentre chez lui ; il tient une lettre décachetée qu'il vient de lire. Il se laisse tomber sur un siége dans le dernier degré de l'affaissement.

Est-il possible ?... (Il plonge sa tête dans ses mains.) Emmeline !... Ah ! comment puis-je encore prononcer ce nom maudit !... — Trahi... trompé, volé... — Oui, volé !... car c'est un vol infâme dont elle s'est rendue coupable envers moi ?... (Il regarde la lettre.) Et dire qu'elle pousse la dérision jusqu'à me dire que si j'ai besoin de l'argent

qu'elle m'a emprunté, je n'aurai qu'à lui écrire... A-t-elle donc cru que je resterais jusqu'au bout dans l'aveuglement!...—Comme je l'aimais, mon Dieu!... (Il laisse échapper un sanglot.) Va, pleure, misérable!... Il est bien temps de pleurer quand tu t'es plu' toi-même à te jeter tête baissée dans cette affection où tu devais te perdre... t'abîmer tout entier!... On te l'avait bien dit!...—Comment se fait-il que j'existe encore?... (Il s'est emparé d'un pistolet qu'il rejette aussitôt.) Non... je n'ai pas même le droit de disposer de ma vie!... Elle appartient à celui dont j'ai troublé le repos... l'existence... ce mari!...—Sans moi... sans cette liaison, leurs deux cœurs n'auraient peut-être jamais été désunis... Cette femme a beau être tombée bien bas aujourd'hui, je suis sûr qu'elle n'était pas née pour le mal... Elle a malgré tout de si beaux instincts!...—C'est moi qui l'ai poussée vers l'abîme... Une fois les premiers degrés franchis, elle a été jusqu'au bout, de parti pris et de désespoir, comme toutes ces natures exaltées!... (Après une pause.) Oui... il faut que je voie son mari... Il me parlera d'elle... Je goûterai du moins ce bonheur infernal d'entendre encore une fois prononcer son nom!... Et puis, je lui dirai : —Me voilà, monsieur... le vrai coupable est devant vous... Tout ce qui arrive n'est que la suite d'un premier crime que j'ai commis... moi, moi seul!... Tuez-moi... je ne me défendrai pas!... Il m'est resté du moins assez de pudeur et d'âme pour ne pas me cacher après ce que j'ai fait et pour venir offrir un objet de satisfaction à votre vengeance!...

VI

Dans un atelier.

FIRMIN, au domestique, en entrant.

Monsieur Vauglard?...

LE DOMESTIQUE.

Il est dans son atelier, monsieur... Je pense qu'il va pouvoir vous recevoir... (Il annonce.) Monsieur Firmin L...

VAUGLARD. Il a soulevé un rideau en tapisserie qui ferme la porte de l'atelier et se présente vêtu d'une blouse, une palette à la main.

Eh! mon cher Firmin, c'est vous!... entrez donc!... Si l'odeur de l'huile et de la peinture ne vous fait pas peur, entrez dans mon sanctuaire...

FIRMIN.

Je vous dérange, monsieur?...

VAUGLARD.

En aucune façon!... — J'ai l'habitude de causer tout en travaillant... Je fais très-bien les deux choses à la fois... — C'est un portrait que je suis en train de finir... une baronne laide comme les sept péchés capitaux, comme vous pouvez, du reste, en juger d'après ma toile... Et notez que j'ai tout fait pour l'embellir... Mais il y a de ces profils sur lesquels la flatterie ne peut vraiment rien... — Ma baronne doit venir poser aujourd'hui...

FIRMIN.

Je me retire, monsieur...

VAUGLARD.

Du tout... elle sera ici seulement dans une heure... — C'est une toile qui m'est payée cinq mille francs... Vous sentez que ce sont de ces occasions qu'on ne laisse pas échapper... Mettez-vous à votre aise... là... sur ce canapé... votre chapeau sur cette Vénus... Voici des pipes, des cigares... Vous pouvez fumer sans crainte... ma baronne fume comme un Suisse quand elle vient poser... — J'ai de très-bon rhum de la Jamaïque, si vous voulez... Julien?... (Il va pour sonner.)

FIRMIN, l'arrêtant.

Je vous remercie, monsieur... je ne prendrai rien absolument...

VAUGLARD, tout en peignant.

Eh bien! quoi de neuf?... Ce ballet espagnol, qu'en dites-vous?... C'est toujours la même histoire, n'est-ce pas?... — Ah! à propos, vous savez la nouvelle sans doute?... Emmeline est partie...

FIRMIN.

Hélas! oui, monsieur, j'ai appris cette triste aventure!...

VAUGLARD, riant.

Ah! mon Dieu! quel air de consternation vous prenez!... Est-ce que vous croyez par hasard que ça m'afflige beaucoup?... — Je vous dirai en confidence que ma femme est d'humeur passablement nomade... L'année dernière, elle a visité Vienne avec un pianiste allemand, une espèce de compositeur que l'on dit d'une très-grande force, et dont je n'ai jamais pu articuler le diable de nom!... Cette année, il lui prend fantaisie de se promener en Italie avec un chanteur, un baryton... Ce qui m'humilie un peu, c'est que c'est un homme qui chante horriblement faux, et qui nous a outrageusement écorché les oreilles pendant toute la saison... (Riant plus fort.) Mais, chut!... ne me dites rien... Je suis censé tout ignorer... Il est convenu que ma femme est à Milan... chez sa bonne amie, la comtesse B... Et moi, je fais semblant de croire... — C'est assez vous dire sur quel pied nous sommes ensemble...

FIRMIN.

En vérité, monsieur, je ne puis vous cacher ma surprise!... Un tel langage...—J'avais toujours cru que ma-

dame Vauglard était faite pour inspirer un attachement sérieux...

VAUGLARD, abandonnant sa palette.

Voyons, mon cher Firmin, je vois bien qu'il faut absolument que je vous parle à cœur ouvert...—Je commence par vous déclarer que je suis ce qu'on appelle un artiste réaliste, c'est-à-dire un homme sans aucun préjugé dans l'existence... De plus, j'éprouve pour vous un intérêt véritable... D'abord, vous m'avez fait obtenir par vos relations deux portraits fort avantageux.... Ce sont de ces choses qui me touchent particulièrement et que je n'oublie pas... Et puis, vous avez une de ces natures ingénues, bien rares dans ce temps-ci, et qui me plaisent précisément parce qu'elles sont juste le contre-pied de la mienne...—Vous sentez que je n'ai pas été sans m'apercevoir que vous étiez fort préoccupé de ma femme... Quels sont au juste les sentiments qu'elle a pu vous inspirer?... c'est ce dont je ne m'inquiète nullement... Je me borne à vous dire ceci : — Emmeline est une créature qui peut devenir fort dangereuse pour un jeune homme de votre caractère... Souvenez-vous bien de ce que je vous dis...—Si jamais vous vouliez vous attacher sérieusement à elle, tenez-vous fortement sur vos gardes!...

FIRMIN.

Je vous remercie, monsieur, des avis que vous voulez bien me donner... Je ne puis oublier cependant que je parle au mari de madame Vauglard, et je ne puis m'expliquer...

VAUGLARD.

Allons, décidément, mon cher Firmin, vous êtes jeune... plus jeune encore que je ne pensais...—Dites-moi, est-ce

que vous n'avez jamais vu dans le monde d'exemple de deux époux qui, par des raisons d'humeur ou autres, ont pris le mariage comme une sorte d'association libre, où chacun vit à peu près à sa guise, sans s'inquiéter jamais des actions et de la manière d'être l'un de l'autre?... Ces intérieurs-là sont plus nombreux que vous ne pensez... surtout chez certains artistes...—Emmeline a aujourd'hui trente-deux ans...

FIRMIN.

Vingt-cinq, monsieur...

VAUGLARD.

Elle a pu vous dire vingt-cinq; mais la vérité est qu'elle en a trente-deux...—Que diable! vous ne m'apprendrez peut-être pas l'âge de ma femme!...—Elle avait vingt ans lorsque je l'ai connue...

FIRMIN.

Elle devait être bien belle alors!...

VAUGLARD.

Belle?... Oui, si l'on veut...—Elle a toujours eu une de ces têtes minces, effilées, dans le genre des longues figures florentines primitives, les Giotto, les Cimabué, pour lesquelles j'ai le plus grand éloignement... Je n'admets, moi, que les carnations puissantes et luxurieuses, les femmes à la Rubens...—J'ai aujourd'hui trente-neuf ans, c'est assez vous dire que je ne suis plus dans l'âge des illusions... Du reste, en ma qualité de peintre réaliste, j'ai toujours été un homme positif...—Une femme d'intérieur et de demi-jour, une madone du pot au feu aurait été pour moi un véritable obstacle... J'ai compris cela dès mes débuts... J'étais sans appui, sans fortune, j'avais envie d'arriver vite... Dans les arts, pour parvenir, il faut du talent, sans doute, mais il faut aussi beaucoup

de tactique et d'habileté... A peine étions-nous mariés, ma femme et moi, que nous nous étions dit que le mieux, eu égard à nos deux caractères, était de nous accorder mutuellement une grande latitude d'existence... J'avais l'habitude des maîtresses... Elle avait, de son côté, certaines allures indépendantes dont elle ne voulait pas se départir...

FIRMIN.

Mais vous avez dû remarquer pourtant, malgré tout, que ce n'était pas une nature ordinaire... que peu de femmes étaient aussi richement douées...

VAUGLARD.

Écoutez... Tout ce que je puis vous assurer, c'est qu'elle est excellente comédienne...— Dans un salon, au milieu d'un cercle, on n'a pas plus d'élégance ni de distinction... Dans les ateliers, les réunions d'artistes et de peintres, on n'a pas plus d'animation et de pétulance...— Grâce à elle j'ai obtenu de très-bonnes commandes... Elle a su me gagner les suffrages de plusieurs critiques influents... Elle a été toujours reçue dans ce qu'on appelle le monde...— Ce monde, qu'on se plaît à nous peindre souvent comme si rigoriste et si intolérant, est au fond beaucoup plus indulgent qu'on ne suppose... Pourvu qu'on l'amuse et qu'on lui plaise, il est disposé à passer sur bien des choses!... Il y a d'ailleurs aujourd'hui, dans les salons, si peu de femmes vraiment originales, attrayantes, qui sachent causer avec quelque abandon, porter avec un peu de charme et d'esprit ce titre toujours si recherché de *femmes-artistes!*... — Je ne le nie pas... si j'ai pu amasser quatre cents bons mille francs, rien qu'en barbouillant des toiles, je les dois en grande partie aux relations que ma femme m'a créées... Aussi, quand nous nous sépare-

rons... car nous nous séparerons tôt ou tard, je me propose de lui constituer une rente très-honnête et très-suffisante... mais qui ne lui suffira pas... Elle est si dépensière et si prodigue!... Moi, j'ai toujours eu les goûts les plus simples... En fait d'amourettes, rien que des ouvrières et des modèles... Je dîne volontiers à la barrière avec mes confrères, dans les plus humbles des cabarets... Je déjeune tous les jours avec du fromage et du pain, comme du temps où je travaillais dans l'atelier de ce bon M. Picot...

FIRMIN.

Mais, monsieur, ne craignez-vous pas en vous, tôt ou tard, quelque réveil, sinon d'illusion, au moins d'amour-propre froissé? — L'opinion publique ne pourrait-elle pas vous faire une de ces blessures qui pénètrent jusqu'au fond des cœurs même les plus indifférents?...

VAUGLARD.

Vous voulez dire, n'est-ce pas, que je me trouverais en butte à ce ridicule particulier qui atteint les maris placés en dehors de la sphère de leurs femmes?... D'abord ce genre de ridicule n'existe plus guère aujourd'hui... Il s'est réfugié entièrement dans les romans et les comédies... Ensuite, je me suis fait là-dessus une opinion et une règle de conduite invariable... — Mes amis, les gens qui me connaissent, savent fort bien que je suis sans préjugés d'aucun genre... Ils me considèrent comme une espèce de philosophe pratique qui a su, comme on dit, mener parfaitement sa barque dans la vie sans se soucier du reste... — Les étrangers peuvent tout au plus faire certaines remarques sur moi... Mais que me fait, je vous prie, l'opinion des étrangers?... Que diront-ils d'ailleurs?... Que je suis un époux abusé, méconnu?... On

me plaindra, ce qui ne peut que jeter sur ma personne un vernis d'infortune domestique et romanesque qui a bien aussi son avantage... Les femmes s'intéressent toujours à vous en pareil cas... Il est rare qu'on ne rencontre pas sur son chemin une âme compatissante qui vient panser votre blessure, vous choyer, vous bercer, au nom de l'esprit de charité qui anime le sexe en général... (Il dépose de nouveau sa palette.) Mais pardon, mon cher Firmin, il me semble avoir entendu sonner...

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la baronne de Montverdail!...

VAUGLARD.

C'est mon portrait qui arrive...

FIRMIN, saluant.

Monsieur...

VAUGLARD.

Mille pardons si je ne puis vous retenir plus longtemps... mais, vous savez... on est artiste ou on ne l'est pas... avant tout le métier... — Vous reviendrez me voir bientôt, n'est-ce pas?... Je veux que nous reprenions cette conversation-là... Je tiens absolument à vous mettre un peu de réalité dans le cerveau, nature enthousiaste, dernier vrai jeune homme de ce temps-ci!... (Il soulève une tapisserie latérale.) Voulez-vous bien passer par ici... la porte dérobée... celle des modèles... — Au revoir, mon cher Firmin...

FIRMIN.

Au revoir, monsieur...

(Il sort sans avoir accepté la main que lui a présentée Vauglard.)

VII

Deux mois après.

FIRMIN, puis GERVAIS.

FIRMIN. Il est couché, dans un état de faiblesse extrême. — Son visage est pâle, amaigri, ses yeux animés d'un éclat fiévreux. — Il vient de se lever sur son séant, en proie à une agitation voisine du délire.

Emmeline!... Oh! non, ce n'est pas... cela ne peut pas être! — ce cœur n'a pu s'égarer à ce point!... Elle n'a pas toujours eu ces inclinations... On l'a perdue!... C'est lui! lui!...

GERVAIS. Il est entré précipitamment et court aussitôt au lit de Firmin.

Mon ami... que faites-vous là?... C'est bien mal!... — Ne m'aviez-vous pas promis d'être calme pendant ces quelques instants que j'ai été forcé de vous quitter?...

(Il lui replace la tête sur l'oreiller.)

FIRMIN, d'un son de voix très-faible.

Pardonnez-moi, Gervais... un mouvement d'exaltation involontaire... un souvenir... (Il lui prend la main.) Vous êtes si bon!... m'avoir recueilli chez vous pour me soigner comme un frère!... Je ne pourrai jamais reconnaître tout ce que vous faites pour moi!...

GERVAIS.

Reposez-vous, remettez-vous... ne songez qu'à cela... — Je crains de vous gronder... Mais voyez donc comme vous voilà faible!...

FIRMIN.

Oui, bien faible!... Je crains de n'avoir plus que peu de temps à vivre...

GERVAIS.

Vous aggravez vous-même vos souffrances... Si vous saviez quelle peine vous me faites quand vous avez de ces pensées de mort!...

FIRMIN.

C'est vrai... j'ai tort... Je dois vivre pour vous... pour vous prouver du moins que je ne suis pas un ingrat... — Quand je pense que voici quatre nuits de suite que vous passez ici... Vous ne voulez donc pas aller vous reposer ?...

GERVAIS.

Guérissez-vous, encore une fois... Songez qu'il n'y aura pour moi de repos et de sommeil que lorsque je vous verrai convalescent...

FIRMIN. Il garde quelques instants le silence et attire Gervais près de lui. — Avec mystère.

Écoutez... Je sais qu'elle est revenue d'Italie... *elle*... (Il le regarde fixement.) Oh ! ne me le niez pas... je le sais !

GERVAIS.

Eh bien ! oui, elle est revenue... Je ne songe pas à vous le cacher...

FIRMIN.

Savez-vous ce qui me guérirait à coup sûr... ce qui me rendrait bien vite à la santé ?...

GERVAIS.

Quoi donc ?...

FIRMIN.

Si je pouvais la voir... rien qu'un instant !... quel bien me ferait sa vue... une seule de ses paroles !... — Si quelqu'un pouvait se rendre auprès d'elle... pour lui dire

que je suis exténué... mourant... que je tiens seulement à lui dire adieu?...

GERVAIS, tristement.

Je vous ai deviné, mon ami, je n'ai pas attendu votre demande... — je viens de chez elle...

FIRMIN, s'élançant à demi hors de son lit.

Ah!... vous l'avez vue?...

GERVAIS.

Je l'ai suppliée de venir ici... près de vous... Mais... malgré toutes mes prières, elle a refusé... parce que...

FIRMIN.

Parce que?...

GERVAIS, avec hésitation.

Parce que... m'a-t-elle dit, elle craignait de se compromettre...

FIRMIN.

Ah! elle a dit cela!... (Il laisse retomber sa tête sur l'oreiller.) Merci, Gervais, merci de ce dernier service!... vous avez été jusqu'au bout pour moi un ami du ciel... adieu... Nous nous reverrons dans un meilleur monde!... — Quant à vous... Emme...

(Ses yeux se ferment.)

GERVAIS, se jetant sur lui.

Firmin!... entends-moi... Firmin!... — Hélas!... tout est fini! Mort... à vingt-quatre ans!... (Il prend sa main glacée qu'il laisse aussitôt retomber avec douleur.) — Pauvre enfant! tu méritais de rencontrer une autre maîtresse!...

COMMENT ELLES FINISSENT

I

Devant le péristyle d'un théâtre.

MADELEINE, FRANÇOISE, JULIENNE.

MADELEINE, criant.

L'Entr'acte, messieurs, qui est-ce qui demande *l'Entr'acte?*... — Les noms et rôles de tous les acteurs...

FRANÇOISE.

La valence... deux sous et trois sous la valence...

JULIENNE.

Des violettes... (Elle suit quelques instants un homme qui descend de voiture et s'avance vers le bureau.) Voyons, mon bon monsieur, étrennez-moi, je vous en prie... achetez-moi mon bouquet de violettes... Voyez donc comme il embaume !...

(L'entrée du public est terminée, elles se rapprochent les unes des autres.)

MADELEINE.

Ça va-t-il un peu ce soir, les affaires ?...

FRANÇOISE.

Hélas ! ma pauvre fille, si je te disais que je n'ai seulement étrenné !...

JULIENNE.

Juste comme moi !... — Tiens, regarde, Madeleine, voilà encore mes six bouquets de violette que j'ai apportés...

MADELEINE.

Il est entré pourtant bien du beau monde ce soir !... Il paraît qu'on joue une nouvelle pièce... un ballet...

FRANÇOISE.

Oui, on dit qu'on n'a jamais rien vu de plus riche ni de plus magnifique !... L'administration a fait des dépenses comme elle n'en a jamais fait !... La valence...

MADELEINE.

Quand je pense qu'il n'y a pas de pain à la maison... — *L'Entr'acte*, demandez *l'Entr'acte*, messieurs, le programme des spectacles...

FRANÇOISE.

Lorsque le temps est mauvais comme ce soir, les affaires vont mal au dehors... — Ma logeuse de la rue des Amandiers m'a dit qu'elle ne me donnerait pas ma clef pour rentrer, si je ne lui rapportais pas un à-compte... Mise sur le pavé, en plein hiver !... — La valence, achetez-moi de la valence, mes bons messieurs...

JULIENNE.

Ah ! les temps sont durs, mes pauvres enfants !... Si je vous disais que depuis ce matin je n'ai pas mangé une miette de pain... Mes jambes fléchissent sous moi par moments... J'ai cru, ce soir, que je ne pourrais pas faire course de la rue Planche-Mibray jusqu'ici... — De la violette... qui est-ce qui veut m'acheter mon bouquet de violette ?...

MADELEINE.

C'est dur, d'en être réduites là à nos âges!... Il y a longtemps que j'ai dépassé la cinquantaine!...

JULIENNE.

Et moi aussi...

FRANÇOISE.

Si ce n'était que l'âge, mais les maladies, la misère, surtout!...

MADELEINE.

C'est si dur de se coucher tous les soirs en se demandant si on aura de quoi manger le lendemain!... — *L'Entr'acte*... qui est-ce qui demande *l'Entr'acte?*... — Allons, bon! voilà la neige qui recommence à tomber!... Il va y en avoir tout à l'heure plusieurs pouces d'épaisseur sur le pavé!... Les personnes qui entrent ne s'arrêtent même pas. — Elles préfèrent acheter le journal dans l'intérieur... — Lorsque je me souviens de ce que j'ai été autrefois, de mon ancienne existence, et que je me regarde à présent!... — Il y a vingt-cinq ans, je n'avais pas, comme aujourd'hui, un jupon rapiécé, un mauvais tartan sur les épaules et des chaussures percées dans les pieds... — Je vivais dans le luxe... On ne m'appelait pas Madeleine, on m'appelait Palmyre...

FRANÇOISE.

Et moi Louisa...

JULIENNE.

Et moi Angèle...

MADELEINE.

J'avais voiture, alors... Si j'avais seulement, pour me garantir du froid, cette belle pelisse fourrée que mon cocher portait en hiver sur son siége!... J'ai eu jusqu'à cinq chevaux dans mon écurie... mon escalier tout rempli d'aloès et d'orangers... J'ai fait plusieurs voyages en

Italie... A Venise, on a donné des fêtes de nuit exprès pour moi, avec de la musique sur la mer et des barques illuminées... — *L'Entr'acte*, les noms et rôles de tous les acteurs...

FRANÇOISE.

Vous voyez bien ce vestibule où je n'ai pas même le droit d'entrer pour me mettre à l'abri quand il fait de la neige et du vent comme aujourd'hui?... Je l'ai traversé plus d'une fois avec une robe en velours, de l'hermine sur le cou, des fleurs et des diamants qui me couvraient la tête... Un grand domestique doré se trouvait là, devant cette porte, et me tenait ma lorgnette... J'ai eu de beaux tableaux, de belles tapisseries des Gobelins chez moi, un boudoir en guipure... et maintenant... — De la valence... qu'est-ce qui veut de la valence?...

JULIENNE.

Et moi, donc, qui ai eu un hôtel à moi toute seule, avec une avenue de grands arbres sous mes fenêtres, une serre chaude où l'on avait réuni tant de fleurs si rares!... Quand je vois passer ici, pour entrer au théâtre, quelque jeune personne belle et parée, oh! je vous jure bien que je ne lui en veux pas... Je ne m'irrite pas contre elle... au contraire... je regarde son bouquet, je respire les bonnes odeurs qu'elle laisse derrière elle... je rêve et j'oublie quelquefois que je ne suis plus qu'une pauvre malheureuse... J'ai toujours aimé les fleurs!... C'est pour ça que je me suis mise bouquetière sur mes vieux jours!... — De la violette, achetez-moi mon bouquet de violette, je vous en prie...

MADELEINE.

Écoutez, mes enfants, ça ne peut pas durer longtemps comme ça!... Il faut absolument que nous trouvions

quelque moyen de sortir de la peine, au moins pour ce soir... — Moi, d'abord, je crains que mes pauvres jambes ne puissent bientôt plus me traîner... Je sens la paralysie qui me gagne tous les jours... — Toi, Françoise, je t'entends tousser tous les soirs quand tu cries tes oranges... ça m'en déchire la poitrine!...

JULIENNE.

Dame! avec le métier que nous faisons!... Exposées au mauvais temps, les pieds dans la neige!... Si quelqu'un pouvait seulement m'acheter un de mes bouquets, ça me désensorcellerait peut-être... — De la violette!...

MADELEINE.

Je dis qu'il faut que nous tentions quelque chose... Qu'est-ce que nous risquons? — Nous avons eu autrefois, toutes les trois, de très-belles connaissances!...

FRANÇOISE.

Oh! oui... des amoureux bien élégants et bien riches!...

MADELEINE.

J'en vois un qui passe ici toutes les fois qu'il y a spectacle... Je le reconnais bien... Lui ne me reconnaît pas ou peut-être il fait semblant de ne pas me reconnaître... Je l'ai déjà vu entrer tout à l'heure... Quand il sortira dans l'entr'acte, je suis bien décidée à m'adresser à lui... Il en arrivera ce qui pourra!... — Je lui dirai dans quelle triste situation je suis!... Il ne pourra pas se refuser à faire quelque chose pour moi... Ce qu'il me remettra, je le partagerai avec vous... Je suis sûre, au moins, que ma pauvre Julienne ne rentrera pas ce soir sans souper... Moi, je pourrai faire patienter ma logeuse...

FRANÇOISE.

Je vois souvent aussi un homme qui m'a bien aimée dans ma jeunesse... C'est un des abonnés du théâtre...

— Croiriez-vous que je n'ai jamais osé m'approcher de lui pour lui vendre mes oranges?... Il m'en aurait acheté, s'il m'avait reconnue, j'en suis sûre... Mais vous comprenez... la fierté...

JULIENNE.

Il y a des cas où on est bien forcé de mettre la fierté de côté... On oublie tout, quand tout vous manque!... A qui s'adresser, dans ces cas-là, si ce n'est aux gens qui ont eu autrefois de l'attachement pour vous?... — Allons, du courage, mes pauvres filles, il en faut, à certains moments de la vie!... Je vais faire comme vous, ce soir... me décider à aller tendre la main à un homme dont j'ai été la maîtresse pendant plusieurs années!... Ah! c'est cruel!... — C'est égal, tu as eu une heureuse idée, Madeleine... il faut mettre en commun ce que nous pourrons obtenir... Sur nos trois chances, nous en trouverons peut-être bien une de bonne!... Soutenons-nous de notre mieux, mes filles, puisque tout le monde nous abandonne!...

II

Pendant l'entr'acte.

NOVIÈRE, FLAMONT, BOISMÉRANT.

BOISMÉRANT.

Vous avez beau dire, jusqu'ici l'effet est on ne peut plus satisfaisant... C'est un ballet qui fera des recettes splendides, j'en réponds, et qui nous débarrassera, d'ailleurs, de cette recrudescence de chant dont on nous menace... Les groupes sont maigres, c'est vrai, je l'ai dit

au chef de ballets... Il faut au moins vingt-cinq comparses de plus de chaque côté et dans le fond...

FLAMONT.

Pour moi, c'est toujours le même programme, qu'ils promènent successivement dans le Tyrol, en Bohême, dans les brouillards... — Je suis las de tous leurs ballets humides et pluvieux... leurs ondines, leurs dieux marins, leurs nymphes avec leurs cotillons en joncs et en roseaux...

NOVIÈRE.

Quant au livret, les auteurs ne se sont pas mis beaucoup en frais d'imagination... Ils ont tout simplement découpé en scène une espèce de légende que je me souviens d'avoir lue autrefois dans *les Mille et une fadaises* de Cazotte...

BOISMÉRANT.

Décidément, rien ne vous satisfait plus, messieurs!... vous êtes d'un despotisme d'appréciation!... Vous devenez les tyrans de l'orchestre... Il est vrai que lorsqu'on est, comme vous, les plénipotentiaires du crédit et de la finance!...

FLAMONT.

Bien!... les plaisanteries sur les traitants modernes, n'est-ce pas, sur les Turcarets de la Bourse qui vont revenir!... Nous les attendions!...—Parlez donc, vous autres, les hauts seigneurs terriens, les derniers rejetons de la grande lignée des Carabas!...

BOISMÉRANT.

Ah! ah! bon ami... est-ce que nous voulons nous fâcher?... — Au surplus, attendez le second acte... vous verrez le pas des *Fauvettes* dans la grotte de Morghem, avec les solos de flûtes qui se répondent d'une coulisse à

l'autre... C'est tout bonnement divin!... — A la répétition générale, je me trouvais avoir à la boutonnière un bouquet de violette... je n'ai pas pu m'empêcher de le leur jeter dans mon enthousiasme!...

FLAMONT.

Nous nous retrouverons au foyer, n'est-ce pas?... — J'ai mangé un perdreau truffé à dîner, il faut absolument que j'aille prendre une orangeade...

NOVIÈRE.

Moi, je vais fumer un cigare sous la galerie...

BOISMÉRANT.

Je passe chez le confiseur acheter des oranges glacées, et de là un instant sur la scène, baiser les mains à mon admirable petit rat... Sophie Raton... Il faut que je lui dise qu'elle est à croquer, ce soir, sous son costume en taffetas vert... — Surtout, ne manquez pas le commencement de l'acte... Carlotta entre tout de suite...

(Pendant cette conversation, qui a eu lieu devant le péristyle du théâtre, les trois marchandes sont restées dans l'ombre, à une certaine distance, occupées à observer les trois causeurs.)

MADELEINE, à Françoise et à Julienne.

Enfin... les voilà qui se séparent... Il s'en va tout seul... je crois que c'est le moment de lui parler... (Elle suit quelques instants Boismérant et se décide à l'aborder.) Monsieur de Boismérant?...

BOISMÉRANT, se retourne brusquement.

Hein?... quoi?... qui est-ce qui m'appelle?...

MADELEINE.

Mille pardons, monsieur, si je prends la liberté de vous aborder dans la rue... mais je me vois forcée...

BOISMÉRANT.

Je vous prie de me laisser!...

MADELEINE.

Il est impossible que vous ne vous souveniez pas de moi, monsieur... — Palmyre...

BOISMÉRANT.

Je ne sais pas ce que vous voulez me dire... Laissez-moi, encore une fois...

MADELEINE.

Vous me connaissez bien... vous avez vécu pendant assez longtemps avec moi... J'étais jeune, alors... vous vouliez bien me trouver belle...

BOISMÉRANT, se montant par degrés.

Mais c'est insupportable d'être persécuté ainsi!... — Pour la troisième fois, voulez-vous bien me laisser?...

MADELEINE.

Je ne suis pas une mendiante, mon bon monsieur, j'exerce devant le théâtre un petit métier qui ne me donne pas toujours de quoi vivre... Je manque de tout... J'ai faim... Ayez pitié de moi!

BOISMÉRANT, avec éclat.

Ah çà! vous ne voulez donc pas vous retirer!... — Je ne veux pas que vous me suiviez plus longtemps... Je vous défends de me suivre...

MADELEINE.

Je vous laisse, monsieur... mais... je ne vous croyais pas le cœur aussi dur!...

(Boismérant revient sur ses pas en gesticulant comme un homme dans un état d'exaspération. — Il retrouve devant la façade du théâtre. Novière et Flamont, qui paraissent eux-mêmes très-agités.)

BOISMÉRANT.

Vous me voyez pâle de colère!... — Savez-vous ce qui

m'arrive à l'instant?... Une vagabonde, une mendiante qui vient de s'attacher à moi, de me poursuivre tout le long de la rue... N'a-t-elle pas eu l'audace de me dire que j'avais eu autrefois une liaison avec elle?... Une malheureuse que je n'ai jamais connue de ma vie!...

NOVIÈRE.

Figurez-vous que la même chose vient de m'arriver, à moi, de mon côté!...

FLAMONT.

Et à moi pareillement!... Voilà qui est inouï!... — Au moment où je vous quittais, une femme m'accoste et me demande l'aumône, en me disant que je devais me souvenir... qu'elle avait été autrefois ma maîtresse!...

BOISMÉRANT.

C'est une indignité!... Je ne connaissais pas encore ce système d'exploitation...

NOVIÈRE.

C'est un nouveau mode de mendicité, de chantage...

FLAMONT.

Sans doute... (Il se tourne vers le groupe des trois femmes.) Tenez, voici la mienne... là-bas, près de la porte latérale...

NOVIÈRE.

La mienne est là aussi...

BOISMÉRANT.

Je reconnais également la mienne à côté...

FLAMONT.

Nous avions bien deviné... c'était un coup monté...— Elles vont s'attacher à nous toutes les fois qu'elles nous verront entrer au théâtre... Elles essayeront de nous intimider par quelque scène de scandale...

BOISMÉRANT.

Attendez... laissez-moi faire... Je vais m'arranger pour couper court à ça tout de suite... Je ne veux plus que nous nous trouvions exposés... — J'aperçois précisément un agent de police qui se promène là.

(Il s'approche de l'agent de police et lui dit quelques mots à l'oreille.)

L'AGENT.

C'est très-bien, monsieur, soyez sans inquiétude... je me charge d'elles... (Il s'avance vers les trois femmes.) Vous allez marcher devant moi... et tout de suite...

LES TROIS FEMMES.

Mais, monsieur...

L'AGENT.

Pas de raison... à la Préfecture... Vous devez déjà en connaître la route...

MADELEINE, en joignant les mains.

Dites-nous, au moins, ce que nous avons fait?...

L'AGENT.

Vous avez été prises en flagrant délit de mendicité devant le théâtre!... Marchez...

BOISMÉRANT, à Flamant et à Novière.

Voilà un homme qui fait bien sa besogne!... Il a de l'intelligence et du zèle... Il ne mérite pas de végéter dans ces fonctions subalternes...

MADELEINE, bas à Julienne et à Françoise.

A la Préfecture de police, mes pauvres filles... hélas! traînées comme des criminelles!...

JULIENNE.

Heureusement, la Seine se trouve sur notre chemin..

III

NOVIÈRE.

Il me semble que j'ai entendu la sonnette du foyer ?..

FLAMONT.

Oui, le second acte va commencer... Entrons...

BOISMÉRANT.

Cette scène avec cette malheureuse m'a remué, je l'avoue... Moi qui me proposais d'aller porter mon sac d'oranges à Sophie Raton !... — Heureusement, j'irai la prendre après la pièce... Nous souperons ensemble... J'ai retenu le petit salon gris sur le boulevard... — Vous êtes des nôtres, tous les deux ?...

NOVIÈRE ET FLAMONT.

Certainement...

BOISMÉRANT.

J'ai beau vouloir me secouer... j'ai encore de l'émotion...

FLAMONT.

C'est comme moi... Je me sens agité...

BOISMÉRANT.

Après tout, nous n'avons plus rien à craindre... — A présent que tout est fini, je vous avouerai, entre nous, que j'avais parfaitement reconnu cette femme que je vous avais dit d'abord ne pas connaître, dans mon premier mouvement de fureur... — Elle a été, en effet, ma maîtresse pendant plusieurs années... Elle a été fort belle, telle que vous la voyez... On ne s'en douterait plus maintenant... — J'ai dépensé pour elle des sommes folles... Comme je voulais absolument qu'on parlât de moi,

à propos d'elle, je me suis amusé à la couvrir de diamants... J'ai fait faire son portrait par madame de Mirbel, pour qu'on la vît au Salon... — J'ai peut-être été un peu dur à son égard tout à l'heure... Bah!... après tout, on ne peut pas lui faire grand mal... Je la ferai relâcher demain matin... Je saurai ensuite où elle demeure, et je lui ferai remettre, par le bureau de bienfaisance, du pain, des cotterets et des bons de viande... sans qu'elle sache que ça lui vient de moi, bien entendu... Je n'ai pas envie qu'elle vienne me relancer jusque dans mon hôtel... La vue seule des guenilles me suffoque et me cause des nausées... — Imitez-moi, mes amis, faites aussi quelque chose de votre côté pour ces femmes qui vous ont accostés... Il faut être humain, quand on occupe un certain rang dans le monde... — N'abandonnons jamais tout à fait nos anciennes maîtresses...

ÉPILOGUE

Dans un jardin des environs de Paris.

MADAME VILLEFORT, MADAME MAUBRÉ, M. MAUBRÉ, VERDAC, ARISTIDE.

Aristide est assis à une certaine distance des quatre autres personnes : il est en train de feuilleter une Revue.

MADAME VILLEFORT.

Eh bien ! vous l'avez lu, n'est-ce pas, ma bonne Athénaïs ?...

MADAME MAUBRÉ.

Quoi donc, chère amie ?...

MADAME VILLEFORT.

Ce nouveau volume... *les Maîtresses parisiennes*...

MADAME MAUBRÉ.

Ah ! oui... J'ai fini ce matin même... J'ai tenu à aller jusqu'au bout...

MADAME VILLEFORT.

C'est du courage !... Je vous félicite de tout mon cœur !... — Eh bien !... hein ?... qu'en dites-vous ?...

MADAME MAUBRÉ.

Ce que j'en dis ?... Ma foi, tenez !... Ah ! ah ! ah !...

(Elle rit aux éclats.)

MADAME VILLEFORT.

J'ai lu le livre aussi, moi... Je suis entièrement de votre opinion... Ah ! ah !...

(Elle rit plus fort.)

MADAME MAUBRÉ.

Figurez-vous, ma chère Antonia, que monsieur Maubré l'a lu aussi... Ah! ah!... (Elle continue à rire.) Comprenez-vous monsieur Maubré lisant?...

MAUBRÉ, d'un son sentencieux.

Ma femme devient folle, je crois, depuis que nous habitons la campagne et que nous avons le plaisir d'être vos voisins, madame Villefort... Elle connaît mes goûts... Elle sait que je m'occupe surtout d'économie politique et de haute agronomie, que je ne lis guère que les ouvrages graves, ceux qui ont été couronnés ou au moins mentionnés par une des Académies... Eh bien! paraît-il quelque billevesée bien étrange, sortie du cerveau de ces messieurs, son grand bonheur est de me la mettre le soir sur ma table de nuit... — Me faire lire *les Maîtresses parisiennes*, à moi... un homme sérieux qui s'occupe de droit administratif et qui passe pour une des plus fortes têtes du conseil général de Seine-et-Marne!...

MADAME VILLEFORT, se tournant du côté de Verdac.

Il est certain, mon cher Verdac, que vous n'avez pas été bien inspiré quand vous nous avez apporté un pareil ouvrage ici, dans cette campagne honnête et paisible comme une églogue... — Vous ne répondez rien, vous courbez la tête et confessez votre méfait, grand coupable que vous êtes!...

VERDAC, souriant.

Mon Dieu, mesdames, si je me tais, ce n'est pas que je passe précisément condamnation sur vos critiques... Mais mon opinion est sous bien des rapports si éloignée de la vôtre!... — J'avais lu le livre avant de vous l'apporter, et je ne m'explique pas trop vos impressions de mécontentement et d'indignation...

MADAME VILLEFORT.

Ainsi, cette lecture ne vous a nullement scandalisé?...

VERDAC.

Mon Dieu, non... — J'avais même cru y découvrir, je l'avoue, un but moral...

MADAME VILLEFORT.

Ah! oui... La morale des célibataires!...

VERDAC.

Hélas! toujours ce mot fatal et comminatoire qui tombe sur moi au milieu de nos discussions pour me fermer la bouche... — Célibataire, et célibataire de quarante ans!... Circonstance doublement aggravante qui implique en soi aux yeux des gens mariés un scepticisme effréné, l'absence complète de tout principe et de toute morale!... Voyez pourtant quelle situation étrange m'est faite ici!... Je jouis pendant un certain temps de l'été de l'hospitalité si gracieuse de madame Villefort, dois-je me résoudre à apporter en échange l'éternel sourire de commande, la nullité fade et doucereuse du précepteur des enfants qui tremble pour sa place, ou bien de l'abbé-meuble de l'ancien régime?... — Vous trouvez quelquefois les journées un peu longues, mesdames... Vous voulez bien m'autoriser à vous choisir quelques ouvrages nouveaux... Je tâche d'apporter ce qui me semble sortir un peu de l'ornière... Or, il se trouve que presque toujours mes choix vous révoltent!... Je vois qu'il faudra que j'en vienne à vous offrir tout uniment les volumes cartonnés, publiés à la librairie spéciale d'éducation sous les auspices de l'abbé H***, *Geneviève, ou la Jeune Sainte de Villepreux... les Soirées du séminaire...*

MADAME VILLEFORT.

Voyez, Verdac, comme vous poussez toujours les choses

à l'extrême pour vous donner raison en apparence!... — Est-ce qu'il n'y a pas un milieu entre les volumes que l'on offre en étrennes à mon fils Astolfe, âgé de cinq ans, ou à la petite Lydie Maubré, grande demoiselle à peu près du même âge, et ce dernier ouvrage... ces scènes?... — Vous oubliez quelquefois un peu trop que nous sommes après tout des femmes d'intérieur et de ménage, que nous occupons une position dans le monde. — Mon mari a, pour l'instant, un grand crédit à la Bourse... Il y jouit de beaucoup de considération...

MADAME MAUBRÉ.

Voyons, rendez-vous de bonne grâce, monsieur Verdac... avouez que vous auriez pu nous choisir quelque chose de moins... de moins... — Ah! tenez, l'expression ne me vient pas!...

VERDAC.

Je le regrette, madame, car dans ces questions de convenance et de moralité, rien n'est grave comme les réticences!...

MADAME VILLEFORT.

Il n'y a qu'un terme qui serve pour qualifier un pareil livre... Il est affreux, voilà tout! — Demandez plutôt à monsieur Maubré...

MAUBRÉ.

Certainement... certainement... C'est un livre affreux... ça ne se discute même pas...

VERDAC.

J'aurais pourtant bien voulu qu'on pût motiver par quelques fins et conclusions une pareille sentence.

MADAME VILLEFORT.

Le titre d'abord... *les Maîtresses parisiennes!*... Com-

ment l'auteur a-t-il pu se résoudre à choisir ce titre-là? *Maitresse*... n'est-ce pas là un mot des plus choquants et que l'on hésite toujours à prononcer dans la bonne compagnie?...— « Monsieur un tel a des maîtresses... » Ah! fi!... C'est à vous faire rougir jusqu'aux oreilles!... — Je ne sais pas pourquoi le terme d'*amant* me paraît bien plus admissible... Ainsi, je dirais volontiers : « Madame Chêneville a des amants... madame de Morgobe en a aussi... aussi madame Brenneval... » D'abord, la chose est authentique, et puis, je ne sais pas... l'image que présente le mot d'*amant* n'a en soi rien de répugnant...

MADAME MAUBRÉ.

Remarquons bien, d'ailleurs, que, par le terme de *maîtresses*, l'auteur du livre indique tout uniment les femmes galantes... Certes, voilà un monde bien gracieux à nous mettre sous les yeux!... Notez qu'il a l'air parfois de prendre parti pour quelques-unes de ces filles-là... Il accorde qu'elles peuvent être pourvues par hasard de certaines qualités d'esprit et de sentiment... — Vous voyez tout de suite où cela nous mène!...

MADAME VILLEFORT.

Quant à moi, je ne me pose pas du tout en bégueule... je suis très-tolérante à l'égard des femmes entretenues en général... Je ne suis pas comme certaines femmes du monde qui s'en vont criant sans cesse qu'il faut les poursuivre et les brûler... Non... je dis qu'il faut que chacun vive ici-bas... D'ailleurs, ces filles-là ont leur bon côté... On dit qu'elles font aller le commerce des diamants et des cachemires... Elles ont parfois de bonnes idées pour les modes et les toilettes... — Dans tous les cas, est-ce qu'elles ne sont pas assez malheureuses déjà par le genre

de vie qu'elles mènent, sans qu'il faille encore aller les attaquer, s'acharner après elles dans tout un livre?...

VERDAC.

Voyons, mesdames, il faudrait pourtant tâcher, comme on dit, de fixer le terrain de la discussion... — Voici madame (il montre madame Maubré) qui trouve le livre affreux parce qu'il admet sinon l'apologie même de certaines femmes, du moins quelques circonstances atténuantes en leur faveur... — Madame, au contraire (il montre madame Villefort), blâme l'auteur de ce qu'il a cherché à mettre en relief leurs séductions, leurs manœuvres, tous leurs côtés dangereux... Voici deux chefs d'accusation qui se combattent... — Vous avez l'air, dans certains passages, d'excuser ces femmes-là, vous avez tort... — Vous les attaquez ouvertement dans d'autres, vous avez tort également... Quel parti prendre?... — Cela revient à dire qu'autant valait choisir un autre sujet et ne pas écrire le livre?...

MADAME VILLEFORT.

C'est précisément à cela que nous voulons en venir...

VERDAC.

Ainsi, vous n'admettez pas qu'un auteur puisse jamais mettre en scène des femmes d'une classe équivoque?...

MADAME MAUBRÉ.

Non, certes... — Est-ce qu'il n'y a pas dans ce monde assez de femmes honnêtes que l'on peut peindre, sans aller choisir celles qui ne le sont pas?

VERDAC.

Je vous ferai remarquer, mesdames, qu'on ne fait guère de littérature avec la vertu proprement dite... —

Mais pour citer des exemples, je vous rappellerai qu'il y a des auteurs très-estimables et même très-célèbres qui qui n'ont pas hésité à mettre en scène dans leurs ouvrages des femmes pareilles à celles dont nous parlons...

MADAME VILLEFORT.

Quels sont donc ces auteurs si estimables ?...

VERDAC.

La Fontaine, d'abord...

MADAME VILLEFORT.

La Fontaine?...

VERDAC.

Oui, la Fontaine qui a écrit *la Courtisane amoureuse*, un de ses plus jolis récits et dont personne n'a jamais songé à s'effaroucher... — Il a peint une certaine Constance sur laquelle il n'y a pas à se méprendre, puisqu'elle avoue elle-même sa condition, mais en des termes à la fois si touchants et si tendres, qu'on se surprend presque à oublier ce qu'elle est :

> Car du métier de nymphe me couvrir,
> On n'en est plus dès le moment qu'on aime...

Constance a raison de dire qu'elle n'est plus *nymphe* alors, puisqu'elle aime... Rien au monde n'empêchera qu'une femme, si bas qu'elle soit tombée, ne puisse être rachetée par l'affection et les sentiments vrais... Où serait, sans cela, la morale de l'Évangile?... — Voyez tous les poëtes anciens... Est-ce qu'ils n'ont pas fait entrer dans leurs conceptions des femmes d'une honnêteté plus que suspecte?... Ni la Jocaste de Sophocle, ni la Didon de Virgile, ni l'Armide du Tasse ne brillent, certes, par

la rigidité de leurs mœurs... Et Racine donc, n'a-t-il pas plusieurs de ses héroïnes, Hermione, Agrippine, Phèdre, dont la biographie, racontée de sang-froid, ferait dresser les cheveux sur la tête aux gens les moins rigoristes?... On considère pourtant Racine comme un modèle de bienséance et de pureté, et on a bien raison!... On peut tout dire en littérature et en poésie; tout est dans la façon de le dire... — C'est sans doute pour les belles femmes de mœurs relâchées que Boileau a écrit son fameux vers :

Il n'est pas de serpent...

MADAME VILLEFORT.

Écoutez, Verdac... tout à l'heure vous exagériez les choses... à présent, vous voudriez les déplacer, afin de faire perdre la piste à vos adversaires, mais je vous déclare que vous ne nous échapperez pas... Il s'agit non pas du Tasse, de Virgile ou de Racine, mais d'un livre nouveau, *les Maîtresses parisiennes*, que vous vous acharnez à défendre, je ne sais pas trop pourquoi...— Je déclare, quant à moi, le livre répugnant, immoral, mal conçu, mal rédigé... Je soutiens cette opinion avec d'autant plus de confiance qu'elle n'est pas de moi, elle m'a été suggérée par mon cousin Aristide, qui, certes, s'y connaît, puisqu'il s'occupe de littérature... (Elle se tourne vers Aristide.) Cousin Aristide... venez un peu ici nous prêter main-forte dans notre discussion contre Verdac...

ARISTIDE, relevant la tête comme un homme profondément absorbé.

Que me voulez-vous, ma cousine?...

MADAME VILLEFORT.

Apportez votre chaise, là... devant cet oranger... —

Laissez un peu cette Revue que vous feuilletez depuis ce matin... L'article que vous êtes en train de lire vous intéresse donc bien ?

ARISTIDE.

Oui, ma cousine...

MADAME VILLEFORT.

De qui est-il ?...

ARISTIDE.

Il est de moi...

MADAME VILLEFORT.

Il fera grand plaisir au public, si on en juge d'après celui qu'il vous cause...

ARISTIDE.

C'est un si grand bonheur, après le travail, de se relire amoureusement, de se laisser bercer à la chute de ses phrases !...— Ensuite, ne faut-il pas que je voie s'il ne s'est pas glissé quelque erreur typographique ?... Cet article fait partie d'un volume qui doit paraître prochainement et qui sera fort loué dans toute la presse, surtout dans cette Revue où je travaille...— C'est moi qui ferai l'article... seulement un de mes collaborateurs le signera...

MADAME VILLEFORT.

Verdac, vous connaissez mon cousin Aristide, écrivain plein de talent, conteur, poëte, critique, fantaisiste, et de plus homme sérieux...— Il vient d'obtenir un prix de vertu à l'Académie...

VERDAC.

Je connais parfaitement monsieur pour l'avoir lu souvent avec plaisir...

(Aristide salue.)

MADAME VILLEFORT.

Voyons, cousin, nous en étions tout à l'heure sur ce

nouvel ouvrage, *les Maîtresses parisiennes*...—Dites-nous ce que vous en pensez?...

ARISTIDE.

Ah! cousine, vous savez bien que je déteste parler littérature!... —Parlons, si vous voulez, de chevaux, de chasse, de voyages, d'horticulture, de l'Angleterre ou des États-Unis... mais de littérature... ah! fi!...

MADAME VILLEFORT.

Pourtant, la littérature n'est-elle pas le sujet de vos occupations habituelles?.. Vous devriez aimer à en parler...

ARISTIDE.

Au contraire... Quand on a passé toute sa matinée à se fatiguer l'esprit, à ciseler des phrases et à sculpter des pensées, s'il faut être condamné le soir à parler de ces choses-là!... c'est un supplice!... — Entrons au salon, cousine, je vous en prie... vous allez nous jouer le *tremolo* de Rosenhain...

MADAME VILLEFORT.

Du tout, du tout... vous allez faire, s'il vous plaît, ce qu'on vous demande... nous dire votre opinion sur *les Maîtresses parisiennes*, l'ouvrage que nous discutons...

ARISTIDE.

Mon Dieu, cousine, que vous dirai-je?... J'écoutais tout à l'heure votre conversation d'une oreille, tout en lisant, et je me disais que dans le cas où on me demanderait mon avis, il y aurait surtout un personnage que je devrais éviter de remplir, c'est celui de Lycidas dans la *Critique de l'École des femmes*... vous savez, ce poëte qui, après s'être retranché longtemps dans la réserve, finit par dire tant de mal de la pièce!...—Heureusement, me disais-je aussi, l'auteur du livre en question n'est pas un Molière...

VERDAC.

Vous n'avez donc pas la crainte d'être un Lycidas, monsieur Aristide...—Voyons, parlez-nous sans haine ni crainte, comme on dit en justice...—Trouvez-vous qu'il y ait quelque talent dans le livre?...

ARISTIDE.

Oui, monsieur, il y en a un peu... Je commence par le déclarer hautement, nettement, sincèrement, comme nous disons dans notre Revue... — La préface, par exemple, ne m'a pas précisément déplu... Ça manque évidemment d'élévation, de relief, de portée, de profondeur, d'aperçus, de grandes formules, et surtout de lyrisme... J'admets donc la préface, sauf ces réserves... — Mais quant aux scènes en elles-mêmes...

VERDAC.

Voyons, achevez, monsieur Aristide... les scènes?...

ARISTIDE.

Les scènes pour moi, monsieur, n'existent pas... J'en suis encore à me demander ce que l'auteur a voulu faire?... — Est-ce un livre contre les femmes équivoques?... C'est bien... qu'il le dise... Une bonne satire contre ces femmes que les honnêtes gens ont tant de plaisir à voir stigmatiser sera toujours la bienvenue... Seulement, si tel a été son but, il l'a bien mal rempli... — Est-ce au contraire, ce que je serais plutôt porté à croire, une des mille déifications indirectes de ce triste monde des femmes perdues?... Qu'il le déclare encore nettement... — Oui, devait-il dire, j'ai voulu poétiser, réhabiliter ces sortes de femmes... Quoi de surprenant?... Le monde littéraire est gros de paradoxes!... N'a-t-on pas entrepris l'éloge de la folie, de la peste, de

la fièvre, du jeu, du vol?... Pourquoi pas aussi celui de la galanterie?... — Tel qu'il est conçu, le livre manque donc essentiellement de parti pris... Il reste constamment dans un état d'ambiguïté et de déplorable fluctuation morale... ce qui fait que pour moi il n'a nulle raison d'exister... je le déclare hautement, nettement sincèrement...

VERDAC.

Toujours comme on dit dans votre Revue, n'est-il pas vrai, monsieur Aristide?... — Puisque vous écoutiez tout à l'heure, je ne répéterai pas ce que j'ai avancé sur ce droit imprescriptible que me semble avoir tout écrivain de mettre en scène des personnages vicieux, souvent même de grands coupables des deux sexes... — L'auteur a cru devoir peindre *les Maîtresses parisiennes*... — C'était son droit, je pense... N'a-t-on pas peint avant lui les maîtresses grecques, athéniennes, romaines, juives, turques, italiennes, espagnoles?... Pourquoi donc pas les *parisiennes* aussi?..... Vous auriez voulu qu'il fît ce monde-là ou tout à fait beau, ou tout à fait laid?... Il y avait quelque chose de mieux encore peut-être, c'était de le faire vrai... Non-seulement la loi de l'art le voulait, mais aussi, croyez-le bien, la morale, dont vous vous faites ici le champion...

ARISTIDE.

Oui, monsieur, sans doute, il fallait le faire vrai... mais voilà précisément le point contesté... Ceci nous mène droit, du reste, à la question de la forme, qui n'est pas indifférente, convenez-en, dans les ouvrages de ce genre-là...

VERDAC.

Non, sans doute... — Eh bien! monsieur Aristide, la forme?...

ARISTIDE.

Déplorable, monsieur... dialogue monstrueux, choquant, impossible... Je vous le déclare ici nettement, hautement...

VERDAC.

Voyez pourtant... J'avais cru découvrir, moi, certains passages justes et naturels... J'avoue même que quelques-uns m'ont ému...

ARISTIDE.

Vous avez été ému à tort, monsieur... — Pour ces sortes de livres, qui n'existent en définitive que par le détail, il y a deux qualités qui sont le fond, l'essence du genre, et dont l'auteur ne paraît pas même se douter... c'est *marivauder* et *porphyriser*...

VERDAC, riant.

Voici deux termes dont le sens m'échappe complétement, je l'avoue!...

ARISTIDE.

Monsieur, vous saurez qu'on n'est un homme littéraire qu'à ces deux conditions-là... — *Marivauder*, c'est imiter Marivaux, mais en le perfectionnant beaucoup et en ayant bien soin surtout de l'enchâsser dans le lyrisme moderne... Ainsi, sur trois phrases, vous devez en mettre au moins une dans le goût de celle-ci : — « Je sais bien que vous ne m'aimerez jamais, marquise, parce que si vous vous décidiez à cela, il vous faudrait évidemment prendre la contre-partie absolue des sentiments contredits par eux-mêmes où vous pourriez tomber par la suite!... » Comprenez-vous?...

VERDAC.

Non...

ARISTIDE.

Eh bien! ni moi non plus, ni le lecteur, ni personne au monde... On s'arrête à ces phrases-là, on tâche de leur découvrir un sens, et comme on ne peut en venir à bout, on est forcé de reconnaître que l'auteur est un homme d'un grand talent qui ne dit pas des choses à la portée du vulgaire...

VERDAC.

Et porphyriser?

ARISTIDE.

Porphyriser est une qualité également très-importante et qui tient essentiellement à l'école littéraire dont je fais partie... — C'est faire une espèce de lyrisme de détail qui réduit toutes les choses de la nature et de la vie à l'état d'atomes poétiques et transparents, comparables aux atomes de certaines substances volatiles soumises à l'action du porphyre... Ainsi, ne dites jamais en commençant une scène : — « Il fait beau temps, marquise, il fait un soleil superbe ce matin... » Fi donc!... Vous parlez là comme tout le monde... vous n'êtes pas littéraire du tout; vous devez dire : — « En passant dans votre parc, marquise, j'ai eu à traverser des myriades d'étincelles et d'émeraudes diaphanes que les premiers scintillements du soleil faisaient poudroyer et reluire à l'œil au milieu de l'écume ondoyante de la rosée sur vos pelouses... » — Sentez-vous tout de suite comme je porphyrise dans cette simple phrase?...

VERDAC.

Oui, en effet... je sens cela... — Ainsi, un des reproches que vous faites à l'auteur des *Maîtresses parisiennes*, c'est de n'avoir su ni marivauder, ni porphyriser?...

ARISTIDE.

Je vous défie, monsieur, d'en trouver trace dans son

livre... Tout y est d'un prosaïsme et d'un terre à terre!... — D'ailleurs, quand même la tournure de son esprit ne l'eût pas porté au vulgarisme, son cadre seul, le théâtre sur lequel il s'est placé l'y menait tout droit... — Aller choisir, pour encadrer des scènes, l'existence que nous menons tous les jours... ce Paris actuel que nous avons sous les yeux!...

VERDAC.

Et où vouliez-vous donc qu'il plaçât ses scènes et ses personnages?...

ARISTIDE.

A Venise, monsieur, ou dans les boudoirs-régence... Hors de là pas de salut!... — Les boudoirs-régence! Quelle mine inépuisable de choses coquettes, quintessenciées et mignardes?... — Et Venise! quel beau pays pour l'invention et la pensée!... Venise la belle, la pâle, la rose, la rouge, la mystérieuse!... C'est la Piazzetta, le Lido, le Broglio; puis les Procuraties, le palais des doges, les gondoles et les lagunes!... C'est Pippo, que vous connaissez sans doute, l'éternel jeune homme mélancolique et blasé de Fusina ou de Noventa... Trois jeunes comtesses, Aglaura, Angela et Julietta sont amoureuses folles de Pippo... Il promet de les aimer toutes à la fois, tout en leur peignant sa tristesse et son ennui avec des phrases pillées dans Shakspeare et Byron... — Qui donc l'emportera?... Aglaura menace de poignarder Pippo Salviati .. Angela donne une fête toute remplie de chants et de fleurs... Julietta soudoie plusieurs bravi... Enfin, Pippo leur donne rendez-vous à toutes les trois, à minuit, sur le bord de la mer... Il est sommé de se déclarer... Alors, il monte dans une gondole et s'enfuit... — Où?... on ne le sait pas... on ne le saura jamais... La toile est

censée tomber... La scène est finie... — Est-ce que vous ne trouvez pas, monsieur, que ces choses-là sont un peu plus littéraires et intéressantes que des scènes taillées en plein dans les prétendus mystères de l'actualité!...

VERDAC.

Soit!... Je vous avoue pourtant que je croyais Venise un pays un peu usé aujourd'hui...

ARISTIDE.

Monsieur, sachez qu'il y a des pays qui ne s'usent jamais chez certains esprits!... D'ailleurs, si Venise vous fatigue, n'avons-nous pas Madrid, Naples, Messine, Séville, Tolède, etc.?... Voulez-vous que nous allions plus loin : à Madagascar, en Arabie, dans l'Inde, en Chine, au Thibet, etc... Est-ce que vous croyez qu'un livre intitulé : *Dialogues thibétains* ou *Scènes de la vie chinoise*, n'aurait pas grandes chances de succès!...

VERDAC.

Je ne dis pas non... — Mais il me semble que voici qui nous éloigne un peu de ces *Maîtresses parisiennes* dont nous nous occupions...

ARISTIDE.

J'y reviens directement, monsieur, et pour en finir, je vous déclare que c'est un genre de littérature que je réprouve absolument... — Je ne m'en cache pas, je n'admets, moi, et ne pratique que la littérature vertueuse... Les journaux où je travaille s'accroissent souvent de cent abonnés dans le semestre où j'insère un article... J'ai donc une force de cent abonnés dans le talent... Ces auteurs que vous soutenez, monsieur, demandez-leur s'ils ont cette force-là?... — Je veux parvenir à l'Académie et faire un beau mariage à l'aide de mes ouvrages; comment atteindrai-je mon but, si j'effarouche les pères de famil-

si je déchire, si je dérange seulement d'un pli, par mes peintures, certains voiles de l'existence moderne?... Mon rôle est de ne montrer absolument que les côtés blonds et roses de la vie et des mœurs et de nier tous les autres... Je veux qu'après avoir lu un de mes livres ou vu jouer une de mes pièces, le mari et la femme se regardent en souriant avec attendrissement, éprouvent l'un pour l'autre un redoublement d'attachement et de félicité... — Puissé-je, par les tableaux que je présente, augmenter ici-bas le nombre des maris fidèles à leurs femmes, des femmes dévouées à leurs maris !...

VERDAC.

Prenez garde, monsieur Aristide, vous êtes là sur un terrain dangereux !... En vous posant en défenseur outré du mariage, n'est-ce pas une façon de prouver que le mariage a grand besoin d'être étayé de notre temps?... Les gens mariés protesteront peut-être contre tant de littérature et de zèle de votre part, et vous demanderont grâce pour les leçons que vous prétendez leur imposer...

ARISTIDE.

Non, monsieur, je n'ai pas cela à craindre... Les esprits honnêtes ne se méprendront jamais sur mes intentions... Ils savent que ma littérature à moi est une protestation avouée contre ces productions aux tendances déplorables, qui ne peuvent que dépraver encore un siècle déjà si dépravé par lui-même...

VERDAC.

Sérieusement, monsieur Aristide, est-ce que vous voyez aujourd'hui beaucoup d'ouvrages qui puissent produire ces effets-là ?...

ARISTIDE.

Oui, monsieur, j'en vois, et sans aller bien loin, le

livre même que vous soutenez !... Si j'avais par hasard à en rendre compte, ce qui peut du reste fort bien m'arriver, en ma qualité d'inventeur, voici comment je formulerais ma critique : — « Croyez-moi, dirais-je à l'auteur en le prenant à partie, renoncez à de pareils sujets... Vous avez compté sur du scandale... Hélas ! le scandale est bien vieux... On l'a tant exploité de notre temps et sous toutes les formes !... — Comment n'avez-vous pas senti qu'en peignant un certain monde équivoque et dangereux, vous faisiez aimer le vice, dont vous étaliez les images sous les yeux de ces pauvres jeunes gens qui viendront puiser dans vos scènes des leçons de corruption, s'apprivoiser avec l'existence de ces femmes dont vous avez fait vos héroïnes, cherchant avant tout à stimuler les instincts d'un certain public, sans vous inquiéter des conséquences que vos peintures peuvent avoir !... » — Je lui dirais ces choses-là, monsieur, et beaucoup d'autres encore.

VERDAC.

Et croyez-vous donc que de son côté l'auteur n'aurait rien à vous répondre pour repousser vos insinuations ?...

ARISTIDE.

Oh ! il essayerait probablement de se retrancher derrière les libertés de l'art, les priviléges de l'invention...

VERDAC.

Non, monsieur... Il se garderait, j'en suis convaincu, de déserter ce terrain de la moralité sur lequel vous avez voulu placer vos batteries... Il vous dirait qu'en essayant ces peintures que vous l'accusez d'avoir choisies, il est bien sûr du moins et de la loyauté de ses intentions et du but qu'il s'est proposé... — Eh quoi ! vous dirait-il à son tour, pouvez-vous bien vous revêtir vous-même de cette double autorité de critique et d'inventeur, pour

avancer une énormité pareille, à savoir qu'on fait aimer le vice, alors qu'on lui arrache son masque pour mieux le peindre !... Ainsi, lorsqu'on a exposé sur la scène l'ambition, l'hypocrisie, le jeu, l'avarice, on a contribué aux progrès de ces penchants-là... Toutes les mauvaises passions, même celles des femmes perdues, n'ont-elles pas droit d'être représentées pour qu'il en soit fait justice?... De ce que la condition et le titre seul de ces femmes sonnent mal aux oreilles d'un certain monde qui veut avant tout son repos et sa béatitude, vous exploitez cette fausse pudeur en assurant qu'on les fait aimer parce qu'on dévoile leurs intrigues, parce qu'on dissipe l'ombre et les mystères qui les entourent... C'est, suivant vous, étendre et fortifier leur influence que de les montrer pour ce qu'elles sont aux dupes qui pourraient tomber dans leurs piéges et à ces pauvres jeunes gens dont vous prenez le parti, qui les voient toujours sous un si beau jour, grâce au prestige de l'inconnu!... Flatter le monde et lui prouver par ses tableaux qu'il n'y a absolument rien à reprendre dans son existence et ses mœurs, n'est-ce pas au fond bien plus immoral et dangereux que de lui mettre sous les yeux ses propres réalités?... — Allez, allez, monsieur Aristide, ce rôle de littérateur vertueux et moral que vous avez pris n'est pas non plus exempt de toute critique... Sous une apparence respectable, il n'exclut pas toujours de l'âme certains mauvais penchants dont on subit l'influence malgré soi sans doute : la pédanterie haineuse, l'égoïsme qui ne travaille absolument que pour soi et jamais pour le public ; l'ambition précoce qui vous met en main une plume hypocrite et rampante...

MADAME VILLEFORT.

Ah ! Verdac, vous allez trop loin... J'ai ouvert la dis-

cussion, c'est à moi de la régler...Si vous continuez ainsi, vous allez toucher dans les questions personnelles...

ARISTIDE.

Laissez parler monsieur, cousine... Je ne prends nullement pour moi ses dernières paroles...

VERDAC.

Et vous avez raison, monsieur Aristide... Après tous, les personnalités sont généralement d'assez mauvaises armes dans une discussion... j'évite toujours de m'en servir. Mais sans vouloir désigner personne en particulier, j'avoue que rien ne m'indigne plus que ces reproches d'immoralité et d'impudeur que les écrivains se renvoient si légèrement à la face les uns des autres, sans songer au tort qu'ils se font ainsi à eux-mêmes, le public n'étant déjà que trop disposé à être à leur égard d'assez mauvaise foi...

MADAME VILLEFORT.

Allons, Verdac, ne combattez plus...Vous avez tort, et le cousin Aristide a raison, cela est de toute évidence... C'est par esprit de contradiction que vous voulez défendre un ouvrage qui n'est pas défendable, vous le savez bien... (On entend le sifflet du convoi.) Au surplus, voici l'arrivée du chemin de fer... Allons au-devant de M. Villefort qui nous dira son opinion, car il a lu le livre aussi... Nous verrons bien si Verdac trouve enfin un auxiliaire... Montons, je vous prie, sur la terrasse, d'où l'on voit le convoi... (Ils se rendent tous sur la terrasse ; Mme Villefort s'interrompt tout à coup.) Ah ! à propos, monsieur Maubré... vous savez que c'est ce soir que nous réalisons enfin cette grande partie de plaisir méditée depuis si longtemps ?...

MAUBRÉ.

Quelle partie de plaisir ?



MADAME VILLEFORT.

Eh bien! vous ne vous souvenez pas?... — Le bal Mabile, que nous ne connaissons pas encore et que nous désirons tant visiter!...

MADAME MAUBRÉ.

Oui, nous avons plusieurs dames de nos amies qui y sont entrées un soir, par hasard, et qui nous ont assuré que c'était tout ce qu'il y a de plus charmant à voir!...

MAUBRÉ.

J'ai entendu dire, moi, que ce n'était pas de très-bonne compagnie, qu'on y rencontrait surtout l'élite des lorettes en vogue...

MADAME VILLEFORT.

Tant mieux... nous les verrons de près... ça nous divertira!...

MADAME MAUBRÉ.

Est-ce que les femmes comme il faut n'ont pas le droit de tout voir et d'aller partout?... Leur réputation est d'avance à couvert...

MADAME VILLEFORT.

Dieu veuille seulement que M. Villefort ait pu trouver les billets à prix réduit qu'on lui a promis!... (Elle regarde le convoi.) Oui, il a les billets... il me les fait voir par la portière... — Dieu! quel bonheur!... Je crois déjà entendre le son de l'orchestre!... (A Aristide.) Cousin, dansez-vous la polka-mazurka?...

ARISTIDE.

Cousine... pouvez-vous me demander ça, à moi?... — Mais j'ai deux de mes collaborateurs, deux réalistes, qui me font la charpente de mes pièces et fréquentent beaucoup ces réunions-là... Nous les trouverons sans doute ce

soir au bal... Je dois vous prévenir seulement qu'ils sont peut-être un peu échevelés...

MADAME VILLEFORT.

Qu'est-ce que ça nous fait?... Je vous autorise à nous les présenter... — Mais voici M. Villefort...

VILLEFORT, entrant dans le jardin.

Bonjour, Maubré... madame... (Il s'incline devant madame Maubré.) Bonjour, bonne amie...

(Il embrasse sa femme.)

MADAME VILLEFORT.

Tu as nos billets?...

VILLEFORT.

Oui, et ça n'a pas été sans peine... J'ai été obligé de me quereller dans la rue avec le marchand, qui ne voulait pas me faire la réduction de sept francs cinquante centimes, à laquelle je savais que nous avions droit...

MADAME VILLEFORT.

Que tu es aimable, mon ami!... — A propos, sais-tu que nous venons de clore une très-longue discussion?... Nous parlions de ce livre que Verdac nous a apporté... tu sais, *les Maîtresses parisiennes*... — Tu l'as lu?...

VILLEFORT.

Certainement, je l'ai lu... — Affreux livre, repoussant, tout ce qu'il y a de plus immoral au monde!...

MADAME VILLEFORT.

Vous l'entendez, Verdac, vous ne direz pas qu'on ait prévenu d'avance mon mari?...

VERDAC, souriant.

Je n'ai plus qu'à courber la tête, mesdames, et à avouer ma défaite...

VILLEFORT.

Maubré... J'ai deux mots à vous dire... (Il le pren Vous savez... ces deux petites femmes en chapeau que nous avons rencontrées l'autre jour dans le ch de fer... nous les retrouverons ce soir au bal Mabile.

MAUBRÉ.

Vous êtes sûr?...

VILLEFORT.

Très-sûr!... Sans ça, est-ce que vous croyez que j rais pris les billets?

MAUBRÉ.

Nous nous arrangerons pour nous séparer de femmes quelques instants, n'est-ce pas?...

VILLEFORT.

Soyez donc tranquille... ceci me regarde...

MADAME VILLEFORT.

Dieu! Mabile!... Notre rêve! notre pensée depuis plu sieurs années... — Mais il n'est que cinq heures... Pou attendre le dîner et nous remettre de ces belles lecture que Verdac prétend nous faire goûter, que pourrions nous bien faire?... — Ah! cousin Aristide... — veuille nous lire un de ces jolis proverbes régence que vous faites si bien!

FIN.

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

PARISIEN

RT.

us dire...

emmes en

re jour da

oir au bal

is croyez

séparez

..

...

depuis

es...

s le

ouri

vez

ue

